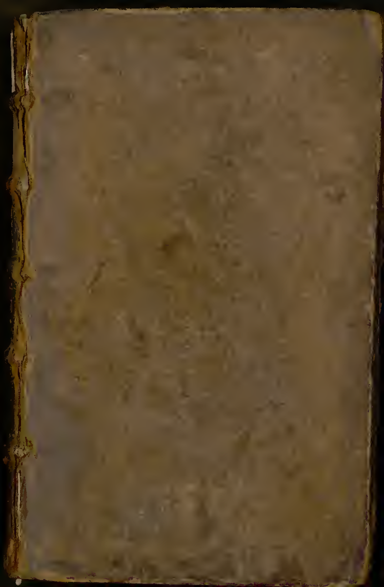



EX BIBL.
REGIÆ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.



TRAITÉ CHIMIQUE

DE LA VERITABLE CONNOISSANCE

DES FIEVRES CONTINUES, POURPRE'ES, ET PESTILENTES.

Et des moyens de les guerir & de s'en preserver, tant par les acides que par les sudorifiques.

Conformement à la Doctrine Practique d'Hypocrate & de Gallien.

Et selon les principes & les mouvemens les plus cachés de la nature, qui passent incessamment de la generation à la crudité, de la crudité à la maturité, & de la maturité à la pourriture.

Avec quantité de comparaisons, qui sont de l'experience & de la verité la plus sensible

Par Me. JAQUES MOREAU Docteur en Medecine à Châlon sur Saône.

Ipse revelat profunda & abscondita & in tenebris constituta & lumen cum eo est. Daniel. cap. 2.

A DIJON,
Par JEAN RESSAYRE Imprimeur & Libraire, vis à vis les RR. Peres Jesuîtes 1683.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

BRULART

CHEVALIER,

MARQUIS DE LA BORDE, Baron de Sombernon, de Couches, & de Malain; Seigneur de Muſſey la Foſſe, Travoiſy, Savigny, Sainte Marie ſur Ouſche. Chameſſon & autres lieux; Conſeiller ordinaire du Roy en ſes Conſeils, & Premier Preſident au Parlement de Bourgongne.

MONSEIGNEUR,

Comme j'ay déja eu l'honneur de reſſentir l'effet de vôtre pro-

tection, lors que vous avés bien voulu terminer une guerre naissante que l'interest & le jalousie, plûtôt que l'amour de la verité, avoient élévée contre moy, & contre ma maniere de faire la Medecine, avec les principes de la Chymie, qui est la veritable Physique: J'ay crû que vôtre Grandeur n'aura pas des-agreable le profond respect avec lequel je luy offre ce petit Traité des Fiévres continuës, pourprées, & pestilentes, *comme un témoignage eternel de mon devoir, & de ma reconnoissance; parce que c'est un ouvrage tres-utile, où la raison & l'experience justifieront infailliblement la verité de cette Doctrine; & feront voir à découvert les mouvemens*

les plus cachés de la nature au sujet de cette matiere, pourveu qu'il soit soûtenu d'un appuy aussi grand que le vôtre, & qu'il paroisse sous l'autorité de vôtre Nom, dont le merite est aussi celebre par la vertu, qu'il est fameux par la Noblesse de vos illustres Ayeuls qui ont possedé les plus importantes Charges de l'Etat; & Vous ont laissé avec le sang tout l'avantage de leurs actions les plus heroïques, pour les réünir en vôtre Personne, où nous les avons vû renaître avec éclat toutes les fois qu'il a fallu conserver le bien public; & où elles ont paru si autentiquement qu'elles Vous immortaliseront dans la memoire de toute la posterité, qui Vous considerera toûjours comme l'appuy

de la Province, l'honneur de la Justice, le Pere & le Protecteur de la Patrie. Toutes ses éminentes qualités, MONSEIGNEUR, *qui Vous ont élevé au plus haut degré de la gloire, ne demandent plus à present de Vous, pour accomplir la felicité commune, que d'être le protecteur des verités de cette Medecine, qui donne des connoissances certaines de ces sortes de Fiévres, & des remedes assurés pour les guerir avec methode, afin que Vous soyés le reparateur de la santé du corps humain lors qu'il en sera affligé, comme Vous l'avés été de celle du corps politique par les beaux Reglemens que Vous avés faits dans le Palais; & par les oracles de verité que Vous prononcés*

dans vos Arrests, où la Justice est si sainte & si entiere, qu'ils attirent la veneration de tous ceux qui les entendent. C'est sur cette confiance, MONSEIGNEUR, *que j'espere de vôtre Grandeur qu'elle recevra favorablement cette Doctrine, & que l'approbation d'une personne aussi éclairée que Vous l'êtes, luy donnera tout l'éclat necessaire pour la faire triompher de l'envie de ses Contradicteurs; & pour aveugler ces oyseaux de tenebres & de mauvais presage, qui ne peuvent souffrir la lumiere d'une verité si claire, si sensible & si necessaire au public, pour se preserver, & pour se guerir des Fiévres Continuës, & des Fiévres Pourprées qui sont si frequentes dans plusieurs*

endroits de cette Province, & particulierement dans la Ville capitale, qui est honnorée de vôtre sejour & de vôtre protection, afin que l'utilité qu'il en recevra ne soit qu'un effet de vôtre generosité, qui m'aura permis de faire imprimer ce petit Ouvrage sous vos favorables auspices, aprés l'avoir receu comme un témoignage de la profonde soûmission, avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,

De vôtre Grandeur,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
MOREAU.

EXTRAIT DE L'APPROBATION de la Faculté de Medecine, donnée dans la Celebre Université de Paris.

OUï le rapport de Messieurs les Examinateurs, Commis par la Faculté à la lecture des Livres de Medecine & de Chirurgie, touchant un *Traité Chimique de la veritable connoissance des Fiévres continuës, Pourprées, & pestilentes, & conformément à la Doctrine Pratique d'Hyppocrate & de Gallien*, composée par Me. Jacques Moreau, docteur en Medecine à Châlon sur Saône. LA FACULTE' consent qu'il soit imprimé, *comme tres-digne d'être mis au jour, & trés utile au Public.* DONNE' à Paris le 20. Juin mil six cents quatre-vingt-deux.
Signé, LIENARD Doyen.

LEu aussi par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, & approuvé de Monsieur Petit, Medecin de Monseigneur le Dauphin, suivant son approbation, donnée à Versailles le 4. Janvier mil six cents quatre-vingt-trois, & signé sur l'Original, PETIT Docteur en Medecine, & premier Medecin de Monseigneur le Dauphin.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Senéchaux, Prevosts, Juges, leurs Lieutenans & tous autres nos Justiciers, & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre cher & bien amé, *Me. Jaques Moreau Docteur en Medecine demeurant à Châlon* sur Saône, Nous a fait remontrer qu'il a composé un Livre, intitulé *Traité Chimique de la veritable connoissance des Fiévres continuës, pourprées & pestilentes, & des moyens de les guerir & de s'en preserver, tant par les acides que par les sudorifiques*, lequel il desiroit faire imprimer ; & il Nous a tres-humblement fait supplier de luy accorder nos Lettres sur ce necessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes, de faire imprimer ledit Livre par tel Imprimeur ou Libraire

qu'il voudra choisir, en tels volumes, marges & caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six années consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois; iceluy faire vendre, debiter, & distribuer par tout nôtre Royame. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, sous quel pretexte que ce soit, méme d'impression étrangere ou autrement, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amande, payable sans dépost par chacun des contrevenans, applicable un tier à Nous, un tier à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tier à l'Exposant, & de tous dépens, dommages & interests, *à la charge d'en mettre deux Exemplaires en nôtre Biblioteque publique, un en celle du Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier le Sieur le* TELLIER, *Chancellier de France, de faire imprimer ledit Livre en beau caractere & papier, conformément à nos Reglemens, & de faire registrer ces presentes es registres de la Communauté des Marchands Libraires de nôtre Ville de Paris*, à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire joüir & user l'Exposant, & ceux qui auront droit de luy, plainement & pasiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens au contraire. Voulons qu'en mettant au commencement, ou sur la fin dudit Livre, l'Extrait des presentes elles soient tenuës pour dûement signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par un de nos amés & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoû-

tée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes, tous Actes necessaires, sans demander autre permission; CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le 15 jour du mois de Janvier, l'an de Grace mil six cents quatre vingt-trois, & de nôtre regne le quarantiéme. *Et plus bas*, Par le Roy en son Conseil. JUNCQUIERES.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 22. Janvier 1683. suivant l'Arrest du Parlement du 8 Avril 1653. & celuy du Conseil privé du Roy du 27. Février 1665. à la charge que ledit Livre sera debité par les mains d'un Libraire ou Imprimeur, suivant les Ordonnances & Reglemens. Signé ANGOT *Syndic.*

Et ledit Sieur MOREAU a cedé, & transporté son droit de Privilege, à JEAN RESSAYRE, Imprimeur & Libraire de la Ville de Dijon, pour en joüir conformément à iceluy, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 30. Mars 1683.

Les Exemplaires ont été fournis.

PREFACE



PREFACE AU LECTEUR

COMME de toutes les Fiévres il n'y en a point de plus surprenantes, de plus dangereuses, ny de plus inconnuës que celles qui sont rapportées dans ce traité, veû même que la plus-part de ceux qui en ont écrit ne s'en expliquent que par des qualités occultes, cela m'a obligé de m'y appliquer avec beaucoup de contention pour m'éclaircir autant que je pourray sur une matiere d'une si grande importance, & pour estre toûjours prêt dans les occasions à secourir tous ceux qui se trouveront atteints de ces sortes de maladies, qui sont d'autant plus fâcheuses qu'elles étonnent tres-souvent le Medecin, & qu'elles font mourir beaucoup

de gens avant qu'on les puiſſe connoître.

C'eſt donc cette conſideration qui m'a pouſſé à preſenter ce petit traité au public, comme le plus utile & le plus neceſſaire de tous ceux qui ſont dans la Medecine; & parce que ces ſortes de Fiévres ne peuvent naître dans un endroit qu'en même temps elle ne ravagent bien ſouvent des Provinces entieres : Je prie le Lecteur de ſe défaire des préventions qu'il pourroit avoir contre les cinq principes de la Chymie, qui ſont les eſprits, les ſoufres, les ſels, l'eau, & la la terre dont je me ſerts pour les expliquer & pour les traiter avec methode, puis qu'il n'y en a point d'autres par le moyen deſquels on puiſſe plus raiſonnablement executer ce deſſein : Et de ne pas trouver étrange ſi je n'en ay pas fait un Chapitre ſeparé pour les traiter chacun en particulier parce qu'ils

ſont tellement connus dans tous les Auteurs Chymiques qu'il n'y en a pas un ſeul qui n'en ait écrit à fond au commencement de ſon livre, qui eſt la raiſon pour laquelle j'ay crû qu'il ſeroit inutile d'en faire icy la repetition, & ce d'autant plus que je les explique aſſez dans tout le corps de ce livre, où l'on trouvera que j'en donne une ſuffiſante intelligence pour faire connoître les mouvemens les plus cachez de la nature au ſujet de la generation à la crudité, de la crudité à la maturité, & de la maturité à la pourriture ; qui ſont tous les differents degrez par où doivent paſſer tous les mixtes qui ſont dans le monde ; & qui ſont auſſi l'unique fondoment ſur lequel j'établiray toute la connoiſſance de la veritable Medecine, & par conſequent de ces ſortes de Fiévres.

Qui ſi l'on voyoit de frequents

ſuccez dans la Medecine qui n'explique les maladies & les remedes que par le chaud & par le froid, on auroit raiſon de s'y attacher & de s'y arrêter : Mais comme il eſt certain qu'une Doctrine ne peut pas ſe ſervir de deux ſortes de principes differents, & que d'ailleurs nous voyons tous les jours que les Medecins qui raiſonnent des maladies ſur ces premieres qualitez ne laiſſent pas de ſe ſervir dans leur pratique de beaucoup de remedes Chymiques, qui ne peuvent point avoir d'autres principes que ceux de leur art, qui eſt la Chymie ; il faut neceſſairement conclure, que leur Theorie eſtant differente de leur Pratique ils ne peuvent avoir ny l'une ny l'autre : mais encore qu'ils ne ſçauroient dire que leur ſcience ſoit bonne, puis qu'ils ſont contraints pour guerir avec ſuccez les maladies qu'ils traitent de cher-

cher des remedes dans une Doctrine étrangere qui n'eſt pas établie ſur leurs principes.

Mais ce qui devroit obliger le Public à ne pas avoir tant de confiance à cette ſorte de Medecine, c'eſt qu'elle ne peut pas même expliquer les differents effets de quantité de ſes remedes qui ont les mêmes degrez des premieres ou des ſecondes qualités ; comme par exemple : pourquoy la Reubarbe eſt purgative, le bois de Gayac eſt ſudorifique, & cette plante qu'on appelle *virga aurea* eſt diuretique, parce que tous ces medicaments qui ont des vertus ſi contraires ne laiſſent pas d'eſtre de même temperament puiſqu'ils ſont chauds & ſecs au ſecond degré, ſuivant cette Doctrine, qui pour cette raiſon ne ſçauroit dire que ces premieres qualités puiſſent produire des effets ſi differents dans des ſujets où elles ſont tout à

fait ſemblables, & par conſequent qu'elle ne peut déja expliquer ces choſes ſuivant ſes principes, & qu'elle eſt obligée dans cette occaſion de recourir à des qualités occultes, & d'avoüer qu'elle n'en connoît pas la cauſe, ſuivant le propre terme dont elle ſe ſert : Et ainſi comme elle raiſonne de même maniere ſur les maladies, il eſt certain qu'elle ne les connoît pas mieux que les remedes, & qu'elle prend ordinairement l'effet pour la cauſe ; car lors qu'elle dit que la Fiévre eſt cauſée d'une chaleur étrangere ; il eſt vray dans le juſte raiſonnement, que l'on n'a pas la Fiévre parce qu'on a de la chaleur; mais au contraire qu'on a de la chaleur parce qu'on à la Fiévre, & par conſequent que la chaleur n'eſt qu'un effet de cette indiſpoſition & non pas la cauſe.

Cependant l'on n'entend preſque parler que de chaleur dans cette

Doctrine pour expliquer les cau-ſes de toutes les maladies, & pour cette raiſon l'on n'employe que des remedes rafraichiſſants pour les combattre, ce qui eſt pourtant un méconte aſſez évident puis qu'il devroit avoir autant de differentes alterations qu'il y a de qualitez contraires dans cette Doctrine, & par conſequent des remedes chauds auſſi-bien que des froids, & des ſecs auſſi-bien que des humides, afin que la Theorie fût conforme à la Pratique. Neanmoins l'on ne voit pas que ces remedes ſoient en uſage dans cette ſorte de Medecine, puis qu'elle ne blâme les ſudorifiques dans les Fiévres (quoy qu'ils ſoient neceſſaires pour purifier le ſang) que parce qu'elle s'imagine qu'ils ont de la chaleur.

Mais ſi cela étoit vray que les premieres qualitez fuſſent capables de cauſer les maladies, il s'enſuivroit que toutes celles qui proce-

dent de chaleur devroient estre combattuës par des qualités froides, & qu'il faudroit necessairement s'abstenir de l'usage des meilleurs aliments qui abondent en principes actifs, & qui par consequent ont quantité de parties sulphurées, dont le mouvement pourroit causer de la chaleur ; ce qui est pourtant contraire à la pratique de cette Doctrine, qui ne défend pas même dans les Fiévres l'usage des bons bouïllons de viande, qui ont quantité d'esprit sulphurés qu'ils ont tiré de la chair des animaux dont ils sont faits, & qui par ainsi pourroient produire de la chaleur, & augmenter ces sortes de Fiévres si elles procedoient de cette cause, aussi-bien que toutes les maladies chroniques qu'elle êtablit sur ce même principe, & & où elle permet, non seulement l'usage des bonnes viandes qui seroient contraires pour

la même raison, mais encore celuy du pain qui n'y conviendroit pas mieux, puisque tous ceux qui sçavent l'art de faire des medicaments, n'ignorent pas que l'on peut tirer du bled fermenté, un esprit aussi ardent que celuy du vin.

Ainsi il n'y a personne qui ne voye, ou que ces premieres qualités ne font pas les maladies suivant cette Doctrine (ce qui est veritable) ou bien que le regime de vie qu'elle ordonne n'a point de rapport, & ne convient pas pour procurer la guerison, puis qu'il ne tend pas à une fin contraire à la maladie.

Mais ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'on peut dire avec raison que cette sorte de Medecine ne connoît pas même les principes de chaud & de froid sur lesquels elle raisonne, car si l'on examine de prez les remedes

dont elle se sert pour rafraichir, l'on trouvera qu'ils contiennent évidemment un principe de chaleur, comme il est facile de s'en laisser persuader dans une tres-grande quantité, entre lesquels il ne faut seulement que considerer les semences de melon, de concombre, de citroüille, & de courge; qu'elle nomme par excellence des semences froides, & dont elle apprend à tirer des extraits en les battans dans un mortier de marbre avec de l'eau pour faire des émulsions rafraichissantes; comme si toutes les semences qui sont au monde n'avoient pas en elle même un soufre naturel, qui est un principe de vie, de vegetation, de mouvement & de chaleur; & si elles ne rendoient pas toutes (quand on les presse) des parties huileuses & sulphurées, qui sont inflammables de leur nature, comme il est aisé de l'exprimenter dans ces sortes de

ſemences que nous venons de nommer où elles prédominent manifeſtement auſſi-bien que lors quelles ſont reduites en émulſions, quoy qu'elles n'y paroiſſent pas de la même maniere parce qu'elles ont été diviſées en petites parties inſenſibles dans cette preparation, où il faut neceſſairemet battre ces ſemences peu à peu avec une petite quantité d'eau, afin que ſuivant qu'elles s'incorporent avec les ſels qui s'y rencontrent, elles puiſſent en même temps s'unir par leur moyen avec les parties huileuſes pour les ſeparer les unes des autres & les empécher de paroître; de même maniere qu'il arrive lors qu'on a diſſout de l'huile avec du ſucre, laquelle s'unit enſuite ſi facilement avec l'eau, qu'il eſt preſque impoſſible d'y remarquer les parties ſulphurées les moins ſenſibles, tant elles ſont engagées avec l'eau par le moyen de ce ſel.

C'eſt pourquoy nous devons neceſſairement conclure, que ces ſortes d'émulſions qui ont ainſi quantité de parties graſſes, huileuſes, & ſulphurées, ne peuvent aucunement convenir dans les Fiévres pour rafraichir, & par conſequent que leurs qualité eſt inconnuë dans cette Medecine qui les employe pour ce ſujet, parce qu'elles ne ſont pas ſi-tôt en digeſtion dans l'eſtomac que la chaleur (qui même ſuivant le ſentiment de cette Doctrine) aſſemble les parties homogenes, & ſepare celles qui ſont heterogenes, *Calor congregat homogenea & diſgregat heterogenea*, fera infailliblement approcher ces parties ſulphurées les une auprez des autres, en telle ſorte qu'elle ſurnageront la liqueur & qu'elles entreront ainſi dans la maſſe du ſang pour l'enflammer & augmenter, par leur mouvement la chaleur de ſon ebullition.

L'on en peut autant dire du ſyrop violat, dont elle ſe ſert pour faire des Juleps rafraichiſſants ; car premierement, ſi l'on conſidere la violette de laquelle on tire le ſuc qui entre dans ſa compoſition, l'on trouvera déja que ce n'eſt pas une choſe rafraichiſſante, puis que c'eſt un aromat qui a une odeur ſi extraordinaire qu'un petit bouquet de cette fleur eſt capable d'embaumer toute une chambre, & que l'odeur qui n'eſt autre choſe, ſuivant Ariſtote, qu'une exhalaiſon chaude & ſeche : *odor eſt exhalatio calidi & ſicci* ; ne peut pas luy donner cette qualité de rafraichir, non plus que le ſucre qui eſt l'autre moitié de ce mélange, puis qu'il eſt auſſi chaud & ſec, ſuivant cette doctrine. De maniere que ſi l'on vouloit examiner tous ces remedes qui ſont raiſonnés ſur le chaud, & ſur le froid, l'on trouveroit qu'ils ne ſont

pas mieux connus que les émulsions, & le syrop violat dont nous venons de parler, & ainsi puis que cette Medecine est si peu éclairée dans ses principes, & qu'elle aime mieux croupir dans l'obscurité de l'ignorance que d'ouvrir les yeux à la lumiere de la verité, que le beau feu de la Chymie découvre clairement à tous ceux qui la cherchent dans ses operations, nous devons necessairement conclure que les documents qu'elle prononce à l'aveugle ne peuvent jamais être que tres-funestes dans leurs succés; parce qu'elle est de même nature que cet oyseau de Tenebres, & de mauvais présage dont parle le Poëte Ovide.

Sedet in adverso nocturnas, lumine bubo.
Funereoque graves edidit aure sonos.

Quoy-qué les raisons soient assés fortes pour ne pas s'engager dans un semblable party, & que

je ne pretends pas les avoir avancées pour choquer qui que ce soit; mais seulement pour faire connoître la verité qui est avantageuses à tout le monde, neanmoins je sçay bien que je ne sçaurois m'empêcher d'estre exposé à la censure de quelques uns des plus critiques, qui quoy qu'ils ne soient pas capables de dire quelque chose de meilleur, & encore moins de mieux faire, mépriseront pourtant la Doctrine que je propose; mais comme il ne meritent aucunement qu'on leur réponde, & que je ne pretends pas parler à eux suivant le Conseil du Sage, qui me les a déja fait connoître par leur nom au vingt-troisiéme Chapitre des Proverbes: *In auribus insipientium ne loquaris quia despicient doctrinam eloquii tui*, je ne croy pas qu'il soit icy necessaire de chercher d'autres raisons pour me deffendre contre leur passion que

celle de leur propre insuffisance.

Et s'il s'en rencontre d'autres, qui par un principe de jalousie disent que cette Doctrine n'est pas nouvelle, & que je n'ay rien avancé qui soit de moy; je conviendray facilement avec eux de la premiere Proposition, puisque je pretends que c'est la Doctrine Practique d'Hyppocrate, & de Gallien; mais je ne tomberay pas d'accord de la seconde, parce que je soûtiens qu'elle n'a jamais été traitée sur ces principes, ny d'une maniere si naturelle, & si intelligible. Cependant comme cela ne regarde pas le public, qui n'a pas affaire d'où elle vienne, pourveu qu'elle soit veritable, je souhaitte seulement pour leur fermer la bouche qu'on leur demande si elle est bonne ou si elle est mauvaise, afin que s'ils disent qu'elle est bonne, on les oblige pour lors d'avoüer qu'ils ne la connoissent

pas auparavant, & qu'ils doivent loüer ce livre qui leur apprend des choses si utiles, & si avantageuses, parce qu'autrement s'ils osoient soûtenir qu'elle leur étoit déja connûë, il faudroit par necessité les blâmer de ce qu'ils ne l'ont pas suivie jusques à present, & par ainsi les charger des facheuses consequences qu'on en pourroit tirer : Et si au contraire ils disent qu'elle est mauvaise, on leur repond aussi en même temps, qu'ils ne meritent pas d'estre crû sur ce sujet, parce que ce n'est pas assez de le dire dans le particulier, où pour l'ordinaire on est à couvert de la censure ; mais que pour cét effet ils doivent en écrire publiquement, afin de voir s'ils seront capables d'apporter des raisons qui puissent renverser tout l'ordre des mouvements de la nature que cette Doctrine enseigne si sensiblement, sans qu'ils soient obligés de tom-

ber eux mêmes dans la confusion; ou bien s'ils ne peuvent pas accepter ce party pour me reprendre, il ne faut pas aussi qu'ils avancent de semblables discours qui ne sont que des paroles en l'air; car je me contenteray seulement de leur répondre ce qui est dit pour eux dans l'Ecriture au sixiéme chapitre de Job : *Quare detraxistis sermonibus veritatis cum è vobis nullus sit qui possit arguere me, ad increpandum tantum eloquia concinnatis, & ad ventum verba profertis* Mais au contraire s'ils sont plus sages cela les doit engager d'honneur à se taire, & suivre le conseil qui leur est donné au treiziéme chapitre du même livre, *atque utinam taceretis ut putaremini esse sapientes*; Parce que j'espere que tout ce qu'ils pourront dire de cette maniere ne fera jamais aucune impression sur les esprits les plus éclairés, qui en jugeront tous

au contraire lors qu'ils verront la verité de mes raisons qui sera confirmée par l'experience la plus sensible.

C'est pourquoy si l'on fait tant soit peu de reflexion sur toutes ces choses, l'on ne se laissera pas si facilement entraîner au torrent de ceux qui ne jugent de la bonté d'une Doctrine que parce que c'est le train & la route ordiniare ; & qui par consequent quittent le party de la raison pour suivre à l'aveugle les vieux chemins les plus frayés de l'erreur où ils sont malheureusement conduits par la Troupe de ceux qui les precedent, en quoy ils font la même chose que ce qu'un ancien Auteur a dit fort à propos sur ce sujet, *Antecedentem gregem sequuntur non quo eundum sed quo itur*. Et l'on n'aura pas tant de peine à écouter la Chymie qui donnera des idées bien plus claires, plus sensibles &

plus certaines, tant de la nature des maladies que des remedes, puisque ses principes sont si sensibles qu'on les peut reconnoître à l'œil dans les resolutions qu'elle fait des mixtes ; où il est facile de voir que les esprits, les soûfres, les sels, l'eau, & la terre qui paroissent pour lors, sont les veritables principes de toute composition, suivant cét axiome de Philosophie *omnia enim componuntur in quæ primo resolvuntur*.

Mais quoy-que la Chymie aye le malheur dans nôtre siecle d'être attaquée à la sourdine par les qualités occultes & malignes de ses envieux, qui font glisser leur venin dans l'esprit de la plus-part des hommes dont ils gagnent facilement la credulité par l'autorité qu'ils ont acquise, plûtôt par la longueur du temps que par la force de la verité ; & que cette science qui se peut vanter de trouver de remedes aux maladies les plus ca-

chées ne peut presque garantir du poison de ses ennemis; cependant (*Mon cher Lecteur*) j'ay trop bonne opinion de vous, pour croire que vous vous laissiez prevenir par ces erreurs populaires, qui donnent tant de credit à une Doctrine dont on voit si peu de miracles; & j'espere que vous n'en jugerés pas sur le sentiment de ceux qui n'en sont les ennemis que parce qu'elle est contraire à leur interest, & non pas à la verité. Mais je ne croy pas qu'il soit icy necessaire de faire l'Apologie de la Chymie à laquelle je me sentirois presqne d'humeur à m'abandonner, si tous les plus celebres Auteurs qui en ont traité à fond n'avoient déja écrit tout ce qui se peut dire sur ce sujet; & je croy avoir à faire à un Lecteur trop éclairé pour se laisser aller aux préventions d'une Doctrine contraire: Je laisse neanmoins à la discretion d'un chacun d'en juger.

comme il luy plaira ; & toute la grace que je demande au Public, c'eſt de recevoir ce petit traité avec autant de bien-veillance que j'ay de zele de luy offrir pour ſon utilité ; puiſque c'eſt le deſſein que j'ay de me ſacrifier à ſes intereſts qui m'y a porté. On y trouvera outre le raiſonnement & l'experience quantité de citations d'Hippocrate & de Gallien pour montrer que cette Doctrine n'eſt pas oppoſée à la pratique de ces Auteurs, qui eſt ce qu'il y a de meilleur dans leurs ouvrages ; & quoy-que les principes dont je me ſerts ayent déja été traités dans Paracelſe, ou dans Vuillis, & qu'il ſoit tres-difficile que je les puiſſe employer à mon ſujet ſans qu'ils tendent quelque-fois à un même raiſonnement, neanmoins ſi l'on ſe dépoüille de toute ſorte de preventions l'on trouvera de plus que je traite cette matiere d'une autre

façon en ce que j'explique particulierement ce que l'on doit entendre par la nature, & que je me sers de ses mouvements pour connoître les Fiévres continuës, & les Fiévres Pourprées, où elles se terminent souvent, lors que le sang tombe en pourriture, dont on n'a fait aucune mention dans ces Auteurs ny dans les autres, aussi bien que de la pourriture contagieuse des Fiévres pestilentes qui a été inconnuë jusques à present ; & enfin de la Methode particuliere dont je traite les unes & les autres, tant par les acides que par les sudorifiques, avec les comparaisons les plus sensibles de la nature, & de l'art, qui font voir par experience, non seulement la verité de cette Doctrine ; mais encore que la Theorie est entierement conforme à pratique.

Pour le style je ne me suis étudié qu'à le rendre intelligible, sans y affecter le faste, & si je me sers

de qulques repetitions je n'ay pû m'en dispenser parce que la matierę l'exige ; & qu'il a fallû faire application des même raisons à de differents sujets. Enfin s'il se rencontre quelques termes qui ne soient pas au gré des delicats du siecle ; cependant comme ils expliquent mieux suivant mon sens toutes les idées que j'ay conceuës sur cette matiere, je ne crois pas que cela doive meriter une rigoureuse censure, ny rien diminuer de la bonté de la doctrine, de la force, du raisonnement, ny de la vigueur des remedes, qui est la seule fin que je me suis proposée dans ce petit ouvrage, où les fautes d'ortographe qui s'y peuvent glisser dans l'impression ne doivent pas empêcher de prendre le sens du livre qui sera d'une grande utilité aux sains, & aux malades ; puis que je n'y enseigne pas seulement les remedes pour recou-

vrer la ſanté ; mais auſſi que j'y découvre les moyens de ſe là conſerver ; ainſi je prie le Ciel, mon cher Lecteur que vous en puiſſiés faire vôtre profit, & que je vous ſois auſſi utile en cela, que j'ay eû de paſſion de vous le faire connoître, afin que vous ayés l'avantage de dire avec le Poëté Ovide.

Nec dolor ullus adeſt, nec febribus utor anhélis ;
Et peragit ſoliti vena tenoris iter.

TABLE DES MATIERES, QUI SONT CONTENUES dans les Chapitres.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Fin de la Table des Matieres.



TRAITE' DES FIEVRES CONTINUES, POURPRE'ES, ET PESTILENTES.

CHAPITRE I.

Des Fiévres Continuës, & des Fiévres Pourprées, où elles se terminent.

LA Medecine n'est jamais plus necessaire, ny plus officieuse, que lors qu'elle nous donne une parfaite connoiſ-

ſance des Maladies les plus cachées, comme ſont les Fiévres continuës & les Fiévres malignes, ſans recourir à des qualités occultes, ou à de certaines pourritures, qui ne nous donnent jamais une entiere idée des choſes ; & qui n'étant que des mots ſpecieux que le vulgaire n'entend pas, veulent dire de bonne foy, que l'on ne ſçait ce que c'eſt ; & qui par conſequent ne peuvent ſervir aux indications neceſſaires pour trouver les remedes propres à une veritable gueriſon ; puis que ſuivant le ſentiment de Galien, l'on ne peut traiter une maladie ſans la connoître : *Ignoti nulla eſt curatio morbi.*

Ainſi, comme je me ſuis propoſé de traiter de ces ſortes de Fiévres, il me ſemble que l'ordre le plus naturel que l'on doit tenir, eſt de s'appliquer à la recherche des moyens qui nous peuvent con-

duire avec plus de facilité à la veritable connoissance de leur nature : Ce que l'on ne peut faire plus justement, que par de solides raisons,fondées sur l'autorité des bons Auteurs, & êtablies sur l'experience la plus sensible.

Mais pour entrer d'abord en matiere, je trouve que la Fiévre êtant un mot generique à l'égard de ces sortes de maladies, il faut premierement sçavoir ce que l'on entend par cette Fiévre, afin de voir ensuite comme le sang s'échauffe ; & qu'elles sont les causes formelles de ce sentiment que nous appellons la chaleur.

Je trouve donc que la plus juste definition que l'on puisse donner de la Fiévre, est de dire, que c'est une fermentation dereglée, ou une trop grande effervescence qui se fait dans le sang, suivant l'ethimologe du mot, *febris quasi fervere*, c'est à dire boüillir; ce qui se fait

par l'exaltation des parties grasses, huileuses & sulphurées, que Galien a reconnu dans le sang, comme il se voit au second livre des *Temperaments*, chapitre 3. *In sanguine aliquid pingue & oleosum existit.*

Cette verité est si claire, & si constante qu'elle n'a presque pas besoin de preuve, puis que l'experience nous fait voir tous les jours, que lors que les soufres qui sont dans les mixtes, commencent à se mouvoir lentement, ils ne produisent pour lors que ce sentiment que nous appellons la chaleur: mais quand ils s'exaltent au delà de leur temperature naturelle, & qu'ils se degagent tellement des autres principes, qu'ils sont dans leur pureté, pour lors ils s'émeuvent avec tant de rapidité & de vitesse, qu'ils s'enflamment dans le corps solides, & font boüillir les liqueurs où ils se rencontrent.

Cela nous paroît clairement dans l'experinece que nous avons: Par exemple, du foin moüillé, qui s'échauffe d'une maniere si extraordinaire quand on le met en monceau, qui s'enflamme souvent de luy-méme. Mais si nous voulons sçavoir d'où vient cette chaleur, l'on ne peut pas dire que c'est une qualité du feu, comme se l'imaginent ceux qui admettent (suivant Aristote) les quatre qualités des Elements, & qui par consequent ne raisonnants que sur le chaud, le froid, le sec, & l'humide, ne peuvent jamais connoître la nature & la cause des maladies, suivant le sentiment d'Hypocrate, qui dit au livre de l'ancienne Medecine, que ces sortes de qualités ne sont pas les maladies, *non calidum, non frigidum, non humidum, non siccum faciunt morbos.*

Car comment se peut-il faire que cette chaleur soit une qualité qui

vient immediatement du feu, puis qu'étant certain que le foin s'échauffe bien long-temps auparavant que le feu paroiſſe ; cela choque le bon ſens, & ne ſe peut pas concevoir. Je ſçay bien qu'ils ont coûtume, pour appuyer leurs ſentimens, de ſe ſervir de certains mots ſpecieux, qui ne laiſſent pas de les engager dans une plus grande difficulté : Car quand ils diſent que le feu n'eſt pas actuellement ny formellement dans le foin, mais qu'il y eſt ſeulement en puiſſance, & que par conſequent il peut produire cette chaleur ; ce raiſonnement implique, puis qu'il eſt vray de dire, que d'être en puiſſance en quelque lieu, & y pouvoir être, & n'y ère pas, c'eſt de bonne foy la même choſe, ſans chercher tant de mots pour s'expliquer : Ainſi il n'y a perſonne qui puiſſe comprendre comme ce feu qui n'eſt

pas actuellement dans le foin, pourroit produire une chaleur actuelle & sensible.

Mais il est vray, comme nous avons dit, que cette chaleur ne vient que du mouvement interieur des parties sulphurées qui se trouvent abondamment dans ce mixte ; comme il se reconnoît par son odeur, qui est un effet des exhalaisons qui sortent des corps sulphurés, & qui sentent bon, quand les esprits s'évaporent seulement avec elles ; & qui causent une mauvaise odeur, lorsque les sels s'élevent & s'unissent avec ces mêmes soufres ; ce que les Curieux pourront voir dans la resolution qui se fait par la Chymie sur les mixtes, où ces diverses substances paroissent souvent mélées, & causent par consequent des bonnes ou des mauvaises odeurs.

Le foin ayant donc quantité de

ces parties ſulphurées, il n'eſt pas difficile de concevoir comme il s'échauffe, étant moüillé & mis en monceau; parce que l'humidité diſſolvant inſenſiblement les ſels qui faiſoient interruption dans les ſoufres & qui les empêchoient de s'approcher les uns des autres pour ſe dégager dans leur pureté; ils commencent à ſe mouvoir tout doucement dans cette humidité, & la ſubtiliſent de telle ſorte, qu'elle s'exhale en fumée avec quelque partie des ces ſoufres, qui ſe diſſolvent toûjours de plus en plus; juſques à ce que ne pouvans s'exhaler faute de tranſpiration, ils s'agitent mutuellemen, en ſe reflechiſſant les uns ſur les autres; & s'approchent ſi fort, qu'ils font un gros qui s'éleve & s'étend plus au large, & ſe meut avec une ſi grande rapidité, que ne pouvans plus être contenus, il faut neceſſairement qu'ils ſortent tous

à la fois & comme en foule, ſous la forme du feu.

L'exemple du ſel de tartare diſſou avec l'eſprit de vitriol, qui luy cauſe un boüillonnement & une chaleur ſi grande, qu'à peine y peut-on ſouffrir la main, eſt une preuve bien ſenſible de la verité que je viens d'avancer; puiſque cét effet ne vient que de ce que les ſouffres qui étoient en repos, & engagés dans le ſel de tartare, s'émeuvent & s'échappent quand l'eſprit de vitriol, qui eſt un ſel acide, ſe joint avec luy par la diſſolution.

La chaux vive, qui n'eſt autre choſe que des pierres calcinées par la violence du feu, n'excite-t-elle pas une chaleur ſi grande, quand on verſe un peu d'eau deſſus, qu'elle brûle manifeſtement par ſa chaleur; ce qui ne vient que de ce que les ſoufres enflammés qui ſont ſortis du bois,

& qui ont penetré dans la calcination ces pierres qui étoient auparavant arides, sans soufre, & incapables de s'enflammer, s'y sont arrêtés, attachés & engagés avec leurs sels d'une maniere si étroite, qu'ils ne peuvent paroître, parce qu'il y a une grande interruption dans leurs parties, qui les empêche de se mouvoir; jusques á ce que l'eau dissolvant insensiblement les sels qui les tiennent ainsi enfermez & separez, ils s'approchent tellement les uns des autres, qu'ils s'échapent & se meuvent avec plus de facilité, pour causer cette chaleur qui fait boüillir l'eau où ils se rencontrent: Et aprés cela, ces pierres calcinées qui auparavant étoient séches, arides & faciles á froisser, encore qu'elles n'ayent rien reçû que la flamme qui les a penetrées dans la calcination, ne laissent pas de devenir grasses & onctueuses

aprez l'ébullition ; parce que les ſoufres qui êtoient engagés dans l'eau, n'ayant pû s'exhaler, ils reſtent dans la diſſolution des ſels ſous la forme d'une pâte graſſe, quand la chaux eſt fonduë.

Celá preuve clairement, que ce n'eſt qu'un accident aux ſoufres d'être reduits en feu, puis que ce même feu qui a été retenu dans ces pierres calcinées, peut reprendre la forme graſſe & onctueuſe qu'il avoit auparavant que d'être emflammé dans le bois d'où il êtoit ſorty ; & qu'ainſi les matieres ſulphurées, graſſes, huileuſes, & le feu, ne different qu'accidentellement ; parce que ce ne ſont que des petits corps tres-ronds & tres-mobiles, qui ſont encore engagés dans les autres principes ſous cette forme graſſe, ou bien qui ſortent de compagnie, preſſés, ſerrés & dégagés ſous la forme du feu, qui n'eſt effectivement que la même

chose, comme nous venons de voir dans cette experiance si sensible; puisque les mêmes soufres du bois, qui étoient ses parties onctueuses, ont paru sous la forme du feu, dans le fourneau où les pierres ont été calcinées; & qu'ensuite ce même feu étant entré dans ces pierres, il reprend la même forme onctueuse qu'il avoit dans le bois, aprez la dissolution de la chaux par l'ébulition.

Fernel, dont l'autorité est si recommandable dans la Medecine, tient formellement ce party dans le chapitre troisiéme du quatriéme Livre de sa Physiologie, lors qu'il dit, que tous les corps qui peuvent s'enflammer, ont des parties grasses & huyleuses, c'est à dire des soufres; & que c'est cela seul qui les met en feu, puisque tout ce qui en est privé ne peut point entretenir la flamme: Ce qui est tres-vray, & confirmé

par une infinité d'experiences, contre l'oppinion de ceux à qui cela pourroit paroître nouveau, *Corpus omne quod inflammari potest, olei cujusdam est particeps, hujusque soliu gratiâ conflagrat : quocumque autem olei est expers, flammam non alit. Videbor hoc loco magnum quidpiam & veteribus inauditum offendere; sed quod longè sit verissimum, & multis experientiis hujus sæculi confirmatum.* Or si le feu se fait de ce qui est gras & sulphuré, il faut necessairement qu'il soit de même espece, puisque l'effet doit être de même nature que la cause; & par consequent s'il y a quelque difference, ce n'est qu'accidentellement, comme nous avons déja dit. Et c'est ainsi que ce feu qui brûle les entrailles dans les Fiévres ardentes, est la même chose que le soufre, qui fait brûler un flambeau de cire allumé; comme le Poëte Ovide nous l'a divinement

exprimé par ces deux vers qui sont dans ses Heroïdes.

Uror ut inducto cerata sulphure teda,
Pectoraque inclusis ignibus usta dolent.

Mais pour autoriser encore cette verité, fondée sur de si sensibles experiences, que l'effervescence du sang, qui le fait boüillir extraordinairement, & que nous appellons la Fiévre, ne vient que de l'exaltation des parties sulphurées, qui se sont dégagées des autres principes, & se sont tellement approchées les unes auprez des autres, que par l'impetuosité de leurs mouvemens elles se sont changées en feu, suivant le sentiment de Galien, qui appelle la Fiévre *πυστρὸς ἀπὸ τȣ πυρȣ*, id est, *ab igné*. Il faut entendre Hyppocrate au quatriéme livre *des Maladies*, où il dit, que lors que le sang s'échauffe, ce qui est aqueux

& contraire à la Fiévre s'exhale ; mais que les parties grasses & legeres ; c'est à dire, les soufres, qui sont les propres alimens de la Fiévre, restent dans le sang pour le faire boüillir par l'impetuosité de leurs mouvemens : *Incalescente sanguine per hoc aquosum quod est febri maximè infensum exhalat ; relinquitur verò pingue & leve, quod est præcipuum febris alimentum.* Ce qui fait voir clairement, que tant s'en faut que la doctrine que nous suivons, fondée sur les elemens de la Chymie, qui est la veritable Philosophie pratique, soit opposée au sentiment de cet Auteur, comme disent ceux qui ne sçavent pas l'expliquer ; que tout au contraire, il semble qu'elle vient directement de luy, puis qu'il fait assés connoître que cette effervescence du sang, que nous voyons dans la Fiévre, est causée par le mouvement des parties sulphu-

rées, qui ſe ſont degagées des autres principes : lors qu'il dit, que les humidités aqueuſes qui les diſſolvoient, pour faire interruption dans leurs parties, s'étant exhalées pendant que le ſang s'échauffe, elles ſe dégagent dans leur pureté, & s'approchent tellement les unes des autres, que par la rapidité de leur mouvement elles s'enflamment, & font boüillir le ſang avec tant d'impetuoſité, qu'il circule avec une viteſſe extraordinaire dans les vaiſſeaux ; d'où vient que pour lors les veines s'enflent, le poux eſt plus frequent, & les urines deviennent rouges, à cauſe de la diſſolution du ſoufre dont elles ſont pleines, qui leur donne cette couleur, comme nous dirons tantôt. Et quand le ſang dans ce boüillonnement ſe porte avec impetuoſité dans le cerveau, il fait extenſion de ſes membranes, &
cauſe

cauſe par conſequent les douleurs de tète, les veilles, les delires & les phrenefies, qui precedent du mouvement dereglé des eſprits enflammés, que la Fiévre a pouſſé dans le cerveau, avec les parties ſulphurées du ſang ; de là viennent auſſi les aſſoupiſſemens, quand dans cette efferveſcence les ſuperfluités écumantes de ſel & de ſoufre brûlés & recuits, qui par le moyen de la fermentation ſe devoient décharger par les ſueurs, les urines, le fleux de ventre ou l'hemorragie, demeurent au contraire dans le mêlange du ſang, où elles circulent avec luy, juſques à ce qu'elles ſe tranſportent dans le cerveau, & qu'elles bouchent tellement les porres par où doivent paſſer les eſprits, qu'il faut neceſſairement tomber dans cet accident qui eſt preſque toûjours funeſte ; ou bien s'inſinuant plus avant dans le lieu où les

nerfs prennent leurs origines, & les picquant & irritant par leur acrimonie, elles produisent des mouvements convulsifs, ou bien des nausées, des vomissemens, des maux de cœur & des cours de ventre, lors que ces mêmes superfluités se portent à l'orifice ou au fond de l'estomac, ou dans les intestins: Et cette soif insatiable, qui est si ordinaire dans ces sortes de Fiévres, n'est qu'un effet de leurs exhalaisons, qui s'élevent continuellement du ventricule, & qui desséchent le gosier, le palais & la langue, qu'elles noircissent à la fin de leur suye vaporeuse.

Ainsi voilà les plus considerables accidens qui suivent cette effervescence du sang, que nous nommons la Fiévre ardente & continuë, avec Hyppocrate au quatriéme livre *du Regime de vie dans les Maladies aigües*; qui, quoy qu'elle ne soit pas maligne

& contagieuse de de sa nature, ne laisse pourtant pas quelquefois d'être épidemique & populaire; jusques-là qu'elle occupe, non seulement des Villes particulieres, mais encore des Provinces entieres, où la plus grande partie de ceux qui les habitent en sont attaqués, lors qu'il arrive des changemens déreglés dans les saisons, soit par les grandes chaleurs, ou par les grandes froidures, suivant le premier aphorisme du troisiéme Livre : *Mutationes temporum potissimum faciunt morbos, & in ipsis temporibus magnæ mutationes, aut frigoris, aut caloris* : Parce que si le froid empêche la transpiration des excremens sulphurés qui s'exhalent continuellement de la fermentation, ils resteront dans le sang, & s'approcheront tellement les uns auprez des autres, que par la rapidité de leur mouvement ils le feront boüillir ; & les grandes

chaleurs diſſolvant & exaltant les mêmes ſoufres, ils ſe dégageront ſi extraordimairement des autres principes, qu'ils produiront le même effet : comme remarque Hypocrate au ſecond livre des Epidemies, ſection troiſiéme, où il dit, que ces Fiévres épidemiques & populaires étoient fort frequentes vers le Solſtice de l'Eté : *Circa ſolſtitium æſtivum venimus ubi febres ardentes plurimæ populariter graſſatæ ſunt.*

Mais comme ces cauſes évidentes font plus d'impreſſions, ſuivant qu'elles trouvent plus ou moins de diſpoſition, il faut icy remarquer, que ceux qui ont le ſang gras, huileux & remply de quantité de ſoufre, y ſont plus ſujets que les autres : comme auſſi ceux qui menent une vie ſedentaire, & qui ne laiſſent pas d'uſer de bons alimens, qui engendrent quantité de ſang, particuliere-

ment dans les jeunes gens, pendant le Printemps & dans l'Eté: car par ce moyen il se fait une si grande plenitude dans les vaisseaux; que les excremens sulphurés qui se doivent exhaler continuellement de la fermentation du sang, ne pouvant sortir parce qu'ils sont trop pressés, il faut de necessité qu'ils le fassent boüillir.

De plus, les alimens qui abondent en principes actifs, & sur tout les bons vins, n'y contribuent pas peu; parce qu'ayant passé par la fermentation, ils ont par consequent acquis leur maturité: & bien qu'il n'y ait rien qui ressemble mieux le sang, ny qui se change plus facilement dans sa nature, que le vin, suivant le sentiment de Galien, au Commentaire d'Hypocrate, chapitre quarantiéme du troisiéme livre des Alimens: *Vinum gignendo sanguini accommodatissimum, ut quod*

minima egeat mutatione. Neanmoins comme les choses qui ont atteint le dernier degré de maturité, ne tardent pas long-temps à tomber dans la corruption ; parce que suivant l'ordre de la nature, qui est dans un mouvement continuel, ne pouvant demeurer dans le même état, ny devenir meilleures, il faut necessairement qu'elles tombent en ruïne, comme dit Hypocrate au troisiéme aphorisme du premier livre. *Athletarum boni habitus ad summum progressi periculosi, si in summo constiterint, neque enim possunt in eodem statu permanere, neque quiescere ; cùm verò non quiescant, neque ultrà possint in melius progredi, reliquum est ut in deterius labantur.* C'est pourquoy il s'ensuit, que toutes les choses qui peuvent donner au sang cette extrême maturité, comme sont les bons vins, & tous les alimens qui ont quantité de principes actifs

extraordinairement exhalés, le mettent aussi dans une prochaine disposition de se corrompre, & par consequent de s'échauffer & de boüillir, parce que suivant le sentiment de Gallien, *au livre onzième de sa Methode, chapitre huitiéme*, la pourriture est un effet de la chaleur, qui vient du mouvement interieur des parties sulphurées, qui se dégagent toûjours des autres principes dans la maturité, auparavant que de rompre les liens du mixte, pour s'exhaler, & le faire ainsi tomber dans la corruption.

Mais pour entendre cette verité, il faut auparavant sçavoir ce que l'on doit entendre par la nature, dont on parle si souvent; & qui pourtant n'est presque connuë de personne, sinon de ceux qui l'appellent avec la bonne Philosophie, le principe du mouvement & du repos, *princi-*

pium motus & quietis; c'eſt à dire, que la nature n'eſt autre choſe que les premiers principes des mixtes, dont les uns ſont toûjours dans le mouvement, comme les eſprits, les ſoufres, & les ſels, que la Chymie appelle actifs pour cette raiſon; & les autres ſont perpetuellement dans le repos, comme l'eau & la terre, qu'elle nomme paſſifs, de maniere que la generation ne ſe fait que du mélange de ces cinq principes naturels, qui s'étoient ſeparés les uns des autres dans la corruption, ſuivant le ſentiment du Philoſophe, *corruptio unius eſt generatio alterius*.

C'eſt pourquoy ceux qui connoiſſent le mouvement naturel des choſes, appellent le commencement de cette generation, l'état de la crudité; parce que les eſprits, les ſoufres & les ſels ſont encore tellement embaraſſés dans

la terre & dans l'eau, qu'ils ne paroiſſent pas; comme nous voyons dans les plantes & dans les fruits qui ſont cruds, ſtiptiques, acerbes, & auſteres dans leur naiſſance; parce que les parties terreſtres & aqueuſes predominent pour lors avec quelques parties de ſel, qui ſuivant qu'il ſe dégage dans la ſuite, leur communique l'aigreur, juſques à ce qu'enfin la chaleur de la terre & de l'air, par l'irradiation des ſoufres ſolaires, ſuſcitant & mettant en mouvement les eſprits & les ſoufres, qui êtoient enſevelis dans les autres principes, ils ſe dégagent inſenſiblement, & volatiliſent les ſels de telle ſorte, qu'ils predominent tous trois dans le mélange, & cauſent cét êtat que nous appellons la maturité, où les fruits qui êtoient d'une ſaveur ingrate & ſans odeur, acquierent par l'exhalaiſon des eſ-

prits ſulphurés, une odeur aromatique, & par l'exaltation des ſels qui ſe ſont volatiliſés avec eux, une ſaveur douce & agreable.

Mais comme ces trois principes ſont dans une action continuelle, il eſt impoſſible qu'ils puiſſent demeurer long-temps dans le mélange, lors qu'ils ſont ainſi parvenus à la ſurface des corps, & qu'ils ne ſont plus retenus dans les principes paſſifs, parce que les ſoufres qui ſont les plus actifs, étant ainſi dégagés dans la maturité, ils s'approchent tellement les uns des autres dans la ſuite, que par l'impetuoſité de leurs mouvemens, ils cauſent la chaleur, juſques à ce qu'enfin rompent les liens du mixte pour s'envoler, ils ſont ainſi ſeparer tous les principes qui tombent pour lors dans la pourriture, & dans la corruption.

C'eſt auſſi pour cette raiſon que dans les païs chauds, ces ſortes

de Fiévres y ſont beaucoup plus frequentes qu'ailleurs, auſſi bien que dans les lieux qui ſont proche des montagnes, parce que, comme l'experience nous fait voir, que les fruits de toute ſorte d'eſpece y meuriſſent mieux, & bien plûtôt que dans les autres endroits, auſſi le ſang de ceux qui les habitent, acquiert plus facilement cette maturité, qui eſt une diſpoſition fort prochaine pour le faire entrer en effervefcence, & par ainſi dans la pourriture.

Le vin, qui parmy le ſuc des autres fruits a tant de reſſemblance avec le ſang, que Theophraſte l'appelle pour cette raiſon, le ſang de la terre, nous ſervira de regle pour connoître par ſon exemple, les alterations qui peuvent arriver à cette humeur, ſuivant le ſentiment de Galien, au commencement ſur l'Aphoriſme dix-ſeptiéme du ſecond liv. d'Hyp

pocrate ; *Quod vinis acescentibus usu venit, id in sanguinis alteratione fieri solet*, & conformement à l'experience, qui nous prouve assés clairement cette verité, lors qu'elle nous fait voir tous les jours, que le vin qui vient dans les païs chauds, montueux, & bien exposez aux rayons du Soleil, est incomparablement plus meur, & par consequent d'un odeur plus agreable, & d'un goust plus delicieux, que celuy qui vient dans les lieux froids, ou dans les païs bas, parce que dans ceux-là le Soleil n'a pas assez de force pour susciter & dégager par l'irradiation de ses soufres solaires, les esprits, les soufres, & les sels qui sont ensevelis dans la terre, & dans l'eau, & qui par consequent demeurent ainsi dans la crudité. Et dans ceux-cy, le terroir étant humide & marécageux, il fournit une si grande quantité de prin-

cipes terrestres & aqueux pour la nourriture du raisin, qu'ils dominent toujours sur les principes actifs, & rendent par consequent le vin crud, aqueux, & toûjours verd.

Mais au contraire, celuy qui vient dans les païs chauds & montueux, aussi-bien que tous les autres fruits, acquiert toûjours cette odeur agreable, par l'exhalaison des esprits sulphurés, & cette saveur douce & plaisante, par l'exaltation des sels qui se sont volatilisés dans la maturité : ce que nous reconnoissons sensiblement, par exemple dans les bons vins de Beaune, qui sont si delicieux, parce parce qu'ils sont de cette nature ; mais aussi qui durent si peu, qu'à peine peuvent-ils atteindre le mois d'Aoust sans se corrompre, à moins qu'ils ne soient cuvés ; parce que les premieres chaleurs de l'Esté, met-

tant en mouvement les eſprits, & par conſequent les ſoufres qui ſe ſont dégagez dans la maturité de ces bons vins, s'ils s'approchent tellement les uns des autres, que par la rapidité de leur mouvement, ils les font boüillir, juſques à ce qu'enfin rompant les liens du mixte pour s'exhaler, ils font auſſi ſeparer tous les autres principes qui tombent pour lors dans la pourriture.

Nous avons dit, à moins qu'ils ne ſoient cuvés, parce que pour lors ils ſe gardent davantage, à cauſe que les principes actifs qui étoient exaltés dans la maturité du raiſin, s'engagent de nouveau avec les parties ſalines terreſtres, & aqueuſes, qui ſe tirent de la grappe, des pins, & de l'écorce des grains, pendant qu'ils boüillent dans cette eſpece de fermentation qui ſe fait dans la cuve, pour ſe diſſoudre ainſi dans le

vin, & luy causer ensuite une saveur plus rude & plus aspre, qui ne vient que de ce que les sels, la terre & l'eau qui prédominent pour lors, embarrassent le mouvement naturel des principes actifs, & les empéchent de paroître ; comme nous voyons dans la crudité des sucs de tous les fruits verds, qui pour cette raison ne se fermentent ny ne boüillent jamais, qu'ils ne soient dans leur maturité ; non plus que le vin qui a été ainsi cuvé comme il faut, & qui par ce moyen demeure dans une espace de crudité : d'où vient qu'il n'est pas si sujet à se corrompre, parce que les principes actifs sont tellement engagés dans les principes passifs, qu'ils ne peuvent pas se mouvoir pour se separer du mélange, comme il arrive aux vins qui sont dans leur maturité, & qui n'ont pas été cuvés. Car c'est ainsi que

l'art ſupplée au manquement de de la nature, en remettant dans la crudité les choſes qui s'alloient perdre dans leur maturité.

L'invention des ſyrops dans la Pharmacie, confirme encore parfaitement cette verité, puiſque c'eſt par leur moyen que l'on conſerve bien long-temps le ſuc des herbes, des fleurs, & des fruits meurs, en les mélans avec pareille quantité de ſucre, pour engager par ce mêlange, & comme enſevelir dans les parties gluantes & viſqueuſes du ſucre, les principes actifs de ſes plantes, & les mettre ainſi dans une eſpece de crudité, pour les retenir & les conſerver, en empêchant leur mouvement, qui les feroit ſotir du mélange, & tomber dans la corruption, qui ne manque jamais d'arriver quand ils n'ont pas été cuits dans une ſuffiſante quantité de ſucre ; car pour lors

les principes actifs n'êtans pas assés embarrassés, les soufres s'approchent les uns des autres, & se meuvent si fortement, qu'ils les font boüillir jusques à ce qu'ils s'aigrissent & se corrompent.

Mais si nous voyons que l'art remet dans la crudité les choses qui êtoient trop meures, pour les conserver il faut encore faire voir comme il peut corriger le défaut de la nature, en meurissant par la coction celles qui sont cruës, & qui n'ont pû atteindre naturellement leur maturité.

Parmy une infinité d'exemples qu'il seroit trop long de rapporter, il nous faut seulement arrêter aux fruits de l'arriere saison, qu'on appelle des fruits d'hyver, qui ne viennent jamais à une parfaite maturité, parce que les Soleil n'ayant pas assés de force dans ce temps-là, pour susciter & dégager les esprits & les sou-

fres, & par consequent volatiliser les sels, qui sont ensevelis dans les parties terrestres & aqueuses, ils sont tellement acerbes, austeres, & stiptiques, qu'on n'en sçauroit goûter tandis qu'ils demeurent dans cette crudité, qui fait qu'ils durent presque toute l'année, sans se corrompre; mais lors qu'on les fait cuire artificiellement, pour imiter le mouvement de la nature, qui tend à la maturité, pour lors la chaleur du feu mettant en mouvement les esprits & les soufres, ils volatilisent insensiblement les sels, & se dégagent ainsi de la terre & de l'eau; de maniere que quand la coction est parfaite, ces fruits qui auparavant n'avoient point d'odeur, sentent merveilleusement bon, parce que les esprits & les soufres les plus purs qui sont parvenus à la surface, commencent à s'exhaler & à former de petits

atomes, dont la ſuperficie eſt ſi égale, & ſi proportionnée, qu'ils chatoüillent & flatent les deux allongemens mamillaires du cerveau, qui aboutiſſent à l'os ſpongieux dans le fond des narines, où reſide l'organe de l'odorat : & leur ſaveur ſi deſagreable au gouſt, qui ne venoit que des ſels embarraſſez dans les parties terreſtres, qui formoient une contexture de petits corps, dont les figures étoient à pluſieurs angles, en partie droits, pointus & courbés, qui par conſequent penetroient les pores de la langue & du palais, pour s'arrêter ſur les parties de l'organe du gouſt, qu'ils touchoient rudement, en le piquant, raclant, & déchirant, ſe change enfin dans une douceur agreable & ſucrée; parce que les ſels ayant eſté agités & ſubtiliſés par le mouvement des eſprits qui les ont dégagés des

parties terreſtres, ils les ont fait entrechoquer de tant de manieres, qu'ils ont rompu leur pointes angulaires qui eſt encore émouſſée par la lenteur des parties ſulphurées qui ſe ſont pareillement exhalées & diſſoutes avec eux dans les parties aqueuſes ; en ſorte qu'il ſe fait un ſuc épais comme du ſyrop, qui chatoüille en piquant doucement & agreablement l'organe, & qui d'ailleurs eſt d'une couleur rouge, ce qui procede de la diſſolution du ſoufre, comme l'experience nous le fait voir dans toutes les teintures de ſoufre qui colorent toûjours ſe diſſolvant d'une extrême rougeur : par exemple, le Beaume de ſoufre, la teinture du ſel de tartre, la diſtillation de l'eſprit de nitre, mais particulierement cette ſublimation chymique qui ſe fait avec le ſoufre & le mercure quon ap-

pelle du cinabre, nous convain pleinement de cette verité ; puiſque nous voyons par experience dans cette operation, que le ſoufre mineral dans lequel il y avoit quantité de ſel vitriolique, qui le rendoit jaune & vert, devient rouge comme du feu, auſſitôt que le mercure, qui eſt un alkali volatil, s'eſt uny avec le ſel acide du vitriol, & qu'il l'a englouty & enlevé en forme de petites aiguilles dans cette ſublimation.

C'eſt auſſi pour cette raiſon que lorſque le ſoufre ne s'exalte pas ſuffiſamment dans le ſang pour s'y diſſoudre, cette humeur paroît aqueuſe, & d'une couleur ſi pâle, qu'à peine peut-elle teindre les linges de couleur rouge ; comme il paroît dans ceux qui ont le ſang crud & indigeſte, que Gallien au Commentaire du quatriéme livre des maladies aigües,

appelle *ἀχρόοι καὶ λειφαιμοι*, *id est*, *decolores & exangues*, comme s'ils n'avoient point de couleur, ny de ſang ; & qui par conſequent ſont fort ſujets a l'hydropiſie & aux pâles couleurs, par le défaut de la chaleur naturelle, qui ne conſiſte que dans le mouvement des ſoufres, qui ſont ſi fort enſevelis dans la terre & dans l'eau, qu'ils ne ſe peuvent dégager pour meurir & colorer le ſang : comme nous voyons que les fruits verds ne peuvent jamais ſe fermenter ny s'échauffer, qu'ils ne ſoient dans leur maturité ; où pour lors étant rompus, froiſſés, & entaſſés les uns ſur les autres, ils peuvent boüillir, comme le ſuc des raiſins meurs dans la cuve, auſſi bien que le ſang, quand il a atteint ſa derniere maturité, qui nous eſt toûjours indiquée par ſa plus grande rougeur, laquelle eſt une marque certaine,

que les ſoufres qui luy donnent cette couleur, ſont extrêmement exaltés avec les autres principes actifs, & qu'il eſt fort à craindre que la rapidité de leurs mouvemens ne le faſſe boüillir, & par ainſi tomber dans la corruption ; qui eſt toûjours precedée de la maturité.

C'eſt encore pour cela, que la Medecine a inventé les digeſtions, pour cuire par une chaleur moderée les choſes crües, & les meurir, en dégageant inſenſiblement les principes actifs qui ſurnagent enſuite les parties terreſtres & aqueuſes, & tirer par le moyen de la ſeparation de ces principes ceux qui conviennent, pour corriger les vicieuſes alterations du ſang, ſuivant les indications tirées de la crudité, qui demande des actifs, ou de la maturité, qui exige ceux qu'on appelle paſſifs, puiſque toutes les

maladies ne peuvent proceder que de l'une ou de l'autre de ces deux sources.

Ainsi aprés avoir montré comme les fruits meurissent plûtôt dans les païs chauds & montueux, que dans les autres lieux, par l'exemple que j'ay apporté de la chaleur artificielle, qui meurit les fruits par la coction; & par l'exemple du vin, qui se meurit naturellement dans les raisins; & que cette maturité êtoit une disposition pour le faire boüillir, & par consequent tomber enfin dans la pourriture quand cette ebullition dure trop long-temps; parce que les esprits s'évaporent avec les soufres les plus purs, & rendent une odeur aromatique, comme nous avons déja dit, pendant que l'eau qui reste, dissolvant les sels avec les soufres les plus impurs, il se fait une puanteur par l'exhalaison des sels sulphurés

phurés, qui piquent par leur acrimonie l'organe de l'odorat: aprés quoy l'eau s'évapore insensiblement, & il ne reste plus que la terre, qui est une totale separation des principes, & par consequent la veritable corruption.

Mais comme le sang qui est dans cét estat, est sujet aux mêmes accidens, il est aisé de concevoir, que le sang de ceux qui habitent ces sortes de lieux, acquiert encore bien plus facilement cette maturité que les fruits; non seulement puis qu'il est exposé aux mêmes irradiations des soufres solaires, qui luy sont portés par la respiration de l'air, qui en est tout remply: & qui par consequent estant échauffé, suscite & met en mouvement les esprits & les soufres, qui volatilisent par ce moyen les sels, & les tirent de la crudité terreste &

aqueuſe où ils étoient ; mais encore outre celà, comme la durée des choſes ne dépend que du tems que les principes actifs mettent à ſe dégager des paſſifs, pour acquerir la maturité, & enſuite la pourriture.

C'eſt qu'il a fallu neceſſairement, pour prolonger la vie des animaux, établir la nutrition, afin d'engager inceſſamment les principes actifs, en remplaçant dans le ſang une nourriture d'une moyenne crudité, qui ſe puiſſe meurir inſenſiblement par les frequentes digeſtions & circulations du ſang, qui ſe font dans les arteres & les veines, avec les principes actifs, que nous avons tant de fois nommés les eſprits, les ſoufres, & les ſels, qui agiſſent ſur les mêmes parties ſymboliques du Chyle, encore embaraſſées dans ſes parties terreſtres & aqueuſes pour les diſſoudre, les

exciter & les fermenter de telle ſorte, qu'elles ſe débarraſſent de ſes parties groſſieres, & qu'elles s'élevent au même degré d'exaltation, afin qu'étant enſuite homogenes & ſemblabes, elles puiſſent acquerir la nature d'un ſang moderement meur, qui ſe conſume en partie dans la generation des chairs, pour reparer celles qui ont été diſſipées par la chaleur naturelle, pendant que ce qui reſte ne tarderoit pas longtemps de s'échauffer dans cette maturité, comme nous avons dit du vin, auſſi bien que des autres fruits meurs, & par conſequent de ſe corrompre, ſi l'on ne remplaçoit une nouvelle nourriture pour ſe confondre avec luy, & le remettre ainſi ſucceſſivement dans une moyenne crudité comme auparavant, pour acquerir enſuite la maturité, & conſecutivement l'entretenir dans le mouvement

continuel de l'une à l'autre, pour prolonger une vie de plusieurs années, qui sans cela ne dureroit pas plus que les fruits, & sans laquelle les hommes tomberoient dans la même pourriture.

C'est pour cette raison, que Galien dit au chapitre cinquiéme du dixiéme livre *de la Methode*, qu'il n'y a rien de plus nuisible aux bilieux, c'est à dire ceux qui ont le sang meur, que le jeûne; *Biliosis nihil magis nocet, quam inedia*, parce que les principes actifs, qui sont dans un mouvement continuel, n'étant pas embarrassés par une nouvelle nourriture, cette abstinence enflamme les esprits, agite les humeurs, & allume les Fiévres aiguës, comme il dit au chapitre deuxiéme du huitiéme livre de la Methode, *Spiritus inflammat, humores exacuit, & febres acutas accendit*, & c'est aussi pour cela

qu'au chapitre ſixiéme des temperamens, il défend de leur donner des alimens qui meuriſſent le ſang, tels que ſont ceux qui ſe cuiſent facilement, parce qu'ils ont quantité de principes actifs qui les font corrompre; *Coctu facilia in his facile corrumpuntur*: Et Hyppocrate apprehendant cette maturité, qui eſt cauſe que le ſang s'échauffe dans la Fiévre, recommande dans cét état un regime de vie, avec des alimens où les parties aqueuſes prédominent, & qui par conſequent tendent à la crudité: comme il ſe voit au ſeiziéme Aphoriſme du premier livre; *Victus humidus febricitantibus omnibus confert*.

Ainſi il s'enſuit neceſſairement, que les alimens qui croiſſent dans les païs chauds, & dans les lieux de montagne, qui ont quantité de principes actifs axaltés dans la maturité, auſſi bien que ceux

que l'on prend des animaux qui s'en nourriſſent, & qui par conſequent ſont de même nature, ne peuvent jamais manquer de produire un ſang meur, aprés qu'ils ſe ſont fermentés & digerés dans l'eſtomac, par l'action du levain aigre qui reſte naturellement dans les petites glandes de cette partie, & qu'Hyppocrate au premier Aphoriſme de ſon ſixiéme livre, a reconnu ſi neceſſaire pour la digeſtion, quand il a dit, que lors qu'il arrivoit des rapports aigres dans les flux lienteriques, qui eſt une maladie où les alimens ſortent de la méme maniere qu'on les a pris, faute d'avoir été digerées par l'action de ce levain, cela montroit qu'il commençoit à ſe rétablir, & par conſequent que c'étoit un bon ſigné ; *In diuturnis lævitatibus inteſtinorum, ſi ructus acidus ſupervenerit, qui prius non exſtiterit bo-*

num; parce qu'il diſſout les parties ſalines & ſulphurées, qui ſont déja exaltées dans ces ſortes d'alimens, pour les changer dans une crême blanche, écumeuſe, & volatile, que nous appellons du chyle; comme nous voyons quand on diſſout quelque liqueur remplie de ſoufre & de ſel, dans quelque diſſolvant aigre, où pour lors il y a plaiſir de la voir devenir blanche comme du lait; ainſi cette nourriture étant enſuite portée dans les veines, elle ne peut manquer d'acquerir trop-tôt la nature d'un ſang parfaitement meur, qui par conſequent ne tarde pas longtemps de boüillir, quand les ſoufres qui ſont ainſi degagés avec les autres principes actifs, ſont encore excités, non ſeulement par les cauſes externes & évidentes, que nous avons dit, proceder du changement déreglé des ſaiſons,

mais encore particulierement par le mouvement d'un exercice immoderé, qui ne manque jamais de les agiter de telle ſorte, que s'approchant les uns des autres, ils ſe meuvent avec tant de rapidité, qu'ils enflamment le ſang, & allument par conſequent les Fiévres, ſuivant la Doctrine de Gallien, au chapitre quatriéme du premier livre des Fiévres. *Immoderatum exercitium ſanguinem calefacit, & febres acutas accendit*, comme il arrive aux vins trop meurs, qu'on ne ſçauroit voiturer ſans les faire boüillir.

C'eſt pour cette raiſon que ceux qui ont le ſang plus groſſier & terreſtre, pour avoir mangé des chairs ſalées, durcies, enfumées, moiſies, ou rances, telles que ſont celles de pourceau ou de bœuf, du pain de ſeigle, ou de froment ſans avoir eſté paſſé, qui par conſequent n'eſt

jamais

jamais bien levé, des racines, legumes, laitages, patisseries fruits verds, & autres aliments de cette espece, dont les Païsans se nourrissent à la campagne, ceux-là dis-je supportent incomparablement mieux le travail (sans craindre de s'échauffer) que ceux qui ont le sang meur; parce qu'ils ne peuvent jamais acquerir qu'une mediocre maturité qui leur est necessaire, pour ne pas tomber dans les maladies de crudité, qu'ils évitent au contraire par le moyen du travail, qui met le sang dans une action continuelle : d'où vient que les esprits qui étoient embarrassés dans les parties terrestres & aqueuses, se dégagent insensiblement par cette agitation, & les soufres s'approchant les uns des autres; ils augmentent la chaleur par leurs mouvements, qui volatilise les sels, subtilise les parties grossieres de cette humeur, &

digere ainsi la crudité, pour faire enfin la coction, la distribution, & la nutrition meilleure, suivant le sentiment de Galien, au commentaire d'Hypocrate, sur la premiere sentence du sixiéme livre des Epidemies : *Labor calorem auget unde coctio, distributio, & nutritio longe melius perficiuntur, crassi humores attenuantur, & crudi concoquuntur.*

L'experience journaliere, qui est la maîtresse des arts, nous fait connoître cela sensiblement dans les gros vins, qui ont quantité de principes passifs, parce qu'ils sont venus dans un terroir plus fort, qui par consequent leur a fourny un suc plus terrestre & plus crud ; & parce qu'ils ont aussi été cuvés pour les entretenir dans cét état, ce qui fait qu'on les peut voiturer dans les païs les plus éloignés, sans craindre de les échauffer, ny de les

faire boüillir, puisque tout au contraire cela ne sert qu'à digerer leur crudité, en degageant les principes actifs des parties grossieres, par l'agitation continuelle qu'ils souffrent dans le mouvement de la voiture; ce qui leur cause enfin cette maturité, qui les rend plus delicats & plus agreables qu'ils n'êtoient auparavant.

Mais si ceux qui sont nés pour le travail du corps, doivent user des alimens les plus grossiers, ceux au contraire qui s'appliquent à l'étude & au travail de l'esprit, doivent tenir un regime entierement opposé, & par consequent se nourrir des alimens les plus succulans & les mieux fermentés, c'est à dire où les principes actifs soient entierement dégagés des passifs, afin de faire un sang parfaitement meur, qui puisse distiller dans le cerveau

une suffisante quantité d'esprits; d'autant qu'il n'y a que les choses qui ont passé par la fermentation, & qui sont dans leur maturité, qui en puissent fournir abondamment; au lieu que celles qui sont cruës n'en peuvent jamais distiller, parce que les esprits qu'elles contiennent sont tellement embarrassés dans les principes passifs, qu'ils ne peuvent se dégager de leur commerce, comme il est aisé de voir dans le verju, les fruits verds, & même dans le vin (qu'on appelle le moust) qui n'a pas passé par la fermentation.

Mais au contraire, quand le vin est dans sa maturité, ou qu'il a été fermenté comme il faut, il pousse pour lors ses esprits les premiers dans la distillation, par le secours de la moindre chaleur: de même maniere aussi lors que le sang des animaux est dans le

même ètat, il diſtille continuellement ſes eſprits les plus purs dans les nerfs, qui prennent leurs origines dans la moëlle graſſe & huileuſe du cerveau, au travers de laquelle ils paſſent dans leur pureté, en laiſſant leurs ſuperfluités fereuſes, qui retournent par les vaiſſeaux lymphatiques, ou ſe portent dans les ventricules, afin de deſcendre par l'entonnoir ſur la glande pituiteuſe, & diſtiller inſenſiblement ſur l'os ſpongieux, & dans le palais, pour être évacués au dehors; de la même maniere que l'on rectifie l'eſprit de vin le plus pur, en le faiſant paſſer dans la diſtillation au travers des papiers huilés, pour le ſeparer de ſon phlegme, qui ne pouvant penetrer l'huile, retombe neceſſairement dans la courge afin de le rendre ſemblable en quelque façon à cét eſprit animal, qui doit ainſi re-

parer continuellement la diſſipation des eſprits qui ſe perdent dans les meditations, & dans les diverſes reflexions qui ſe font ſur les choſes par le travail de l'eſprit, pour ne pas cauſer des maladies de crudités qui arriveroient infailliblement, ſi l'on uſoit dans cette rencontre des mêmes alimens que ceux qui ſont nés pour le travail du corps : puiſque ne diſſipant que les parties les plus fines du ſang, il ne reſteroit que le marc le plus groſſier, qui ſeroit encore entretenu par les alimens de cette eſpece, & qui feroit un ſuc épais, terreſtre, & ſalé, parce que les parties de ſel n'étant plus volatiliſées par les eſprits, elles ſe fixeroient avec les parties terreſtres, & par ce moyen produiroient quantité d'obſtructions dans la rate & dans les autres viſceres, d'où naîtroient l'ictericie, la melancolie, l'hydro-

pisie, le scorbut, & plusieurs autres maladies douloureuses, comme la goute, le rumatisme, & la colique.

Car il est impossible que le suc nerveux qui distilleroit de ce sang salé, ne fût aigre & acide, comme sont les esprits qui se tirent du sel marin, du vitriol, & des autres choses salées; qui non seulement seroit acre & corrosif, comme sont ceux de ces mineraux, mais encore qui feroit une effervescence semblable à celle de l'esprit acide du vitriol, avec le sel fixe de tartre, en se mêlant avec la serosité de ce sang, qui contiendroit par consequent quantité de sel fixe, comme il se reconnoît par les urines de couleurs de lessive que l'on a coûtume de rendre dans ces sortes de maladies, & par ainsi ne manqueroit pas de piquer & déchirer les fibres nerveuses qui

ſont dans les parties où ſe feroit l'effervefcence, qui reſulteroit de ce mêlange.

Ce que l'on peut au contraire éviter, auſſi bien que toutes celles que nous avons dit proceder de cette cauſe, en remplaçant une nourriture parfaitement fermentée & bien digerée, c'eſt-à-dire, qui ſoit dans ſa maturité, pour faire du ſang de même qualité, où il n'y aura que tres-peu de principes paſſifs, qui ſe pourront encore ſubtiliſer par les exercices les plus moderés que l'on doit faire ordinairement pour ſe divertir aprés les grandes applications d'eſprit : & c'eſt auſſi pour ce ſujet qu'on doit éviter ce travail, qui n'eſt utile comme nous avons déja dit, que pour ceux qui ont le ſang crud & indigeſte, parce qu'autrement il ne manqueroit pas de faire boüillir le ſang.

Ainſi aprés avoir expliqué les cauſes antecedentes, conjointes, évidentes des Fiévres ardentes, continuës, & populaires, il faut encore montrer de quelle maniere elles peuvent enfin acquerir cette malignité, qui nous eſt indiquée par les taches & les exanthemes pourprés qui paroiſſent bien ſouvent dans la ſuite, lorſque la pourriture ſuccede au boüillonnement du ſang ; parce que dans leur commencement, quand les parties ſulphurées qui ſe ſont dégagées des autres principes, s'approchent ſeulement les unes auprés des autres, & que par conſequent elles s'échauffent par la rapidité de leur mouvement naturel qui s'augmente tous les jours, avec les ſymptomes qui reſultent de ce boüillonnement, pour lors la Fiévre eſt ſeulement ardente & ſans aucune malignité, parce que le ſang

n'eſt pas encore tombé dans la pourriture, & que les ſoufres & les ſels brûlés & recuits qui le rempliſſent de leurs ſuperfluités écumantes dans l'eſtat de la Fiévre, peuvent encore eſtre ſeparez du mêlange, pourvû que les eſprits qui par le moyen de leur impulſion naturelle, doivent produire ce ſalutaire effet par les ſueurs, les hemorragies, les vomiſſemens, & les cours de ventre, ne ſoient pas pour la plus grande partie diſſipés, ou bien extraordinairement enſevelis dans ces parties ſuperfluës; car en ce cas étant ſeulement troublés dans leur mouvement regulier, ils ſe meuvent & ſe refléchiſſent ſi confuſement les uns ſur les autres, que dans cette agitation ils pouſſent bien ſouvent hors du ſang tout ce qui eſt nuiſible, & qui entretenoit ſon êbullition; de maniere qu'il ne tarde pas

long-temps aprés de recouvrer sa premiere vigueur par le moyen des alimens succulans, & de facile digestion, qui luy fournissent de nouveau une suffisante quantité d'esprit & de soufre le plus pur, pour reparer la perte de ceux qui s'étoient dissipés dans cette ébullition; & pour faire que d'acre & de salé qu'il étoit, il puisse devenir doux, spiritueux, & balsamique comme auparavant.

Mais au contraire, si aprés une longue effervescence, les esprits & le soufre le plus pur se sont tellement consumés avec les parties aqueuses, dans ceux qui ont le sang sec, acre, & salé, qu'il ne reste plus que des parties recuites de sel & de soufre, impur, qu'on appelle de la bile, avec les parties les plus terrestres, pour lors dans cette chaleur de Fiévre, il ne paroît point de taches

ny d'exanthemes pourprés, parce que le ſang ne tombe pas en pourriture ; mais toute la liqueur s'évapore & ſe brûle ſi extraordinairement, qu'elle ne peut plus circuler ny s'alumer dans le cœur: c'eſt pourquoy la reſpiration devient frequente, laborieuſe, & & difficile, juſques à ce qu'enfin la mort s'enſuit neceſſairement ; de la même maniere que la flâme s'éteint dans une mêche allumée, ſi au lieu de l'huile qui ſe conſume, on ne remplace qu'une liqueur ſalée & limouneuſe, comme le Poëte nous l'a parfaitement exprimé par ces vers.

Paulatim morimur momento extinguimur uno,
Ut lampas oleo deficiente petit.

Cependant lors que dans cette maturité, qui eſt la cauſe antecedente de ces ſortes de Fiévres, comme nous l'avons montré, le ſang eſt plus humide que ſalé,

comme eſt celuy de ceux qu'on appelle ſanguins, pour lors il arrive ſouvent que les eſprits & les ſoufres les plus purs ſe diſſipent de telle ſorte, pendant les premiers ſept, huit, ou neuf jours, quand l'effervefcence eſt grande, ou bien même plus tard lorſqu'elle eſt moindre, que le ſang tombe dans une entiere pourriture; parce que l'eau diſſolvant les ſels, & les ſoufres les plus impeurs qui reſtent, s'embarraſſent & s'uniſſent ſi étroitement avec les parties terreſtres, qu'il arrive une totale corruption du ſang dans laquelle il ſe fige par parcelle, & divient tout grumeleux; de maniere qu'étant pouſſé par la circulation ſur le cuir, où les orifices des veines aboutiſſent, il produit des taches & des exanthemes pourprés, comme dit Hyppocrate au ſecond livre des Epidemies, ſection troi-

fiéme, *In febribus æstivis circa septimam, octavam, & nonam diem aspredines in cute miliaceæ pulicum morsibus maximè similes, non valdè puriginosæ subnascebantur*; & c'est ainsi que ces sortes de Fiévres qui dans le commencement n'étoient simplement que des Fiévres ardentes, tandis que le mouvement des parties sulphurées faisoit seulement boüillir le sang, peuvent enfin, quand elles durent trop, acquerir d'elles mêmes cette malignité qui les fait changer d'espece, quand la pourriture succede à cette effervescence.

Mais comme nous avons dit qu'il falloit que le sang eût les dispositions necessaires pour acquerir cette malignité, qui vient de la pourriture, il s'ensuit aussi que les Fiévres malignes qui arrivent de cette maniere, n'attaquent tres-souvent que quelques

perſonnes qui ont de la diſpoſition ; & qu'elles ne ſont pas ſi generales , que celles qui ſont veritablement malignes, peſtilentes, & contagieuſes dans le commencement , comme nous allons faire voir au chapitre ſuivant , où nous expliquerons ſenſiblement leur veritable cauſe.

CHAPITRE II.

Des Fiévres malignes, peſtilentes, & contagieuſes.

LEs Fiévres malignes , peſtilentes , & contagieuſes, qui viennent tout à coup, c'eſt à-dire , ſans que le boüillonnement du ſang ait precedé de quelque temps pour le faire tomber en pourriture (comme nous avons dit au premier chapitre) ſont celles qui ſont cauſées par quelque

levain veneneux, malin, pourrissant, & dissolvant, qu'Hypocrate & Gallien appellent *μίασμα σηπεδονῶδες*, *Inquinamentum putredinale*, c'est-à-dire, quelque ordure, foüillure, ou faleté pourrissante, qui s'engendre dans le corps, ou qui luy vient de dehors, pour détruire tellement la combinaison de tous les principes du sang, en rompant les liens qui les conserve dans le mêlange, qu'il faut necessairement qu'il tombe dans la corruption.

Mais pour entendre quel est ce levain malin, veneneux, & pourrissant, qui rompt les liens, par le moyens desquels tous les principes sont arrêtés dans le mêlange; sans avoir recours aux qualités occultes, qui est l'azile ordinaire de l'ignorance, il faut supposer avec toute la Philosophie practique, que les sels & les soufres sont les liens & les prin-

cipes uniſſans de tous les autres; & par conſequent, que pour faire un levain parfaitement diſſolvant, il faut qu'il participe du ſel & du ſoufre tout enſemble, afin qu'agiſſant ſur l'un & ſur l'autre pour les diſſoudre, il ſe faſſe une totale diſſolution dans le mêlange, & par conſequent une ſeparation de tous les principes, qui eſt la veritable corruption.

Pour faire voir donc que les ſels & les ſoufres ſont les liens des autres principes, il n'y a qu'à conſiderer que le ſoufre & l'eau ne pourroient jamais s'unir, ſinon par le moyen du ſel qui ſe peut diſſoudre dans l'un & dans l'autre, & par ainſi les joindre enſemble; comme il eſt facile de voir dans l'huile où l'on a fait diſſoudre du ſuçre, laquelle ſe peut aprés facilements mêler avec l'eau, par le moyen de ce ſel.

Il en eſt de même de l'eſprit qui ne ſe peut unir avec le ſel, ſinon par le moyen du ſoufre; & c'eſt par cettte raiſon que l'eſprit de vin ne ſe peut mêler avec le ſucre, qui eſt une eſpece de ſel, ſinon par le moyen de quelque huile qui les peut incorporer enſemble, en ſe diſſolvant facilement avec eux, & ainſi la terre qui eſt commune à tous ces principes, ne les pourroit jamais recevoir dans la generation des mixtes, s'ils ne s'uniſſoient les uns avec les autres par le moyen des ſels & des ſoufres.

Ariſtote êtoit peut-être de ce ſentiment, lors qu'il a dit que les corps humides êtoient ſujets à la pourriture; *Corpora humida putredini ſunt obnoxia*, parce que les ſels qui ſont les premiers & les plus forts liens des autres principes; êtoient déja en diſſolution; de ſorte qu'il ne falloit

plus que dissoudre les soufres par les semblable, en les mettant dans un lieu chaud ; *In loco calido putrescunt*, c'est à dire, où il y a beaucoup de soufre ; parce que la chaleur n'est qu'une qualité qui vient du mouvement interieur des corps sulphurés.

Je sçay bien que quelques-uns pourront nous objecter, que si les sels & les soufres sont les liens des autres principes dans la composition, ils ne peuvent pas être un principe de resolution ; mais il nous est aisé de leur répondre, que ce ne sont pas ceux qui sont dans la composition qui se dissolvent l'un l'autre, mais que ceux qui sont dans la resolution, & qui viennent de dehors, peuvent dissoudres les autres ; & c'est ce qu'Hypocrate & Gallien ont entendu par le mot de μίασμα σηπεδονώδες ; parce que les ordures & les

puanteurs ſont cauſées par la combinaiſon des ſels & des ſoufres qui s'exhalent ſenſiblement par leur mauvaiſe odeur, aprés s'être dégagés des autres principes dans cette excellente & inſigne pourriture, que Gallien au ſixiême des Epidimies, texte vingt-neuviéme, aſſûre eſtre la cauſe des Fiévres peſtilentes; *Differt calor peſtilentium à calore putridarum inſigni & excellenti putredine*; parce qu'elle produit ce levain malin qui fait la pourriture, en ce que les principes de ſel & de ſoufre qui eſtoient dans le mêlange : deviennent extrêmement purs, quand ils ſe ſeparent des autres dans la corruption : ce qu'Hyppocrate a tres-bien reconnu au livre *De la nature humaine*, où il dit, que lors que l'animal ſe diſſout & ſe conſume, les elemens retournent dans leur propre nature; *Diſſolu-*

to animali & extrema putredine consumpto, singula elementa in propriam naturam refluunt; & par ainsi il ne faut pas s'étonner s'ils ont toute l'activité capable pour dissoudre les corps où ils pourront s'insinuer.

Galien a aussi sous entendu ce levain malin & veneneux, qui resulte de la pourriture, lors qu'il traite du venin, pestilentiel; puisqu'il dit, que ce ne sont pas les premieres ny les secondes qualités, mais que c'est toute la substance qui détruit les principes de la vie; *Non primis nec secundis qualitatibus, sed tota substantia vitæ primordia demolitur*, ce qui veut dire la même chose que les sels & les soufres qui sont unis ensemble, parce qu'ils ne sont pas des qualités, mais des principes substantiels, qui estoient dans le mêlange avant la corruption.

Mais si le raisonnement nous

rend convaincus de cette verité, l'experience ne la confirme pas moins ; puis qu'elle nous montre bien clairement la realité & l'activité de ce levain ſalé & ſulphuré, dans la pourriture contagieuſe que les fruits corrompus communiquent à ceux qui ne le ſont pas encores ; car s'il arrive qu'on en mette un ſeul parmy les autres qui ſoient meurs, ils ne manqueront jamais de tomber dans la méme pourriture, parce qu'il ſort de celuy qui eſt infecté, une exhalaiſon puante, qui eſt ce μίασμα σηπεδονώδες, dont parle Hypocrate ; où pour mieux dire des atomes de ſel & de ſoufre, qui ſont les cauſes formelles de la puantur, comme nous l'avons deja expliqué, de même maniere que les eſprits font les bonnes odeurs, qui par conſequent s'inſinuant dans les pores des autres fruits meurs, agiſſent

facilement ſur les autres principes qui ſont déja axaltés dans la maturité ; & les diſſolvent de telle ſorte, que ne pouvant plus contenir les autres principes, il faut neceſſairement qu'ils ſe ſeparent du mêlange, & qu'ils tombent dans la corruption.

La gangrene qui eſt une corruption de quelque partie vivante, eſt une autre preuve & bien ſenſible de la verité que nous avons avancée, puiſqu'elle eſt ſi contagieuſe, que lors qu'elle eſt en quelque endroit du corps, pour petite qu'elle ſoit, elle ſe multiplie de telle ſorte, qu'elle corrompt generalement toute la chair vive qu'elle touche, parce que les ſels & les ſoufres qui ſe dégagent inceſſamment de la partie gagrenée, & qui ſe font ſentir par leurs puanteurs, diſſolvent les mêmes principes qui lient les autres dans la compoſi-

tion des chairs saines; de maniere que ne les pouvant plus contenir, il faut qu'elles contractent la même pourriture.

C'est aussi pour cette raison, que lors que quelque grumeau de sang se corrompt dans quelque partie du corps, ou bien quelqu'autre humeur contenuë dans la matrice, il s'éleve des atomes de soufre & de sel malin, qui dissolvent si promptement le sang, que l'on tombe dans des défaillances & des syncopes; comme si l'on avoit avale du poison.

Les histoires de tous les Auteurs ne nous racontent t'elles pas que l'on a vû tres-souvent arriver des maladies épidemiques, pestilentes, & contagieuses, dans des armées entieres, parce que les soldats avoient bû des eaux corrompuës, ou qu'ils avoient vécu de bled à demy pourry,

qui avoient engendré des humeurs de même nature, & qui par consequent êtoient la cause non-seulement de ces Fiévres populaires, mais encore de la contagion, parce que les atomes de sel & de soufre qui s'exhaloient de la pourriture de ces humeurs, & qui infectoient une partie de l'air, êtoient capables de produire dans tres-peu de temps une peste generale.

Et bien que cela paroisse peut-être difficile à ceux qui ne connoissent pas l'activité des levains, c'est pourtant une verité si sensible, qu'il n'y a personne qui ne la puisse comprendre ; puisque tout le monde sçait qu'une bluette de feu (qui n'est qu'un soufre dans sa pureté) est capable d'embraser tout l'univers, en dégageant & dissolvant les autres soufres qui sont dans tous les mixtes, & les mettant ainsi dans la même pureté

de feu, & qu'un peu de ſel aigre (qui eſt auſſi un ſel dans ſa pureté) peut fermenter & faire aigrir toute la pâte qui eſt dans le monde ; & par ainſi la faire corrompre auſſi bien que tous les autres mixtes où il ſe rencontre des ſels, en les diſſolvant & les dégageant des autres principes, & par conſequent les mettant dans leur pureté.

C'eſt pourquoy ſi ces ſels & ces ſoufres ſe joignent pour s'exhaler enſemble dans la pourriture, comme il ſe reconnoît évidemment par la puanteur qu'ils produiſent, qui eſt un effet de la combinaiſon de ces deux principes, il ne faut pas douter que ces atomes de ſel ſulphurés, qui ſont des levains generaux, ne mettent en diſſolution toutes les liqueurs qu'ils toucheront, comme le ſang dans les animaux, le vin même, & le ſuc des autres

fruits parmy les vegeteaux, plus ou moins facilement, suivant la differente disposition des liqueurs qu'ils toucheront, & avec lesquelles ils auront plus de rapport; car il est certaion que les atomes pourrissans qui s'exhaleront du sang corrompu, feront plus d'impression sur les animaux, que sur les liqueurs des vegetaux, à cause qu'êtans sortis & ayant déja été dans la composition du sang, ils auront plus de disposition à s'insinuer dans les pores du sang, que dans les liqueurs des vegetaux, pour en dissoudre les principes unissans, & les mettre dans la corruption.

Mais comme tous les animaux n'ont pas le sang temperé de la même sorte, & que par consequent ils n'ont pas les pores d'une même grandeur pour recevoir les atomes de sel sulphuré, qui s'exhalent de la pourriture

du sang de ceux qui sont infectés, & où ils auront été differemment assemblés, il est aisé de juger que les animaux de differente espece, ne reçoivent pas également les impressions contagieuses des autres, comme dit le Poëte Virgile au troisiéme livre des Georgiques.

Quam multæ pecudum pestes nec singula morbi,
Corpora corripiunt.

Ce raisonnement est aussi conforme à ce que dit Hyppocrate, au livre des flatuosités, texte vingtiéme; *Non omni animantium generi eadem aut non conferunt, aut commoda sunt, sed sunt alia aliis magis convenientia.*

C'est aussi pour cela que les loix de la police, ordonnent de separer ceux qui ont la peste d'avec les autres, & que l'on dit ordinairement qu'il ne faut qu'une brebis malade pour infecter tout un troupeau, de même que

parmy les fruits la pourriture eſt une peſte qui les peut tous gâter.

Mais pour montrer encore que ces atomes de ſel ſulphurés qui s'exhalent de la pourriture, & qui s'inſinuent avec beaucoup de facilité dans les corps liquide, ont tant de force qu'ils les corrompent en peu de temps, en diſſolvant & rompant les liens qui les conſervent dans le mêlange; il n'y a qu'à conſiderer ce que l'experience nous fait voir quand ils ſont ſerrés, unis, & fixes dans quelque corps; comme par exemple dans la compoſition de l'eau forte, qui ſe tire du ſalpetre & du vitriol, diſtilés par la violence du feu, qui chaſſe de compagnie les ſels ſulphurés de ces mineraux avec tant d'impetuoſité, qu'ils ſortent rouges comme du feu dans le balon, pendant la grande chaleur de l'operation, qui fait exalter les

ſoufres ſur les ſels, & leur donner cette couleur, juſques à ce que les vaiſſeaux commençent de prendre leur chaleur ſur la fin, les ſels ſe fondent, & enferment les ſoufres avec eux, pour faire une liqueur de ſel ſulphurée, qui nous fait voir évidemment deux choſes : La premiere, que la puanteur vient de l'union de ces deux principes, puis qu'elle a une ſi mauvaiſe odeur, qu'on ne la ſçauroit ſentir ſans en être extrémement offenſé. Et la ſeconde, qu'ils ſont auſſi les veritables diſſolvans de tous les corps, puis qu'il n'y a rien que cette liqueur ne puiſſe diſſoudre, même les choſes les plus dures, comme les pierres, le bois, les metaux, & les parties les plus ſolides des animaux.

C'eſt pourquoy, s'ils s'engendre dans nôtre corps de ces levains de ſel ſulphuré, malins, pourriſſans & diſſolvans, par la corrup-

tion de quelque humeur, ou bien s'ils viennent du dehors, par la respiration d'un air empesté des sels sulphurés qui s'exhalent continuellement de la pourriture du sang de ceux qui sont malades, des corps morts; des cavernes, & des entrailles de la terre, où les mineraux poussent souvent des vapeurs de soufre & de sel impur; des marêts, des eaux pourries, & de quantité d'autres lieux remplis d'ordure & de saleté; il ne faut pas douter qu'étant portés dans le sang par leur subtilité, ils n'agissent sur les sels & sur les soufres, qui sont les deux principes unissans des autres, & qu'ils ne les dissolvent tous deux, & ne les mettent dans les mouvement qui cause par consequent la Fiévre, parce que les soufres se dégageant ainsi des autres principes qui les tenoient en repos dans le mélange, ils s'approchent tellement les

uns des autres, que par la rapidité de leur mouvement ils font boüillir le ſang d'une maniere extraordinaire : d'où vient qu'il eſt impoſſible que dans cette diſſolution il ne ſe faſſe une ſeparation de tous les principes ; car pendant que les eſprits & les ſoufres les plus purs ſe diſſipent pour la plus grande partie, l'eau diſſolvant les ſels, les ſoufres les plus impurs ſe fixent avec les parties terreſtres ; ce qui fait que le ſang ſe fige par parcelle, comme il arrive au laict quand il s'aigrit, ou qu'il ſe caille par la preſure ; de ſorte que ſi ces particules de ſang ainſi caillées ne ſont pas promptement pouſſées par la circulation ſur les parties exterieures, pour exciter des exhantémes, des charbons ou des bubons, ſuivant les differentes exhaltations de ſel & de ſoufre impur, plus ou moins recuit, qui ſe trouve dans le ſang, elles em-

pêchent par ce moyen le cours de la circulation continuelle, & causent par consequent l'inégalité du poux, les palpitations du cœur, les défaillances, les fincopes, & bien souvent une mort soudaïne.

Mais comme les exanthémes, les charbons & les bubons sont les veritables effects, aussi-bien que les signes de la dissolution de la corruption, & par consequent de la malignité, il faut icy les examiner : Et pour commencer par les exanthémes, il est aisé de voir que ce n'est autre chose que les plus petites parcelles du sang caillé, qui sont portées par la circulation sur le cuir, & qui se sont arrêtées dans les détours étroits des plus petites veines, où elles excitent des tâches pourprées, ou bien quand elles se mortifient, des taches noires & livides ; & qu'ainsi ce sont les restes qui paroissent aprés la pourriture du sang, sui-

vent le sentiment de Galien, au livre cinquiéme de la Methode, chapitre douziéme : *pustulæ nigræ quas exanthemata vocant, sunt reliquiæ sanguinis qui in febre putruerat.*

Les charbons sont de petites tumeurs extrémement douloureuses & corosives, de la grosseur d'un pois, quelquesfois jaunes ou livides, mais presque toûjours noires, qui se manifestent avec une chaleur ardente comme si c'étoit du feu, & qui ont quantité de petites pustules qui les accompagnent tout à l'entour dans toutes les parties du corps où elles se peuvent produire indifferemment, quand les parties du sang qui se sont congelées par la corruption, contiennent quantité de sel & de soufre recuit ; comme il arrive à ceux qui sont d'un temperament bilieux, parce que lors qu'elles sont poussées sur la superficie du corps, elles s'y arrêtent, & empêchent

par ce moyen la circulation ; d'où vient qu'il se fait une petite tumeur qui ne peut jamais suppurer, parce que sa matiere êtant brûlée & recuite, elle ne peut point se digerer ny se cuire, pour faire du pus, comme nous dirons en parlant du bubon, mais au contraire devient dure dans sa circonference, jusques à ce qu'enfin s'étendant plus au large, elle ronge la chair par son acrimonie, & la brûle par sa chaleur ; de maniere qu'il en sort des morceaux pourris & gangrenés, qui laissent ensuite un ulcere noir & vilain, comme si l'on y avoit appliqué un cautere.

Ce qui fait voir que ces tumeurs douleureuses, ardentes & corrosives ne sont pas faites par la pureté des sels, qui sont aigres quand ils sont dégagés des autres principes, comme nous voyons dans les esprits de vitriol, de sel, & au-

tres de cette eſpece qui cauſent des douleurs ſans chaleur, mais tres-picquantes, & avec des élancemens qui excorient & qui ulcerent la chair avec blancheur parce qu'ils ont des pointes tranchantes, angulaires & fort picquantes, que l'on peut voir ſenſiblement & par experience dans le ſublimé corroſif, où ils ſe font chriſtaliſés en forme de petites aiguilles, qui par conſequent s'inſinüent facilement dans les parties voiſines, & les excorient pour l'ordinaire en les penetrant, comme il paroît dans les aphtes & les ulceres veroliques.

Mais au contraire les charbons ſont cauſés par les ſels ſulphurés qui ſont plus fixes, & qui noirciſſent la chair en la brûlant, parce que lors qu'ils ſe recuiſent enſemble par le mouvement de la circulation, ils contractent à la longue la même acrimonie que

celle que le feu donne en peu de temps à la chaux vive, & aux autres ſels que l'on fait calciner pour faire des pierres de cautere, qui mortifient & qui brûlent avec chaleur ſeulement les parties ſur leſquelles on les applique ; de même maniere que ces ſortes de charbons rongent, noirciſſent & gangrenent la chair qu'ils touchent, ſans s'inſinuer plus avant dans les parties voiſines, comme font les acides, parce que ces ſortes de ſels calcinés & fixés êtant d'une figure cubique & quarrée, comme il nous paroît dans le ſel marin, le vitriol, le ſel de tartre, & tous les autres de cette eſpece, ils ne peuvent pas s'inſinuer ny penetrer ſi avant que les acides, mais ils demeurent au contraire plus long-temps ſur la partie où ils ſont, laquelle ils rongent par les angles de leur figure cubique & raboteuſe, avec dou-

leur, en même temps qu'ils la brûlent par le mouvement des parties ſulphurées qui ſont fixées avec eux.

Les bubons au contraire ſont d'autres tumeurs de la groſſeur d'un œuf de pigeon, qui arrivent ordinairement dans les glandes qui ſont derriere les oreilles, ſous les aiſſelles, & dans les aines, non pas que ce ſoit un effet de la nature providente, qui chaſſe les excremens des humeurs ſur les parties les moins nobles de tout le corps, comme penſent mal à propos ceux qui ſe ſont dépoüillés du raiſonnement pour l'attribuer à la nature qu'ils ne connoiſſent pas ; mais parce que ce ſonts des eſpeces dinflammations qui ſurviennent particulierement dans les glandes, où ſe terminent une bonne partie des vaiſſeaux lymphatiques qui rapportent le ſuc nerveux dans les veines, & les

empliſſent de telle ſorte, qu'elles ne peuvent pas ſi facilement donner entrée au ſang, lors qu'il eſt parvenu à l'extrémité des arteres; & encore particulierement dans ces ſortes de Fiévres, où il eſt remply de ſuperfluités corrompües, qui troublent par ce moyen la circulation reguliere du ſang, en oppoſant une digue à ſon paſſage, qui le fait croupir de telle ſorte, qu'il faut neceſſairement que celuy qui arrive de nouveau groſſiſſe & enfle les vaiſſeaux qui le contiennent, juſques à ce qu'ils ſe rompent & que le ſang s'épanche dans la ſubſtance des glandes, pour exciter ces ſortes de tumeurs qui ſuppurent pour l'ordinaire dans la ſuite, comme nous allons expliquer.

Le ſang étant donc ainſi ſorty de ſes vaiſſeaux, les eſprits s'évaporent pour la plus grande partie avec quelques particules d'eau, pendant que l'humidité qui reſte

diſſout une partie des ſels, qui s'aigriſſent dans cette diſſolution, & qui par conſequent ne tardent pas long-temps de ſe joindre aux autres qui ſont fixés avec les ſoufres & la terre, pour faire une efferveſcence ſemblable à celle qui ſe fait par l'eſprit acide de vitriol avec le ſel fixé de tartre qui eſt ſulphuré, parce que pendant cette action une partie des ſoufres qui êtoient enfermés dans les ſels fixes, s'échappent auſſitôt que les ſels acides & les ſels fixes ſe penetrent l'un l'autre dans cette union, & cauſent par leur mouvement cette chaleur piquante & douloureuſe que l'on reſſent dans toutes les inflammations, & qui augmente par conſequent la Fiévre.

Et aprés cela ces ſels êtant ainſi unis, ils enferment avec eux ce qui reſte de gras, d'huileux & de ſulphuré, pour le diſſoudre dans la partie aqueuſe, & faire

faire ainſi une ſubſtance legere & uniforme qu'on appelle du pus, qui finit pour lors ou diminuë beaucoup la Fiévre & la douleur; parce que non ſeulement les ſoufres ne peuvent plus ſe mouvoir, mais encore les ſels de differente eſpece dans l'action mutuelle qu'ils ont fait l'un ſur l'autre pour ſe joindre enſemble, ont tellement rompu, froiſſé & briſé leurs pointes tranchantes & & angulaires, qu'ils ont perdu toute leur acrimonie, comme nous voyons dans l'exemple que nous avons apporté de l'eſprit de vitriol avec le ſel de tartre, où ces deux ſortes de ſels qui ſont extremement corroſifs ſeparement, s'adouciſſent enfin dans le mélange, de telle maniere qu'on les peut mettre ſur la langue ſans en être offenſé; & c'eſt ce qui eſt conforme à la doctrine pratique d'Hypocrate, au quarante-ſeptiéme Aphoriſme du

ſecond livre, où il a remarqué que les douleurs & les Fiévres arrivent toûjours dans la ſuppuration, & qu'elles ſe diminuent quand le pus eſt fait : *Cum pus fit, dolores & febres accidunt, magis quàm confecto.*

CHAPITRE III.

Du Traitement des Fiévres Ardentes & Continuës.

APrés avoir découvert & expliqué clairement la nature, les cauſes & les effets des Fiévres Continuës, Epidemiques, Malignes & Contagieuſes, par le ſecours & par le moyen des principes de Chimie, qui ſont les ſeuls que l'on doit nommer naturels, puis qu'ils ſont l'unique fondement de la Phyſique pratique qui nous

les fait voir ſenſiblement tous les jours dans la generation & la corruption particuliere de tous les mixtes qui ſe font artificiellement dans les operations de la Chymie, pour enſuite former toutes les conceptions generales des mouvemens les plus cachés de la nature, & par conſequent la veritable Philoſophie qui doit ſervir de regle à la Medecine, pour parvenir à la connoiſſance des maladies, comme nous l'avons particuliement fait voir dans ce Traité, qui eſt fondé ſur l'autorité d'Hyppocrate & de Galien, appuyé par des experiences & des exemples les plus ſenſibles qui ſe voyent tous les jours dans la pratique, & ſoûtenu de ſi fortes raiſons, qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit oblige de conclure, que c'eſt icy l'unique & la veritable Theorie la plus conforme à la raiſon, qui doit ſervir de fondement inebran-

lable pour tirer toutes les indications neceſſaires au traitement de ces ſortes de Fiévres ; comme nous le ferons voir dans la ſuite.

Puiſque l'ordre demande que nous expliquions la methode & les moyens de les traitter avec ſuccez, il nous faut premierement commencer par les Fiévres continues, dans le temps qu'elles ne ſont pas encore malignes & contagieuſes, pour enſuite venir à celles qui ont acquis d'elles-mêmes cette malignité aprés une longue efferveſcence ; & finalement aux Fiévres peſtilentes qui ſont cauſées par le levain malin & pourriſſant que nous avons déja expliqué.

Mais comme toutes les maladies ſe doivent traiter par la détruction de leurs cauſes, & que nous avons fait voir ſenſiblement, que celle qu'on appelle conjointe procedoit de l'exaltation du mouvement dere-

glé des esprits & des soufres du sang, qui se sont degagés des autres principes dans la maturité, qui est la cause antecedente de ces sortes de Fiévres : toutes nos indications se dirigeront sur la recherche des remedes qui doivent dans le commancement & dans l'augmentation de la maladie figer le mouvement déreglé des esprits, & rengager les soufres dans les autres principes, pour leur faire perdre cette agitation extraordinaire qui fait boüillir le sang, auquel il faut procurer une moyenne crudité.

Or pour satisfaire à nôtre sujet, il est certain, que la saignée se doit pratiquer dans le commencement, & que c'est l'un des meilleurs remedes que l'on puisse trouver pour lors dans la Medecine, parce que comme il est seur que la Fiévre est une effervescence du sang, semblable à celle qui se fait dans le vin, il faut faire la

même chose (pour calmer le boüillennement du sang) que ce que l'on fait pour arrêter celuy du vin: Or chacun sçait , que lors qu'il boult extraordinairement , il se faut bieu garder de le tenir fermé , ou de laisser le vaisseau tróp plain , parce qu'en ce cas les parties sulphurées qui se meuvent avec une extréme rapidité , quand elles sont assemblées les unes auprés des autres dans le dégagement des autres principes, ne pouvant s'écarter dans cette plenitude , ny s'exhaler faute d'espace elles le feroient boüillir davantage.

Mais le meillieur remede que l'on trouve dans cette occasion, c'est , non-seulement de le tenir ouvert pour donner issûë aux parties suphurées qui s'exhalent continuellement dans cette agitation , mais encore d'en vuider une bonne partie , afin que les mêmes soufres qui étoient ramas-

ſés & reſſerrés les uns auprés des autres dans la plenitude, s'écartent & ſe ſeparent quand ils trouveront plus d'eſpace, pour ſe rengager dans les autres principes, & par ce moyen perdre leur mouvement, & faire ceſſer ou diminuer cette efferveſcence.

Ainſi lors que le ſang boult extraordinairement dans ſes vaiſſeaux, il ne faut pas empêcher la tranſpiration, en tenant le malade dans un lit froid, qui reſſerre & ferme les pores du cuir, par où doivent paſſer les vapeurs ſulphurées qui s'exhalent de cette fermentation; mais il faut d'abord vuider les vaiſſeaux, pour diminuer la plenitude, afin que cette évacuation faſſe ſortir une partie des ſoufres, qui dans leur dégagement ſe meuvent avec plus de facilité; & que ceux qui reſtent ayant un eſpace plus conſiderable, ne puiſſent s'unir, ſe reſſerrer &

& se ramasser ensemble si facilement ; de maniere que se separant les uns des autres, il faut par consequent que la Fiévre qui ne procedoit que du mouvement impetueux de leur union, cesse ou diminue considerablement.

C'est pourquoy je ne puis pas approuver la pratique des Medecins qui n'ordonnent que des petites saignées, qu'ils reïterent tous les jours, ou de deux jours l'un : parce qu'il leur arrive la même chose qu'à ceux qui se contenteroient de vuider une petite quantité de vin, lors qu'il boult dans son vaisseau, sans considerer que cette évacuation le fait encore boüillir davantage, d'autant que n'étant pas suffisante pour donner toute l'espace necessaire aux parties sulphurées de se separer les unes des autres, elles se meuvent au contraire avec plus de facilité & plus impetueusement que si le vaisseau étoit

étoit plein, de ſorte qu'elles pouſſent incontinent dehors ſa liqueur toute écumante.

De même lors que le ſang commence de boüillir, & que par conſequent il remplit ſes vaiſſeaux ſi l'on en vuide ſeulement une petite quantité, comme cette évacuation n'eſt pas ſuffiſante pour donner l'eſpace neceſſaire aux parties ſulphurées de s'écarter, & ſe ſeparer les unes des autres, afin de ſe rengager dans les autres principes; elle leur donne au contraire la liberté de ſe mouvoir avec plus de facilité qu'auparavant pour faire boüillir le ſang davantage; de maniere que ces petites ſaignées ſont bien ſouvent cauſe que par l'impetuoſité de ſon mouvement il peut ſortir de ſes vaiſſeaux, & par conſequent produire des inflammations internes.

Je ſçay bien que l'on ne manquera pas de dire, que les grandes

ſaignées ſont dangereuſes parce qu'elles affoibliſſent, & qu'il eſt plus à propos de les faire petites, & les reïterer dans la ſuite pour faire avec le temps une ſuffiſante évacuation: Mais bien que cela paroiſſe en quelque façon veritable, neanmoins il faut remarquer que les forces ſont toûjours aſſés grandes dans le commencement de la maladie pour ſouffrir une grande évacuation, qui les affoiblit beaucoup moins, lors qu'elle modere l'effervefcence du ſang (que les petites ſaignées qui ne vuident jamais aſſés) ne les conſervent dan la ſuite, parce que la nourriture que les malades prennent tous les jours dans l'intervalle à pluſieurs fois, remplacent preſque autant de ſang que le mediocres ſaignées en ont vuidé; de maniere qu'il ſe trouve qu'on entretien ainſi la plenitude des vaiſſeaux pendant pluſieurs jours qui eſt la cauſe que le ſang

continûant toûjours de boüillir il ne tarde pas long-temps de venir dans l'augmentation, & dans un point qu'on ne peut plus l'éteindre.

C'eſt pour cela qu'il vaut beaucoup mieux ſuivre l'experience, & la raiſon, qui nous indiquent dans le commancement que les forces ſont vigoureuſes, de faire d'abord une ſaignée aſſés conſiderable pour vuider ſuffiſamment les vaiſſeaux; afin que les parties ſulphurées qui s'étoient unies, & ramaſſées les unes aûprés des autres dans la plenitude, s'écartent & ſe ſeparent quand elles auront plus d'eſpace, pour ſe rengager dans les autres principes, qui les tiennent tellement dans le repos, qu'il faut que l'eferveſcence ceſſe comme nous avons déja dit.

Cette doctrine qui eſt ſi conforme à la raiſon, ſe trouve encore autoriſée par la Pratique de

Galien, *au neuviéme livre de sa Methode*, *chapitre quatriéme*, où il se void, qu'il saignoit si abondamment pour vuider les vaisseaux dans de semblables occasions, que les malades en tomboient souvent en deffaillance, parce qu'il ne reconnoissoit point de meilleur remede pour faire cesser l'effervescence du sang dans les Fiévres Continuës : *Aufero ab homine eo usque de industria sanguinem quoad animo linqueretur, maximum plane ubi valentes vires sunt Continentis Febris remedium : Id quod cum ratione tum experientia didici.*

Ce n'est pas qu'il ne faille moderer la quantité du sang que l'on doit tirer, suivant la differente complexion, & suivant les divers temps de son effervescence ; car il est certain que lors qu'il contient quantité de principes actifs, qui se sont dégagés dans la maturité pour le faire boüillir plus impetueuse-

ment, comme il arrive aux bons vins, qui s'échauffent, & boüillent plûs fortement, suivant qu'ils sont plus meurs ; il en faut tirer une plus grande quantité que quand il est plus crud, où pour lors ne s'échauffant pas tant il en faut moins tirer, suivant que l'on en use à l'égard des petits vins, qui lors qu'ils boüillent dans leurs vaisseaux ne se doivent pas vuider à la même quantité que les bons vins.

Il faut encore remarquer, que les premieres saignées qui se font dans le commencement, doivent être plus grandes que celles qu'il est necessaire de reïterer dans la suite ; lors que la Fiévre s'augmente au lieu de diminuer, parce que les soufres qui s'étoient en quelque façon écartés dans la premiere évacuation, au lieu de se rengager dans les autres principes, pour perdre leur mouve-

ment, se raprochent au contraire les uns des autres comme auparavant, soit par leur propre mouvement, ou parce que la nourriture ayant en quelque façon reparé la plenitude, ils n'ont pas la même espace pour se tenir separés les uns des autres; de maniere qu'il faut necessairement reïterer la saignée tout autant de fois que cela arrive; non pas si copieuse que la premiere, mais à proportion que la plenitude s'est augmentée par cette nourriture, ce que le Medecin habile & sçavant jugera, & connoîtra facilement par la plenitude du poux, qui sera plus ou moins grande, suivant les degrés d'augmentation, qu'il faudra diminuer à proportion, afin d'entretenir pendant tout le cours de la maladie l'espace necessaire aux soufres du sang, pour se separer les uns des autres, & recevoir facilement les remedes

alteratifs qui les doivent rengager dans les autres principes, & remettre dans une moyenne crudité le sang qui s'étoit éloigné au delà d'une mediocre maturité.

Cela est si necessaire dans cette occasion, qu'il faut d'abord les mettre en pratique dans le commencement, & immediatement aprés la premiere saignée, pour les continüer abondamment & sans interruption dans la suite, jusques à ce que le sang commence a perdre la plus grande partie de son mouvement, & de sa chaleur; qui est une marque qu'il s'écarte de sa trop grande maturité pour acquerir bien-tôt une moyenne crudité; auquel cas il faut moderer la quantité de ces remedes dans leurs mélanges, & & les rendre pour ce sujet plus ou moins cruds, de peur de passer au delà de cet état moyen, qui doit être conforme à sa nature,

ſuivant le troiſiéme Aphoriſme du premier livre : *Sed qualis natura fuerit ejus qui id perpeſſurus eſt eo uſque progrediendum*, & au contraire il faut éviter de le mettre dans une entiere crudité, qui au ſentiment d'Hypocrate eſt toûjours ennemie de la nature : *Omne nimium naturæ inimicum.*

Mais pour comprendre la nature de ces ſortes de remedes, il faut premierement faire voir que ceux qui ne ſont raiſonnés que ſur le chaud & le froid, ne peuvent jamais corriger l'intemperie chaude du ſang ; qui bien loin d'être la cauſe de cette maladie, n'eſt au contraire que l'effet du mouvement des parties ſulphurées, qui ſont la cauſe de ſon boüillonnement, & par conſequent de la Fiévre ; ainſi il ne faut pas s'étonner ſi l'eau, qui eſt le plus froid des élemens, n'eſt pas même capable de temperer cette chaleur,

puiſque l'experience nous fait voir tous les jours, qu'encore que les malades en boivent abondamment, la Fiévre ne laiſſe pas de continüer, & même bien ſouvent d'augmenter ; parce qu'il ne s'agit pas de combatte la chaleur du ſang par la froideur de l'eau, qui ne peut jamais produire cét effet,, d'autant qu'elle n'eſt pas capable d'arrêter le mouvement des ſoufres qui ſont la cauſe de cette effervеſcence, puiſque l'eau ne fait que gliſſer contre leurs parties graſſes, & huileuſes ; & qu'il eſt impoſſible qu'elle ſe puiſſe jamais unir avec eux, pour les diſſoudre, & faire interruption dans leurs parties, afin de les rengager dans les autres principes ; & par ainſi leur faire perdre le mouvement qui cauſoit la Fiévre, ou bien les conduire dehors pas les ſueurs ou les urines.

C'eſt pourquoy comme il n'y

a que la ſeule Chimie qui puiſſe connoître la veritable cauſe de cette effervefcence du ſang, que nous nommons la Fiévre, il n'y a auſſi qu'elle qui puiſſe trouver le veritable remede qui doit figer le mouvement dereglé des eſprits, & écarter ou rengager les ſoufres dans les autres principes, pour arrêter leur mouvements, & par conſequent faire ceſſer l'ébulition du ſang; puis qu'elle nous fait voir tous les jours dans le mêlange des premiers principes, que les ſels s'uniſſent & diſſolvent facilement avec les ſoufres, & qu'ils ſe fondent auſſi parfaitement dans l'eau; d'où nous devons conclure, qui ſont les ſeuls qui peuvent ſervir le milieu pour diſſoudre les ſoufres dans les liqueurs aqueuſes, afin de faire par ce moyen l'interruption neceſſaire dans leurs parties, pour les mettre enſuite dans le repos.

L'experience nous montre encore plus ſenſiblement cette verité, dans le mélange de l'eau avec l'huile, où les ſoufres ſous cette forme graſſe, au lieu de s'unir & ſe diſoudre avec elle, ils ſurnagent au contraire & ſe raſſemblent de la maniere la plus étroite; c'eſt à dire à la ronde, en formant des petits globes, qui dans la moindre agitation s'approchent les uns des autres, pour faire des amas plus gros de la même figure; qui nous demoſtrent viſiblement, que les liqueurs aqueuſes ne peuvent les écarter, & ſeparer les uns des autres, ny empécher leur mouvement, puis qu'ils paroiſſent toûjours ſous la figure ronde, qui eſt la plus mobile; comme au contraire nous voyons tous les jours dans la pratique, parmy une infinité d'exemples, que lors qu'on a diſſout de l'huile avec du ſel, elle s'unit

enſuite ſi facilement avec l'eau, qu'il eſt preſque impoſſible d'y remarquer les patties ſulphurées les moins ſenſibles, tant elles ſont engagées avec elles par le moyen de ce ſel.

C'eſt pour cette raiſon que l'eau ne pouvant laver les taches graſſes, huileuſes, & ſulphurées qui ſe font dans les linges, l'on a trouvé le moyen de la faire paſſer toute chaude ſur les cendres que l'on met ſur la leſſive; afin que fondant & diſſolvant les ſels qui s'y rencontrent avec abondance, elle les puiſſe conduire vers les graiſſes des linges, avec leſquelles ils s'uniſſent ſi facilement, qu'ils ſervent par conſequent de milieu pour les diſſoudre dans l'eau qui les entraîne avec elle dans la leſſive, où ils paroiſſent toûjours d'une couleur plus rouge, ſuivant qu'il y en a davantage; comme nous voyons mani-

festement dans l'urine qui est la lessive naturelle du sang, & qui rougit extraordinairement dans toutes sortes de Fiévres ; où les soufres sont tellement dégagés des autres principes, qu'elle les peut dissoudre, & les emporter avec elle par le moyen de son sel.

Mais aprés avoir ainsi montré d'une maniere assés claire, que les sels doivent servir de milieu pour dissoudre les soufres dans les liqueurs acqueuses, il faut encore faire voir qu'ils sont aussi capables de fixer, & d'arrêter le mouvement dereglé des esprit, comme la Chimie nous l'enseigne tous les jours dans plusieurs de ces operations, entre lesquelles nous choisirons pour exemple cette composition de l'urine des animaux, de la suye de cheminée, & du sel marin, qu'on appelle du sel armoniac, dans laquelle l'experience nous fait voir que le sel marin

qui contient quantité de ſel acide, n'a été ajoûté aux deux premieres que pour arrêter & fixer le mouvement de leurs eſprits volatils, qui s'exhalent ſi abondamment, & ſi ſenſiblement par leurs odeurs, qu'il eſt impoſſible de les conſerver ſans ce mélange, qui les arrêté au contraire de telle ſorte, qu'ils perdent entierement leur mouvement, & leur odeur: ce qui eſt ſi veritabe, que ſi l'on méle avec cette compoſition du ſel fixe de tartre, ou quelqu'autre ſel alkali avec leſquels le ſel acide du ſel marin a tellement de rapport, qu'il ne manque jamais de ſe joindre avec eux: pour lors il relâche incontinent les eſprits volatils de l'urine, & de la ſuye qu'il avoit fixé, de maniere qu'ils recouvrent leur premier mouvement, & ſe font ſentir par la même odeur qu'ils avoient auparavant.

Cela étant ainſi ſuppoſé comme une verité inconteſtable, il eſt aiſé de juger, que les ſels doivent être employés dans les tiſanes des febricitants : Mais comme il y en a de pluſieurs ſortes, ſuivant leurs differentes conbinaiſons, avec les autres principes, qui les font nommer fixes ou alkali, quand ils ſont mêlés avec le ſoufre ou la terre ; de même maniere qu'on les appelle volatils lors qu'ils ſe ſont ſubtiliſés par les frequentes cohobations que les eſprits ont fait enſemble pour s'unir avec eux.

Il faut ſeulement ſe ſervir des ſels acides, qui ne ſont tels que parce qu'ils ſont purs ; c'eſt à dire, dégagés & ſeparés du mêlange qu'ils faiſoient avec les autres principes, ce qui ſe preuve clairement par la reſolution artificielle qui ſe fait dans la diſtillation du ſel marin, du vitriol, & des

autres mineraux qui contiennent quantité de ſel acide fixé avec des parties terreſtres, qui luy font changer ſa ſaveur naturelle, qu'il recouvre auſſi tôt qu'il eſt ſeparé du mélange ſous le nom impropre d'eſprit acide, qui n'eſt autre choſe que du ſel pur, qui ne manque jamais de revenir ſalé comme il êtoit auparavant la diſtilation, ſi on le rejette ſur le *caput mortuum.*

En ſecond lieu, cela paroît évidemment dans la corruption naturelle du vin, du ſang, du lait, & de toutes les choſes les plus douces, qui aigriſſent lors que les eſprits, & les ſoufres êtant diſſipés pour la plus grande partie, les ſels commencent de predominer, & de ſe faire ſentir ſous la ſaveur acide qui leur eſt naturelle en cét état, où ils ſont dégagés & ſeparés des autres principes.

Troiſiémement, cela ſe reconnoit

noît auſſi dans le commencement de la generation des fruits, qui ſont ſtiptiques, acerbes, & auſteres, lors que les principes actifs ſont encore enſevelis dans la terre & dans l'eau ; mais qui deviennent immediatement aigres à proportion que le ſel (qui dans la ſuite ſe dégage le premier) leur communique cette ſaveur, qui ne s'adoucit jamais, que les eſprits & les ſoufres ne s'exaltent pour s'unir avec luy, & le volatiliſer dans la maturité.

Je ſçay bien que l'on ne manquera pas de nous objecter, que l'eſprit de vitriol, le vinaigre, le verjus, & generalement toutes ſortes d'acides ne peuvent pas s'unir avec les huiles, & qu'il n'y a que les ſels fixés avec les parties terreſtres qui peuvent ſe méler avec elles, comme nous avons dit cy-deſſus ; & qui par conſequent ſervent de milieu pour

les dissoudre dans les liqueurs aqueuses.

Mais comme il n'y a presque point de sels fixés qui ne renferment des soufres avec eux, puis que l'experience nous fait voir qu'ils causent une ébulition, & une chaleur extraordinaire quand on les méle avec quelque acide, ausquels ils s'unissent si étroitement qu'ils laissent échaper leurs soufies, pour produire cét effet, comme nous avons déja dit, du mélange de l'acide du vitriol, avec le sel de tartre. Il est certain qu'étant presque tous sulphurés, ils ne peuvent pas convenir dans les tisanes des febricitants, parce qu'ils pourroient fomenter la chaleur du sang qui ne procede déja que du dégagement de ses soufres, qui les feroient exalter avec eux pour en augmenter la cause.

Cependant bien qu'il soit vray

que les ſels acides ne puiſſent s'unir avec les huiles, ils ne laiſſent pourtant pas d'être tres-propres, & de convenir dans cette occaſion ; parce que lors qu'ils ſont diſſous dans l'eau qu'ils ſont portés dans le ſang, où il y a quantité de parties terreſtres, ils ſe fixent d'abord avec elles, de maniere qu'il ſe fait un ſel fixe qui n'a point porté de ſoufre dans le ſang, & qui s'unit ſi facilement avec les parties graſſes, huileuſes, & ſulphurées qui ſe ſont dégagées des autres principes, qu'il peut ſervir de milieu pour les diſſoudre dans les liqueurs aqueuſes.

Mais quoy que toute ſorte d'acides ſoient les veritables remedes qui peuvent arrêter le mouvement dereglé des eſprits, & ſervir de milieu pour diſſoudre les ſoufres dans les liqueurs aqueuſes, & les conduire dehors par les

ſueurs & les urines, ou les rengager dans les autres principes, & par ce moyen mettre le ſang dans ſa crudité ; neanmoins comme il ne ſuffit pas de rendre le ſang crud, s'il ne peut enſuite recouvrer ſa maturité, il eſt certain que l'eſprit du vitriol, du ſel marin, du ſel armoniac, & des autres de cette eſpece qui ſe tirent des mineraux par la reſolution artificielle, auſſi-bien que ceux qui ont paſſé par la fermentation dans la corruption naturelle des vegetaux, comme le vinaigre & autres ſemblables, ne pouvant jamais acquerir par la coction naturelle & artificielle cette douceur qui fait la maturité, ils pourroient reſter dans le ſang aprés la Fiévre comme des parties inutiles, qui le rendroient ſi crud, qu'il auroit de la peine à recouvrer ſa maturité naturelle.

C'eſt pourquoy il vaut beau-

coup mieux ſe ſervir de ceux qui ne ſont aigres que parce qu'ils ſont cruds dans le commencement de leur generation ; comme parmy une tres-grande quantité que nous en avons,nous choiſirons preferablement à tous les autres, celuy qui ſe tire de l'aliment qui a le plus de reſſemblence avec le ſang, & qui ſe change plus facilement en ſa ſubſtance.

Or comme nous avons déja dit, que ſuivant le ſentiment de Galien, le vin étoit de cette nature, je trouve que le verjus qui eſt le vin dans ſa crudité eſt un acide le plus propre de tous, qui doit ſervir de remede pour arrêter le mouvement déreglé des eſprits, rengager les ſoufres dans les autres principes, & remettre le ſang dans la crudité qui luy doit faire perdre le mouvement de ſa chaleur & de ſon ebulition.

Cette doctrine eſt ſi conforme

à la raison, qu'il n'y a personne qui ne doive se laisser convaincre, que de même maniere que le bon vin fait le bon sang, lorsque ses principes actifs sont exaltés dans la maturité, aussi le verjus qui est le vin dans sa crudité est un acide qui ne peut faire que du sang de même sorte, qui cependant pourra dans la suite par le mouuement de la fermentation naturelle qui se fait dans la digestion & la circulation de cette humeur, perdre cette aigreur de la même façon qu'il la quitte quand il se meurit dans le raisin, afin que le sang puisse aprez cette moyenne crudité, recouvrer la temperature douce & balsamique qu'il avoit auparavant.

Il faut donc pour ces raisons se servir abondamment de ces sortes de remedes acides, tandis que la Fiévre est dans le commencement & l'augmentation, puisqu'il

ne s'agit pour lors que d'arrêter le boüillonnement du ſang, & pour cet effet il les faut diſſoudre avec ſept ou huit fois autant d'eau la plus pure, & la plus claire, comme eſt celle de fontaine ; & y ajoûter environ deux ou trois onces de ſucre ſur la quantité d'une pinte, obſervant toûjours de la rendre plus ou moins aigre, ſuivant que les ſang boult plus ou moins impetueuſement.

C'eſt par ce moyen qu'on arrête bien ſouvent ces ſortes de Fiévres dans leur principe, particulierement lors que les malades en boivent extraordinairement, c'eſt à dire environ trois ou quatre pintes tous les jours, & autant toutes les nuits ; car il ne faut pas apprehender que la quantité de ce breuvage puiſſe nuire en aucune maniere, puis qu'il ne manque jamais de paſſer incontinent par les urines.

C'eſt donc là le plus ſouverain remede que l'on puiſſe trouver dans la Medecine pour empêcher que les Fiévres ne paſſent juſques dans leur êtat, ou pour lors les eſprits, & les ſoufres les plus purs ſe diſſipent bien ſouvent de telle ſorte, que le ſang tombe quelque fois en pourriture de la maniere que nous avons expliqué; en faiſant voir qu'elles pouvoient acquerir cette malignité, qui nous eſt indiquée par des taches pourprées qui ſont preſque toûjours mortelles, lors qu'elles ne ſont pas univerſellement pouſſées ſur la ſuperficie de la peau par le mouvement naturel des eſprits, qui manquent preſque toûjours dans cette rencontre; où la pourriture s'augmentant de plus en plus, le ſang ſe fige de telle ſorte qu'il ne peut plus circuler ny s'allumer, d'où vient qu'il faut par conſequent que l'ame ſenſitive periſſe avec

avec la vie ; puis qu'elle n'est autre chose que cette flamme allumée dans la masse du sang, suivant le texte Sacré au dix-septiéme chapitre du Levitique, verset quatorze, *anima enim omnis carnis est in sanguine*, & suivant le douziéme chapitre du Deuteronome, verset vingt-trois, *sanguis enim eorum pro anima est.*

Ou bien les soufres qui sont ainsi dégagés des autres principes passifs dans le commencement & l'augmentation, se brûlent & se recuisent tellement avec les sels fixes du sang, qu'ils produisent une grande quantité d'excrements bilieux dans l'état de la maladie, qui entretiennent encore souvent l'ébullition, en troublant le mouvement regulier des esprits qui se reflechissent necessairement les uns sur les autres dans cette confusion, jusques à ce que ces superfluités soient poussées dehors

par l'impetuosité de leur mouvement ; pourveu que la fermentation & la digestion (qu'Hyppocrate appelle la coction) se fasse parfaitement, & que les esprits ne soient pas tellement dissipés & ensevelis qu'ils se puissent débarrasser insensiblement de cette confusion, afin que se faisant une separation du pur d'avec l'impur, comme nous voyons qu'il arrive dans les digestions artificielles, les excrements les plus legers qui surnagent la masse du sang, soient chassés par une sueur generale & critique, & que par ce moyen les plus grossiers & les plus pesants qui se precipitent au fond soient enfin conduits dans les intestins, pour être mis dehors par une diarrhoée copieuse, puis que c'est ainsi que se doivent terminer ces sortes de Fiévres, suivant l'observation de Galien, au chapitre troisiéme du Livre des crises,

judicantur perfectè sudore, vel alvi perturbatione.

Mais comme il arrive souvent que les impuretés du sang qui resultent de son ébullition sont si abondantes qu'elles suffoquent les esprits & la chaleur naturelle, pour lors la digestion qui en depent absolument, ne pouvant pas se faire d'une maniere parfaite, il ne faut pas s'étonner s'il ne se fait point de separation du pur d'avec l'impur ; & par consequent si le sang ne pouvant plus à la fin circuler ny s'allumer, il faut par une necessité indispensable que la mort s'ensuive.

Ainsi lorsque la Fiévre est arrivée dans cet état, & que le sang ne boult plus, tant par le mouvement de ses souffres, qui s'étoient dégagés dans le commencement & dans laugmentation que parce que s'étant enfin recuits avec les sels fixes, ils restent comme

des parties heterogenes qui entretiennent son ébullition, comme nous venons de dire ; pour lors la maladie ayant changé de nature, & ne s'agissant plus que de procurer l'épurement du sang, par la separation du pur d'avec l'impur, il faut necessairement tirer des indications contraires, & par consequent cesser l'usage des remedes qui étoient convenables, tandis qu'il falloit mettre le sang dans une moyenne crudité, pour luy faire perdre le mouvement impetueux des soufres qui causoient sa chaleur & son ébullition.

C'est donc icy qu'il faut toute la prudence d'un bon Medecin pour bien prendre ses mesures suivant cette doctrine, puis que la crudité (qui étoit si necessaire auparavant que le sang fut rempli des impuretés qu'il a contractées dans son effervescence) engageroit absolument le peu de princi-

pes actifs qui restent, & empêcheroit par consequent la digestion & la coction, sans laquelle le sang ne pourroit jamais s'épurer : ce qui s'accorde, non-seulement au sentimeut d'Hyppocrate, & de Galien, où le premier deffend de purger dans la crudité, *concocta medicamento purgante movenda non cruda*;& le second,qui soûtient,que lors que les humeurs sont cruës, il ne se peut point faire d'évacuation salutaire, *in cruditate nihil potest salutariter excerni.* Mais encore cela est entierement conforme à l'experience, qui nous fait voir dans la pratique, que le vin non plus que le suc de tous les vegetaux ne s'épurent jamais tandis qu'ils sont cruds & verds, parce que les principes actifs n'étant pas dégagés des passifs, ils ne peuvent pas acquerir la fermentation naturelle qui est necessaire à cét usage.

Il faut encore remarquer que l'épurement du sang dans cette occasion se doit faire de la même maniere que celuy du vin nouveau, puis que l'un & l'autre ne boüillent pour lors que pour s'épurer de leurs impuretés. Or l'experience journaliere nous apprend, que quand on veut épurer le moust, non-seulement il faut le laisser fermenter (ce qu'il ne feroit pas s'il étoit trop crud) mais encore il faut bien se donner garde de laisser le vaisseau trop plein, parce qu'un ce cas il s'épancheroit avec les impuretés qui causent son ébullition; & de même maniere il n'en faut pas aussi vuider une trop grande quantité, de peur que les impuretés ne pouvant pas atteindre l'ouverture du veisseau, elles ne puissent sortir dehors, & qu'au contraire elles ne rentrassent confusement dans le mélange, ce qui le rendroit bourru & rempli d'une

ſi grande quantité de lie ; qu'il ne manqueroit jamais de ſe gâter, & d'acquerir cette alteration glaireuſe qu'on appelle du vin qui file.

De même lors que le ſang eſt rempli des impuretés qu'il a contractées dans l'état de la Fiévre, il faut donner le temps à la nature de faire la digeſtion & la coction, ſans avoir égard à ſon ébullition comme dans le commencement, & ſe contenter ſeulement de la calmer pour lors en beuvant abondamment d'une legere decoction d'orge avec le criſtal mineral, puis qu'il ne s'agit pas dans ce temps de rengager les eſprits & les ſoufres dans les principes paſſifs comme auparavant, parce que ce ſeroit là le moyen de retenir les impuretés du ſang, qui le rendroient ſi limonneux qu'il ne pourroit plus entretenir cette flamme vitale en quoy conſiſte la chaleur naturelle ; tandis qu'au contraire cette

liqueur nitreuse qui contient des soufres purement lumineux, se mélant dans la masse du sang qui ne boult plus pour lors que d'une flamme fumante, par sa presence des souffres & des sels brûlés & recuits dont il est tout rempli & troublé, l'allumera par la confusion d'une lueur plus claire plus pure, & par consequent plus douce, qui le relâchera insensiblement dans son mélange, pour se debarasser avec plus de facilité des superfluités qui entretiennent son ebullition, lorsque la coction & la separation seront achevées.

C'est donc pour les raisons que nous avons dit du vin, qu'il faut que les saignées ayent suffisamment vuidé les vaisseaux, lorsque la Fiévre est dans cet état, en telle sorte qu'ils ne soient pas trop pleins, de peur que dans l'épurement qui se doit faire ou naturellement ou par artifice, il n'ar-

rive des inflammations internes par la rupture de quelque vaiſſeau, qui cauſent preſque toûjours la mort, comme les pleureſies, les inflammations de poulmon, les crachements & vomiſſements de ſang, les hemoragies, les dyſſenteries, les flux d'hemoroïdes, ou de manſtrües, qui ne ſont que des ſuites d'une vitieuſe plenitude, laquelle n'ayant pas été évacuée comme il faut dans le commencement & dans l'augmentation de la Fiévre, exige de nouveau la ſaignée pour calmer cette évacuation dereglée, qui ne peut jamais déraciner l'eſſence de la Fiévre, parce qu'il s'ecoule une plus grande quantité du meilleur ſang qui reſte, que de ſes parties ſuperfluës : ce que le ſçavant Fernel a parfaitement bien expliqué au ſecond livre de ſa Methode, chapitre huitiéme, en ces termes, *At in cauſo at qui in omni continua per quam hu-*

mores alii in majoribus vasis putrescunt sanguis etiam copiose & affatim prosiliens non æque confert. E naribus enim, qui excurrit, licet vigilias, deliria, capitis dolorem, aliaque symptomata demulceat, vix tamen propriam morbi essentiam atque radicem evellit, nisi forte immoderatior succedat profusio, summâ virium dissolutione, quæ tamen nunquam videtur optanda, vitiosus enim sanguis per nares postremus elabitur nec nisi cum utilioris magna vis erit effusa, in his igitur febribus tametsi nares multo stillent sanguine, vena tamen cubiti secanda, quando quidem sæpè deprehensus est è naribus tum colore substantia laudabilis, quum ex cubito impurus sordidusque detrahitur. At vero qui per hos morbos ex hæmorroïde aut utero affatim & copiose exit, quod proximè è vena cava lumborum decedat, multo quidem utilior habendus; sed plerumque nec ipsam febris radicem extirpat, quæ in venis

est cordi proximis. Hinc sæpe profluentibus mensibus, atque etiam in puerperis quæ rite purgantur, ob febris ardorem sanguis licet parcius è cubito demendus.

Ainsi si les saignées ne doivent pas laisser les vaisseaux trop pleins pour les raisons que nous venons d'avancer ; & pour éviter ces accidents qui sont presque toûjours funestes, il ne faut pas aussi qu'elles les vuident trop abondamment, suivant le Conseil d'Hyppocrate, au troisiéme Aphorisme du premier livre, *neque vasorum confidentiæ ad extremum perducendæ periculosum enim* ; parce que non seulement les principes actifs du sang qui le doivent mettre dans le mouvement necessaire pour s'épurer de ses superfluités, seroient pour la plus grande partie dissipés dans cette vicieuse évacuation, mais encore les impuretés qui resultent pour lors de son ébullition,

ne pourroient pas atteindre la ſuperficie ny l'ouverture des veines (comme nous avons dit du vin) pour être chaſſés par la ſueur ou par le flux de ventre, qui ſont les deux voyes les plus commodes pour cet effet.

Or comme le ſalut & la ſanté d'un malade dans cet état dépend tout-à-fait de l'épurement du ſang, qui ſe doit faire ſuivant le cours de la nautre, par une bonne & ſalutaire criſe, ou-bien par quelque évacuation artificielle, il falloit neceſſairement obſerver cette remarque, afin de faire connoître combien il eſt important de ſe bien ſervir des remedes alteratifs, & de l'uſage de la ſaignée dans le commencement & dans l'augmentation de la Fiévre, ſuivant la differente nature du ſang de ceux qui ſont malades, comme il eſt dit dans Hyppocrate, au même lieu que nous venons de

citer : *Sed qualis natura fuerit ejus qui id perpessurus est, eò usque progrediendum.* Conformement à ce que nous avons dit plus haut dans la comparaison des bons vins avec les petits, pour moderer la quantité que l'on en doit tirer ; à quoy nous adjoûterons encore le païs, le temps de l'année, l'âge, & la nature de la maladie, puis qu'il n'est pas moins difficile que necessaire de trouver le veritable point, pour ne se pas écarter de cette juste mesure, sans laquelle il ne faut pas esperer qu'elle puisse jamais être utile, suivant le second Aphorisme du premir livre, *Sic vero & vasorum evacuatio siquidem fiat, qualem fieri decet, confert & facile fuerint, sin minus contra, quo circa considerare oportet & regionem, & anni tempus, & ætatem & morbos in quibus expedit, aut non.* Et c'est-ce qui devroit faire trembler tous ceux qui se hazardent

de pratiquer la Medecine ſans une connoiſſance parfaite des mouvemens les plus cachés de la nature.

Mais comme il ne s'agit quant à preſent que d'epurer le ſang, il faut bien prendre garde quand la coction & la digeſtion des ſuperfluités commence de paroître, pour voir ſi cet épurement ne ſe fait pas naturellement par quelque évacuation favorable ; ce qui arrive rarement, parce que les principes actifs du ſang ayant pour la plus grande partie été diſſipés dans ſon ébullition, ceux qui reſtent n'ont pas aſſez de force pour jetter & chaſſer dehors les impuretés qui les ſurmontent : Ainſi il faut obſerver avec beaucoup d'exactitude le moment auquel la coction commence de paroître, afin de ne point manquer d'y pourvoir artificiellement dans cette occaſion, qui eſt toûjours ex-

trememenc prompte, comme dit Hyppocrate au premier Aphorisme *occasio præceps*; parce qu'il arrive icy la même chose que dans toutes les autres liqueurs où il y a des parties heterogenes, que l'on fait boüillir pour les épurer & pour les clarifier; Car d'abord que les écumes & les impuretés commancent de paroître dans l'ébullition, il ne faut pas perdre le temps de les separer incontinent, parce qu'elles ne tarderoient pas longtemps de rentrer dans le mélange, où elles se confondroient d'une maniere si extraordinaire, qu'on ne pourroit plus par aprés recouvrer l'occasion ny le moyen de les épurer par artifice, comme l'experience nous le fait voir tous les jours dans la pratique.

C'est donc pour cette raison qu'il ne faut pas laisser échapper ce temps si precieux de la coction, pour procurer l'épurement du sang

en faisant suppléer l'art au deffaut de la nature, & étant pour ce sujet toûjours extremement prompt à faire ce qui est necessaire dans cette rencontre, où il n'y a point de temps ny de moment à perdre, suivant le premier Aphorisme d'Hippocrate, *oportet autem se ipsum exibere promptum ad ea quæ decent facienda.*

Cependant comme c'est une chose aussi difficile qu'importante de bien reconnoître l'état de cette coction, & d'en faire un juste discernement, comme dit Hyppocrate au même lieu, *Judicium difficilè,* Il faut maintenant expliquer d'une maniere intelligible ce que l'on entend icy par la crudité & la coction, comme aussi la difference qu'il y a entre l'une & l'autre; afin qu'ayant une connoissance parfaite pour juger du veritable temps auquel la coction commence de paroître, l'on puisse determiner

miner juſtement le remede qui luy doit convenir.

Pour ſatisfaire à ce deſſein, je trouve que Sennerte *au livre ſecond des Fiévres, chapitre ſeptiéme*, s'accorde ſi bien au ſujet que nous traittons, par la comparaiſon du vin, dont il s'eſt ſervy, que je ne ſçaurois m'empêcher de produire icy ſa doctrine, pour dire que la crudité dans les Fiévres n'eſt autre choſe que l'ébullition & la fermentation du ſang, dans laquelle tout êtant encore dans le trouble & dans la confuſion, le pur ne ſçauroit ſe ſeparer de l'impur, juſques à ce que la digeſtion & la coction ſoit achevée, laquelle ne paroît jamais, que l'ébullition ne ſoit paſſée; auquel temps les urines, qui dans cet êtat étoient rouges, confuſes & troubles dans toutes leurs parties, ſe clarifient pour lors par la ſeparation des parties hetero-

genes, qui nageant au-dessus, montrent le premier degré de la coction ; le second, quand elles demeurent suspendües au milieu ; & enfin le troisiéme, quand elles tombent au fond : comme il arrive dans la fermentation du vin nouveau, quon ne sçauroit jamais clarifier par filtration, ny par aucune distillation, quoy que plusieurs fois reïterée, jusques à ce qu'il cesse de bouïllir ; où pour lors les impuretés qui surnageoient sur la fin de l'ébullition, qui est le commencement de la coction, étant sorties par l'ouverture du vaisseau, & la lie qui étoit confusement mélée dans le milieu, tombant enfin au fond, il s'épure & se clarifie de luy-même : ce qui ne se peut pas mieux expliquer, que par les propres termes de l'Auteur : *Cruditas autem in febribus videtur esse quasi quædam ebullitio, fermentatio seu fervor* ;

nondum enim, ut Galenus id explicat, durante illa ebullitione, vitiosum à bono separatum est. Videturque mihi hic ferè res se habere, sicut in musto, si quis vel decies colarit, vel per filtrum quoque, quod appellant, destillarit mustum nondum defæcatum, eum clarum non reddet; eam ob causam, quòd natura partes heterogeneas nondum separavit. Cessante verò illa ebullitione & fermentatione absolutâ, postea vinum clarum redditur fæcesque subsident, adeò ut etiamsi agitatione turbentur, fæces tamen brevi temporis spatio iterum subsideant; ita etiam antequam humores in venis deferbuerunt, nec à natura, nec ab arte cum εὐφορίᾳ & utilitate facile instituitur purgatio: quæ fit postea feliciter, postquam coctione partes heterogeneæ separatæ sunt, id quod & in inflammationibus, & ulceribus fieri videntur; atque ita se se rem habere, ipsa urine subsi-

dentia & separatio contentorum docet. Durante enim illa ebullitione, omnes urinæ partes; sicut in musto confunduntur, cessante vero illa separantur & subsident quædam.

Cependant quoy-que cette doctrine soit si claire d'elle même, qu'il n'y a personne qui ne la puisse comprendre, & qu'elle nous donne d'abord une idée parfaite de la difference qu'il y a entre l'état de la crudité, & de la coction, neanmoins il n'est pas ce me semble hors de propos, pour une plus grande connoissance, de remarquer icy sur la comparaison que nous venons de faire du vin, que la crudité & l'ébullition du sang n'étant que la même chose, il est impossible que la Fiévre & les symptomes qui en dépendent ne conservent toute leur vigueur pendant le temps de la crudité; & tout au contraire, d'abord que la coction

commence de paroître la Fiévre ne se relâche, & les symptomes par consequent ne s'adoucissent, parce qu'elle n'arrive jamais, comme nons venons de dire, que le boüillonnement du sang ne soit calmé, auquel temps il faut necessairement que le malade ressente quelque soulagement dans la remission de la Fiévre, & de ses symptomes, qui est le signe le plus veritable pour déterminer que la coction commence de paroître; & c'est ce que le docte Fernel a tres-divinement exprimé au livre des Fiévres, chapitre huitiéme, en ces termes: *Hic autem obiter animadvertendum Febris atque symptomatum sævitiam quem primum signa concoctionis apperent sæpius mitescere.*

Mais quoy qne ce signe nous indique toûjours l'état de la coction quand il est present, neanmoins il ne faut pas inferer par

un retour contraire & reciproque qu'elle ne puiſſe commencer ſans qu'il paroiſſe évidemment ; parce qu'il arrive bien ſouvent, que les impuretés du ſang qui ſe ſont faites dans ſon ébullition, ſont ſi abondantes dans l'état de la maladie, que nonobſtant que les écumes ſuperflües, qui ſurnagent dans le premier degré de coction, devroient diminuer la Fiévre, en ſe ſeparant du mélange où elles étoient confuſes pêle-mêle avec les eſprits, & où elles occupoient l'eſpace qui leur eſt neceſſaire pour regler leur mouvement naturel, & qui par conſequent les faiſoient bondir dans ce deſordre, & ſe renverſer impetueuſement les uns ſur les autres, pour s'étendre plus au large, & par ainſi cauſer le boüillonnement du ſang, dans lequel les excremens les plus legers ſont encore dans la confuſion avec

les plus groſſiers : neanmoins comme il en reſte encore quelquefois une tres-grande quantité qui l'entretiennent dans cet êtat, la Fiévre & les ſymptomes qui en dépendent ne laiſſent pas auſſi de paroître dans cette rencontre, où l'on n'apperçoit preſque point de diminution, & où l'on ſeroit par conſequent fruſtré de ſon eſperance, ſi l'on attendoit le contraire.

C'eſt pourquoy il faut icy employer toute la force d'un jugement ferme & ſolide, pour conferer ce que nous avons dit des urines avec ce dernier ſigne, afin que ſi celuy-cy ne paroît pas évidemment dans cette occaſion, l'on puiſſe recourir à celles-là, puis que de la même maniere que les ſuperfluités qui ſont confuſement mélées dans la maſſe du ſang, ſe débarraſſent incenſiblement, ſi les princicipes actifs qui ſurmontent

sont exaltés par la coction, & qu'ils ne peuvent se separer si les principes passifs tiennent le dessus ; aussi semblablement & pour les mêmes raisons, les impuretés qui sont dans les urines se separeront plûtôt ou plus tard pour se precipiter au fond, suivant la quantité qui s'y rencontre, & par consequent nous serviront de regle pour reconnoître les divers degrés de coction.

Mais aprés avoir ainsi expliqué la nature & les signes de la coction des superfluités qui se font faites dans les progrés de la Fiévre, qui est le veritable temps qu'il faut toûjours prendre pour épurer le sang, & que pour cette raison il ne le faut point faire dans le commencement, parce que le sang est encore dans sa crudité, suivant le vingt-deuxiéme Aphorisme du premier livre: *non cruda neque per initia purganda.*

Il ne reſte, ce me ſemble, plus qu'à traiter des remedes neceſſaire à cet uſage ; & comme je me ſuis toûjours propoſé d'expliquer les choſes d'une maniere ſenſible & conforme aux experiences qui ſe font tous les jours dans la pratique, il n'eſt pas hors de propos de prendre la comparaiſon du vin dont je me ſuis déja ſervi, pour examiner de quelle maniere il s'épure dans ſon ébullition : or il n'y a perſonne ſi peu experimentée qui ne ſçache que lors que les écumes commencent de paroître, elles ſe doivent necéſſairement évacuer par le deſſus où le vaiſſeau eſt ouvert, & qu'il ſeroit du tout impoſſible de les precipiter au fond, parce qu'en ce cas l'on broüilleroit plûtôt toute la liqueur que d'en venir à bout, laquelle enſuitte ne pouroit plus ſe clarifier : mais au contraire, à meſure qu'elles ſe ſeparent du

mélange où elles étoient confuses mélées avec les parties les plus grossieres, qu'elles tenoient dans le mouvement durant l'ébulition, & qu'elles sortent par cette voye qui leur est si naturelle ; le boüillonnement qui ne dependoit que de l'agitation des unes & des autres, commence pour lors de diminuer ; & la lie qui est faite de ces parties les plus grossieres tombant au fond du vaisseau par son propre poids, le vin cesse de boüillir, & par ce moyen il se clarifie & s'épure entierement.

Ainsi d'abord que la coction commence de paroître dans l'état de la Fiévre, & que les écumes du sang se separent du mélange, non-seulement il les faut evacuer incessamment, de peur qu'elles ne se transportent par la circulation dans les conduits du cerveau, & qu'elles ne causent des assoupissements mortels, ou les autres symp-

tomes que nous avons expliqués au premier chapitre de ce livre ; ou bien qu'elles ne rentrent dans le mélange, & qu'elles ne broüillent tellement le sang, qu'il ne puisse plus ensuite s'épurer, & que la mort ne s'ensuive necessairement de ce desordre, pour avoir laissé échaper cette occasion si presieuse (comme font ordinairement ceux qui ne raisonnent pas sur ces principes) & où pour lors les urines qui auront montré quelque signe de coction deviendront cruës comme elles étoient auparavant.

Mais encore, il faut pour les mêmes raisons que nous venons de dire en parlant du vin, se servir des remedes qui chassent du centre à la circonference, tels que, sont les sudorifiques qu'il faut employer dans cette rencontre, parce qu'ils sons les seuls qui peuvent faire sortir par les pores du

cuir les écumes superfluës qui surnagent la masse du sang, & que c'est la voye la plus proche & les ouvertures les plus commodes à cet usage, puis qu'elles s'y presentent d'elle-mêmes, ce qui est non-seulement conforme à la raison, mais encore à l'autorité d'Hypocrate, au vingt & uniéme Aphorisme du premer livre, où il dit, *quæ educere oportet, quo maximè vergunt eo ducenda per loca convenientia*, parce qu'il seroit impossible de les precipiter au fond pour être évacuées par les selles avec les medicaments purgatifs qui purgent de la circonference au centre, ce qui seroit par consequent contraire à leur mouvement naturel qui tend toûjours à la superficie: Et comme cela ne se pourroit pas pratiquer sans les faire rentrer dans le mélange, duquel elles s'étoient separées par la coction, elles ne manqueroient

pas de troubler de nouveau le ſang & le faire boüillir comme auparavant.

C'eſt pourquoy les purgatifs ne conviennent jamais dans le premier degré de la coction, & il faut toûjours que les ſudorifiques les precedent pour chaſſer à la circonference les écumes du ſang qui s'y preſentent dans cét état, & par conſequent les jetter dehors avec la ſueur, afin que par ce moyen les impuretés les plus groſſieres qu'elles tenoient en mouvement durant l'ébullition, étant ainſi ſeparées d'avec elles, elles puiſſent ſe precipiter au fond pour étre évacuées pour lors par le bas avec les medicaments purgatifs, qui pour cette raiſon ne doivent jamais étre employés que lorſque la coction eſt achevée, & l'ébullition entierement finie, afin de purifier par ce moyen le ſang de toutes ſes impuretés ſuperfluës,

& le remettre dans ſon état naturel, qu'il recouvrera infailliblement ſi l'on y procede de cette ſorte, comme l'experience pluſieurs fois reïterée nous en a plus que ſuffiſamment convaincu.

Je ſçay bien que cette doctrine quoy-que ſoûtenuë de la raiſon, & fondée ſur l'experience eſt contraire à la Medecine, qui n'ayant pour principes que le chaud & le froid, n'établit point d'autre cauſe de la Fiévre que la chaleur, & qui pour cette raiſon condamne les ſudorifiques comme des remedes chauds; qui bien loin de contrarier la cauſe de la maladie, échaufferoient le ſang, & par conſequent augmenteroient la Fiévre: Mais comme cette erreur à déja été réfutée lorſque nous avons traité des remedes qui doivent calmer l'ébullition du ſang, en arrêtant le mouvement des ſoufres qui s'étoient dégagés des autres prin-

cipes dans le commencement & l'augmentation de la maladie, sans avoir égard au chaud ny au froid qui ne sont que les effets des maladies & non pas la cause, suivant le sentiment d'Hyppocrate,

Il ne faut pas s'étonner si nous avançons hardiment, que cette méprise est cause que l'on voit si peu de succés dans le traitement de ces sortes de Fiévres, qui font presque mourir tous les malades qui en sont attaqués, à la confusion de ceux qui ne cherchant que ce qu'il y a de plus froid pour s'opposer a cette chaleur, qui n'est que l'effet de la Fiévre, se trouvent pour ce sujet toûjours frustrés de leurs attentes, & peuvent être justement appellés des Medecins d'eau froide, qui agissent à l'aveugle & sans connoissance de cause, puis qu'il est vray de dire, qu'ils traitent les maladies par les effets & non pas par leurs causes, ce

qui est absurde en Medecine.

C'est pourquoy ne s'agissant dans cette occasion, ny de rafraichir ny d'échauffer, mais au contraire d'épurer le sang de ses écumes superfluës, qui sont pour lors la cause de son ébullition, de la même maniere que le mouvement des souffres le faisoit boüillir dans le commencement, il faut auparavant supposer que ces differentes causes font, que l'ébullition qui étoit violente & contre nature dans le commencement, devient avantageuse & naturelle dans l'état de la Fiévre, parce que s'il est vray de dire, que les soufres dégagés des autres principes & par consequent enflammés, faisoient boüillir le sang dans le commencement pour se brûler ensuite avec les sels, & le remplir ainsi de ces supeperfluités, qui ne manquent jamais de l'alterer & de le faire changer de nature.

Il faut au contraire remarquer, que l'ébullition qui ne continuë dans la ſuite que parce que le ſang eſt impur, eſt un effet purement naturel, où les principes actifs qui reſtent ſe doivent promptement dégager des ces ſupérfluités où ils ſont confuſement mélés ; & elle n'eſt pas moins avantageuſe, puis que c'eſt par le mouvement de cette fermentation que ces impuretés ſont pouſſées dehors, ſans laquelle il ne ſe feroit point de ſeparation du pur d'avec l'impur ; comme il arrive lors que les principes actifs ſont ſurmontés par les ſuperfluités qui les empêchent de ſe mouvoir ſuivant toute leur activité, à quoy il faut toûjours remedier par artifice dans cette rencontre.

La pratique nous fait voir cette virité pat experience dans la preparatition de la biere, qui contient plus de principes paſſifs que le vin,

& qui pour cette raiſon ne ſe fermenteroit & ne s'épureroit jamais comme luy, ſi l'on n'y ajoûtoit du levain, qui n'eſt autre choſe que la fleur d'une biere fermentée, où les principes actifs ont été pouſſés par le moyen de la fermentation, qui par conſequent ſuſcitent & augmentent l'activité de leurs ſemblables, pour les faire dominer ſur les parties groſſieres des autres, les ſubtiliſer & les mettre dans le mouvement neceſſaire pour être ſeparés du mélange, qui eſt la fin que l'on ſe propoſe pour épurer cette liqueur.

Ainſi lors que les impuretés du ſang commencent à ſe ſeparer par la coction, & que les principes actifs ne ſont pas ſuffiſamment dégagés pour les chaſſer dehors par le mouvement de la fermentation, qui ne ſçauroit ſe faire ſans ce boüillonnement, il eſt aiſé d'inferer que les remedes ſudorifiques

qui produisent cet effet si naturel & si avantageux, ne peuvent jamais causer aucune violence, nonobstant cette pretenduë chaleur qu'ils pourroient communiquer, qui ne sera pas plus nuisible que le boüillonnement dont elle depend; & qui finira aussi-tôt que l'action du remede qui la produit sera passée, pourveu qu'ils ne soyent pas sulphurés, & qu'on ne les donne pas dans la crudité, & lorsque les soufres dégagés des autres principes font boüillir le sang dans le commancement de la Fiévre, parce qu'ils ne conviendroient pas pour lors, & qu'ils pourroient augmenter la Fiévre, suivant la vingt-septiéme sentence, de la seconde section du premier livre des Epidemies d'Hyppocrate.

Mais lors qu'ils sont donnés à propos, & suivant les regles que nous venons d'observer, l'experience nous fait voir tous les jours

dans la pratique, qu'ils ne manquent jamais de produire leurs effets, & d'épurer le ſang nonobſtant cette violence imaginaire qui n'eſt pas plus à craidre que celle dont parle Hyppocrate au treiziéme Aphoriſme du ſecond livre, laquelle ſe fait naturellement dans la criſe, quand il dit, que la nuit qui la precede eſt toûjous facheuſe, & que celle qui la ſuit eſt pour l'ordinaire meilleure. *Quibus criſis fit, his nox quæ acceſſionem precedit gravis; quæ vero ſubſequitur levior ſolet exiſtere.*

Ce qui ne ſe peut entendre, que parce que le ſang entrant en fermentation auparavant que de s'épurer par cette évacuation critique, il ſe fait un trouble qui augmente la Fiévre, la chaleur & les ſymptomes qui en dependent, & qui paroît d'abord violent & dangereux à ceux qui n'en connoiſſent pas la cauſe, mais qui

n'eſt pourtant que l'effet d'une nature vigoureuſe lequel eſt toûjours avantageux pour le malade, puis qu'il precede immediatement l'épurement du ſang dont il dépend, pour finir infalliblement la Fiévre, lors que la ſueur, ſoit naturelle ou artificielle, eſt univerſelle & critique, ſuivant le vingt-deuxiéme pronoſtic du premier livre d'Hyppocrate, & le trente-ſixiéme Aphoriſme du quatriéme livre, *ſudores febricitantibus boni, qui manare cœperint die tertio*, &c. *Hi enim ſudores morbos judicant.* Comme furent celles d'Anaxion & de Nicodeme dans la troiſiéme ſection du troiſiéme livre des Epidemies.

D'où il eſt aiſé de remarquer, que les ſueurs ſont avantageuſes dans les jours critiques, quoy qu'il ſe faſſe une émotion avec chaleur, qui ne peut jamais être prejudiciable, ſinon quand les principes

actifs du ſang ne ſont pas aſſez dégagés des ſuperfluités qui les ſurmontent, & qu'ils ne peuvent pas pouſſer la ſueur au dehors, parce que pour lors cette émotion ſeroit dangereuſe, ſuivant la trente-neuviéme particule du premier livre des Coaques, où il eſt dit, *diebus criticis jactationes ſudoris expertes malæ.* Et la raiſon c'eſt, que les écumes du ſang qui rentreroient incontinent dans le mélange, ne manqueroient pas de le faire boüillir comme auparavant, & par conſequent la chaleur perſiſteroit toûjours aprez cette émotion.

Mais au contraire, quand la ſueur ſuccede naturellement, ou bien qu'elle eſt abondamment provoquée par les remedes ſudorifiques dans cette occaſion, où les écumes ſuperfluës qui ſurnagent le ſang ſe preſentent toûjous à la ſuperficie, pour lors la Fiévre & les accidents

qui l'acompagnent ne manquent jamais de finir, suivant la cent cinquante-troisiéme particule du premier livre des Coaques, *at vero morbi acuti judicantur sudore multo.*

C'est pour cette raison, que nous ne pouvons pas nons empêcher, d'adjoûter icy ce que nous avons oüy dire souvent à des personnes dignes de foy, qui nous ont asseuré qu'ils avoient veû des febricitans (dont la santé étoit entierement desesperée) qui cependant avoient été gueris pour avoir beu du vin à l'insceu de leurs Medecins ; & que cette liqueur qui sembloit devoir les échauffer, les avoit neanmoins fait suer si abondamment & d'une maniere si avantageuse, que la Fiévre avoit cessé tout aussi-tôt.

Mais quoy-que nous ne puissions pas approuver l'usage du vin dans les Fiévres, parce qu'il est extreme-

ment dangereux, & que par le moyen de ſes eſprits ſulphurés il peut faire boüillir le ſang d'une maniere extraordinaire, particulierement lors que la maladie eſt encore dans l'eſtat de la crudité, ſuivant le ſentiment de Galien, au premier livre qu'il écrit à Glaucon en ces termes, *magnæ & prope inemendabiles ex vini potu noxæ ſecuntur ubi adeſt viſceris alicujus inflammatio, aut vehemens capitis dolor, aut ardens febris cum morbo crudo*, & que pour cette raiſon nous ne le trouvions pas ſi propre pour faire ſuër dans l'état de la coction que s'il n'eſtoit pas ſulphuré, parce qu'il ne manque jamais de produire des effets tres-nuiſibles par le mouvement de ſes ſoufres, hormis dans cette occaſion, qui cependant eſt extremement difficile de rencontrer à moins que d'être conſommé dans la pratique; Ce que le Poëte Ovide nous a parfaitement

faittement bien fait observer par ces vers.

Temporibus Medicina valet data tempore prosunt.

Et data non apto tempore vina nocēt.

Nous ne voulons pourtant pas nier un effet si naturel, qui quoy que tres-rare, n'est pas éloigné de nôtre sentiment; & qui fait voir aussi, que la chaleur des sudorifiques n'est pas dangereuse dans les Fiévres, pourvû qu'elles soient dans l'état de la coction; puis que si cela est vray, que la Fiévre a cessé par le moyen du vin, cela est fortuitement arrivé, parce qu'il a été donné par hazard dans l'état de la Fiévre, lors que les écumes du sang étoient déja separées du mélange par la coction, & que dans ce temps si favorable il a pû exciter une grande fermentation, qui les a poussées dehors avec la sueur.

Cette doctrine qui est fondée

fur un raifonnement fi naturel, à toûjours été reconnûë pour veritable par les plus celebres Auteurs de la Medecine, qui n'apprehendoient pas le chaud, quand ils ont dit, que la fueur, tant naturelle qu'artificielle, promettoit toûjours un heureux fuccés, lors que le premier degré de coction commence de paroître; entre lefquels je me contente de produire l'autorité du fçavant Celfus l'Hyppocrate Latin, lequel en premier lieu loüe la fueur qui arrive lors que la Fiévre eft petite, comme il fe voit au troifiéme chapitre du fecond livre, en ces termes: *Corpus quod æqualiter molle & calidum eft, quodque æqualiter totum infudat, & cujus febricula eo fudore finitur, fecuritatem pollicetur.* Et fecondement, quand il dit au chapitre feptiéme du troifiéme livre, que la chaleur qui en dépend n'eft pas fi forte, *poft in-*

fractum calorem somnus venit per quem igens sudor effunditur, idque præsentissimum auxilium est. Ce qui est conforme aux signes que j'ay apportés pour reconnoître le premier degré de coction, où cette sueur naturelle est si profitable, qu'il la faut même procurer par artifice pour le salut du malade, lors qu'elle n'arrive pas naturellement dans le temps qu'elle doit venir par necessité, suivant la doctrine du même Auteur, au chapitre sixiéme du troisiéme livre : *Ubi vero febris fuit atque decrevit, expectare oportet num tempora partesve corporis aliæ paulum madescant quæ sudorem venturum esse testantur, ac si qua nota est tunc demum dare potui calidam aquam, cujus salubris effectus est si sudorem per omnia membra diffundit.*

Toutes ces autorités, & les raisons dont je me suis servy, devroient sans doute fermer la

bouche à ceux qui blâment les sudorifiques, comme des remedes chauds & violens dans toutes sortes de Fiévres, sans considerer que leur vertu ne consiste pas à échauffer ny à rafraichir, mais à faire suer, & épurer le sang des impuretés qui le faisoient boüillir. Mais pour les convaincre encore davantage, il n'est pas ce me semble mal à propos d'ajoûter ce que dit Sennerte au chapitre huitiémé du second livre des Fiévres, où il fait voir, que la nature (qui doit être imitée du Medecin dans tous ses mouvemens, puis qu'elle est la veritable Medecine de tous les maux) *natura morborum medicatrix*, autorise & confirme entierement cette doctrine, par les experiences journalieres qu'elle nous donne, en chassant ordinairement par les sueurs la matiere & la cause des Fiévres, lors que la coction commence de

paroiſtre dans le declin univerſel des Fiévres continües, & ſur la fin de l'accez des Fiévres intermittantes pour ôter ainſi la cauſe prochaine de ces maladies : *Cùm natura materiam febris cauſam & in continuis in declinatione univerſali, & in intermittentibus in particulari declinatione ſæpius per ſudores expellere ſoleat, & vix ulla febris perfectè ſine ſudore curetur, aut ceſſet, meritò Medicus naturam imitatur, & ipſe quoque medicamenta ſudorifera preſcribit quibus proxima febris cauſa tollatur.*

Aprés avoir ainſi expliqué la maniere & le temps d'épurer le ſang par les ſudorifiques quand la coction commence de paroître, & par les purgatifs quand elle eſt entierement achevée ; il faut maintenant traitter en particulier des ſudorifiques : mais comme il y en a de pluſieurs ſortes, & que nous avons déja dit, que

ceux qui ont des parties ſulphurées peuvent bien ſuſciter & dégager les mêmes ſoufres qui ſont dans la maſſe du ſang, pour augmenter le mouvement de ſa fermentation & de ſa circulation, qui eſt toûjours avantageux dans l'état de la coction, pour chaſſer & pouſſer au dehors les ſuperfluités nuiſibles qui entretiennent ſon ébullition ; neanmoins parce que les ſudorifiques de cet ordre ne conviennent jamais que dans ce temps, & qu'il eſt tres-difficiie que leurs ſoufres qui ſe ſont allumés dans le ſang, & qui ont encore enflammé leurs ſemblables pour produire cet effet, ne continüent encore leur mouvement dans la ſuite, qui pourroit entretenir la Fiévre, & laiſſer quelque impreſſion de chaleur aprés la criſe : il vaut incomparablement mieux preferer ceux qui n'ayant point de parties ſulphurées, ne

ſont pas capables de faire la même choſe, nonobſtant tout le mouvement qu'ils pourroient communiquer.

Parce qu'il eſt certain, que la chaleur ne procede pas ſimplement du mouvement mais bien de celuy des corps ſulphurés; comme il eſt facile de s'en laiſſer perſuader dans les liquides, qui ſont toûjours dans un mouvement naturel, & qui ne s'échauffent pourtant jamais, quand même on les agiteroit avec une extréme violence, à moins qu'ils n'ayent des parties ſulphurées, qui en ce cas pourroient produire de la chaleur; parce qu'elles s'uniſſent & ſe ramaſſent toûjours les unes auprés des autres, par le moyen du mouvement: comme nous voyons par experience dans la crême du lait, quand on le bat avec violence; car pour lors ſes parties graſſes & ſulphurées s'approchent ſi bien les unes des

autres dans cette agitation, qu'elles se font paroître sous la forme du beurre, qui est inflammable de sa nature : mais quand elles sont ainsi separées du mélange, il est du tout impossible d'échauffer les parties aqueuses qui restent, quelque agitation qu'on leur puisse donner par artifice, parce que n'ayant que des parties salines qui se font sentir par leurs saveur acide dans ce qui reste aprés que le beurre est fait, elles n'ont par consequent plus de parties sulphurées, dont le seul mouvement est la cause de la chaleur.

Cela estant ainsi supposé comme une verité incontestable, il n'est pas dificile de faire voir que les sels volatils qui n'ont point de parties sulphurées ne peuvent causer aucune chaleur, quoy qu'ils ayent un mouvement si extraordinaire qu'on ne les sçauroit presque garder

der dans les phioles les mieux bouchées, ſans qu'ils s'exhalent & ſe diſſipent entierement dans l'air & par conſequent qu'ils peuvent ſervir de ſudorifiques dans toutes ſortes de Fiévres, parce que tout leur mouvement ne procede que de celuy des eſprits qui ſe ſont unis avec eux, par les frequentes cohobations & circulations qu'ils ont fait enſemble, non ſeulement dans les digeſtions naturelles des plantes lors qu'elles ſont parvenües à leurs maturité; mais encores plus particulierement dans celles des animaux qui en contiennent une plus grande quantité de plus purs; & d'où l'on peut les ſeparer facilement dans la diſtillation du crane humain, de la corne de cerf, du ſang, de l'urine, & de la chair de viperes; où tous es differents ſujets rendent d'abord un peu de phlegme, puis un eſprit, lequel remplit le balon

de nûée blanche, & aprés un huile avec beaucoup de ſel volatil qui s'attache aux parois du recipient en forme de neige blanche; de maniere qu'il ne faut plus que ſeparer l'eſprit & le ſel volatil d'avec l'huile qui eſt la partie ſulphurée, ce qui ſe fait avec beaucoup de facilité, en mettant environ une livre d'eau tiéde dans le recipient, afin que le ſel volatil ſe puiſſe diſſoudre & reduire en liqueur, laquelle enſuite étant filtrée par le papier gris, l'huile demeure dans le papier, tandis que le ſel volatil paſſe dans le recipient.

Mais comme le ſel volatil n'eſt pas encore aſſés dépoüillé de toutes les parties ſulphurées qu'il pourroit avoir entrainé avec luy dans la diſtillation, il faut encore le purifier avec l'eſprit acide du ſel marin, en le mettant dans un ample mattras à long col, qu'il faut couvrir d'un entonnoir, & le lu-

ter exactement à l'entour, puis verser par l'entonnoir quelque goutte d'esprit acide, & boucher en même temps le trou de l'entonnoir, afin que les esptits volatils ne puissent sortir ; Car pour lors lacide du sel marin s'unissant avec le sel volatil & le penetrant de toute part, il fera sortir les parties sulphurées qui exciteront par leurs mouvement une chaleur & une ebullition ; de maniere que continuant de mettre ainsi de l'acide peu à peu jusques à ce que l'ebullition cesse, qui sera une marque qu'il n'y aura plus de parties sulphurées, il faudra pour lors filtrer toute la liqueur, & en distiller dans l'alambic de verre (par une lente chaleur) toute l'eau, laquelle sera insipide, parce que le sel volatil s'est corporifié avec l'acide qui l'a fixé en quelque façon.

Or comme il ne s'agit pour lors

que de retirer ce ſel volatil qui a été ainſi dépoüillé de toutes les parties ſulphurées qu'il pouvoit contenir, par le moyen de l'acide du ſel marin avec lequel il s'eſt corporifié, il ne faudra plus que prendre quatre onces de ce ſel, & le méler avec deux onces de ſel fixe de tartre, ou de tel autre ſel alkâli que l'on voudra, & les mettre dans une petite cucurbite bien couverte de ſon chapiteau, à laquelle il faudra adapter un recipient & en luter exactement les jointures, puis donner le feu treslentement, & l'on verra qu'à la moindre chaleur le ſel volatil ſe détachera & ſe ſublimera au deſſus du chapiteau auſſi blanc que la neige, en laiſſant au fond de la cucurbite l'acide avec lequel il s'étoit corporifié, qui ſera arreſté par le ſel fixe du tartre, ou par les autres alkalis dont on ſe ſera ſervi pour cet effet.

Mais comme il eſt tres-difficle de

tirer les ſels volatils par la diſtillation, de les ſeparer de leur huile, & enſuite de les purifier avec les ſels acides, auparavant que de les retirer dans leur derniere pureté par le moyen des ſels fixes ou des alkalis, de la maniere que nous venons d'expliquer. Nous ajoûterons pour une plus grande facilité, que les ſels volatils de l'urine des animaux, & de la ſuye de cheminée, que l'on a ſublimé avec le ſel marin dans cette compoſition qu'on appelle du ſel Armoniac, ont déja paſſé par toutes les preparations qui ſont neceſſaires pour purifier les ſels volatils & les dépoüiller des parties ſulphurées qu'ils pourroient encore avoir aprés la premiere diſtillation, parce que les ſels volatils de l'urine & de la ſuye qui ſe ſont corporifiés avec l'acide du ſel marin dans la ſublimation du ſel Armoniac, ont par conſeq nt déja êté dé-

poüillés de leurs parties ſulphurées, de maniere qu'il ne faut plus que les ſeparer par l'addition de quelque ſel fixe, ou alkali, afin de les avoir dans leurs derniere pureté ; ce qui ſe peut faire facilement & en tres-peu de temps de la maniere ſuivante.

Prenés une livre de ſel Armoniac bien choiſi, & autant de ſel de tartre bien purifié & bien ſec, mettés le ſel Armoniac en poudre dans un mortier chaud, puis y ajoûttés le ſel de tartre qu'il faut méler exactement avec quatre ou cinq onces d'eau pour faire une pâte, & les mettre enſemble dans une cucurbite de verre qu'il faut couvrir de ſon chapiteau avec un ample recipient, & luter exactement les jointures ; puis la placer au ſable, & donner le feu par degrez ; dés que la matiere commancera de s'échauffer, les ſels agiront l'un ſur l'autre, & la par-

tie acide du ſel marin qui ſe trouvoit dans le ſel Armoniac, & qui figeoit & retenoit les eſprits volatils, ſe joindre avec le ſel fixe du tartre, tandis que les ſels volatils, urineux & fulgineux ſe detacheront de leurs lieux, & ſe ſublimeront au-deſſus du chapiteau & dans le recipient, blanc comme de la neige, juſques à ce que l'eau qui monte ſur la fin les diſſolvants peu à peu ils ſe reduiſent en liqueur, laquelle il faudra prendre en delutant les vaiſſeaux lors qu'il ſeront refrodis, & la mettre dans des phioles extremement bouchées, de peur que les ſels volatils qu'elle contient ne ſe diſſipent entierement dans l'air.

C'eſt ce ſel volatil (qui eſt la derniere envelope de l'eſprit) qui poſſede tant de rares vertus, qu'on le peut veritablement appeller une panacée où une Medecine univerſelle, veu les merveilleux effets

qu'il eſt capable de produire pour ouvrir toutes les obſtructions du corps humain, & remettre le ſang dans ſa circulation naturelle, lors qu'il s'eſt arrêté en quelque partie : comme auſſi pour reſourdre & emporter par les ſueurs toutes les impuretés du ſang qui cauſent les Fiévres intermittantes, ou qui fomentent & entretiennent les Fiévres continuës dans l'état de la coction ; car c'eſt un furet qui penetre juſques dans les dernieres digeſtions, & qui paſſe au travers des plus petites veines pour pouſſer au dehors tout ce qui eſt impur. Sa doſe eſt depuis une demie dragme juſques à une entiere, qu'il faudra diſſoudre dans une livre d'eau diſtillée de laituë ou de pavot rouge, & y ajoûter deux onces de ſyrop violat, ou de nymphea, & quelquefois une demie ou une once de ſyrop de pavot blanc en diminuant à proportion la

quantité des autres ſyrops, lors qu'il ſera beſoin de provoquer le ſommeil, pendant lequel les ſueurs ſortent avec plus de facilité, quand il n'y a pas lieu d'apprehender quelques aſſoupiſſements, auquel cas il fraudroit s'abſtenir du ſyrop de pavot.

Il faudra donc donner le remede en deux doſes dans l'intervalle d'une heure, & couvrir le malade un peu plus que de coûtume pour attendre la ſueur, qui ne manquera pas d'arriver auſſi-tôt que les ſels volatils qui ſont diſſous dans cette liqueur commenceront de s'échauffer dans l'eſtomac, parce qu'ils ſont ſi legers qu'ils s'éleveront à la moindre chaleur, & ſe ſublimeront du centre à la circonference, en s'inſinuant dans les veines & les arteres; & ſe mélant avec le ſang qu'elles contiennent, où leurs parties qui ſont ſeches & ſolides ne manqueront

jamais de pousser au dehors, par le moyen de leur mouvement, toutes les superfluités qui pourroient resister à leur passage ; & par consequent d'épurer le sang de ses écumes superflues, qui se sont separées du mêlange par la coction ; comme aussi de subtiliser, de resoudre & chasser ces petites taches pourprées qui paroissent dans la suite de la Fiévre, lors que le sang tombe en pourriture, de la maniere que je l'ay expliqué au premier chapitre de ce livre, où jay fait voir bien clairement qu'elles ne sont que de petites parcelles du sang caillé, qui ont été poussées par la circulation à l'extremité des arteres qui se terminent sur les parties exterieures, où elles doivent demeurer jusques à ce qu'elles soient dissipées par la sueur, qui les dissout & les emporte avec elle, de peur que rentrant dans les veines

elles ne troublent la circulation du ſang, & qu'elles ne cauſent les ſymptomes dangereux dont nous avons tantôt parlé,

C'eſt pourquoy, d'abord que ces ſortes d'exanthemes paroiſſent, il faut incontinent employer les ſudorifiques pour cauſer une criſe artificielle, qui puiſſe évacuer univerſellement la pourriture du ſang, dans laquelle conſiſte pour lors toute la malignité de la Fiévre, qui continueroit toûjours ſans cette évacuation; puis que ces taches pourprées qui paroiſſent au dehors, (& qu'Hyppocrate au premier des Epidemies n'a pas jugé capables d'évacuer la cauſe de cette maladie quand il a dit, *Exanthemata parva & morborum excretione indigna*) ne puvent jamais paſſer pour un mouvement critique qui doit generalement chaſſer au dehors toute la matiere de la Fiévre; ce qui n'arrive pourtant jamais dans un pa-

reil cas, parce qu'il est impossible que toutes les parcelles du sang qui se sont caillées par la pourriture puissent être entierement poussées sur la peau, sans qu'il en reste encore une tres-grande quantité dans les veines, qui troublent pour l'ordinaire la circulation dans les lieux où elles s'arrêtent ; & qui par consequent causent quantité de symptômes, comme les douleurs de côté, les vomissements & crachements de sang, les exanthemes, les bubons, les parotides, les deffaillances, & les syncopes, que Fernel au chapitre neuviéme des Fiévres a eû raison de rebuter pour être fort éloignées d'une parfaite crise, qui demande bien une autre évacuation plus generale pour finir entierement la Fiévre, *Quæ per has febres ex humoris impetu emergunt ut laterum dolores, sanguinis vomitiones, & expuitiones, exanthemata*

purpurea, bubones, parotides, animi deliquia, aut ſyncope. Pro criſi perfecta cenſeri minimè debent, licet enim ipſum humoris furorem, atque malignitatem interdum finiant, reliquam tamen putredinem quæ præcipua eſt febris cauſa non eximunt ſed huic neceſſaria eſt alia major eaque univerſalis vacuatio quæ totius febris judicatio ſit.

Or cette évacuation ſe doit ſeulement entendre de la ſueur & non pas de la purgation, tant par le vomiſſement que par les déjections, parce que comme la ſueur ſuit le mouvement de la nature en chaſſant du centre à la circonference, ſuivant le mouvement de ces exanthemes qui ſe portent naturellement ſur les parties exterieures. Il faut au contraire que la purgation qui excite un mouvement oppoſé ſoit violent & contre nature, comme il eſt facile de voir au ſixiéme des Epide-

mies où Hyppocrate a observé, que le vomissement qui arriva à un certain Simon ne luy étoit pas profitable, parce qu'il avoit pour lors des larges exanthemes, *Simoni qui lata exanthemata erupere vomitus non conferebat*.

D'ailleurs, ces parcelles du sang qui se sont caillées par la pourriture, ne pouvant jamais acquerir la coction qui est absolument necessaire pour la purgation, il faut conclure par une consequence certaine, qu'il n'y a point d'autre évacuation salutaire que celle qui se fait par les remedes sudorifiques, qui mettent le sang dans une nouvelle fermentation, pour s'épurer de ses superfluités, & pour finir ces sortes de Fiévres, qui ne sont malignes que parce que le boüillonnement du sang est enfin suivy de la pourriture.

CHAPITRE. IV.

Du traitement des Fiévres malignes & Pestilentes.

QUoy-que les acides & les sudorifiques soient les veritables remedes pour chasser toute sorte de Fiévres, pourveu qu'ils soient employés comme il faut, & suivant les regles que j'ay fait observer ; à cause que par le moyen des acides l'on fait facilement rentrer les soufres dans les autres principes, & que par ainsi on leur fait prendre le mouvement impetueux qui fait boüillir le sang ; & parce que par le moyen des sudorifiques (lors que la coction commence de paroître) l'on chasse les superfluités qui le font de nouveau boüillir dans la suite ; Neanmoins parce que les

Fiévres malignes qui viennent ſubitement par l'impreſſion contagieuſe, bien qu'elles ſoient du genre des continües, ne procedent pas de la même cauſe, & que par conſequent elles n'obſervent pas les mêmes temps que nous avons determiné dans les autres Fiévres, il faut auſſi pour cette raiſon changer l'ordre de ces remedes, ſuivant les indications qui ſe doivent tirer, tant de leurs cauſe conjointe que de l'antecedente.

La cauſe conjointe de ces ſortes de Fiévres n'étant donc autre choſe que la pourriture du ſang, dans laquelle les parties ſulphurées s'approchant les unes auprez des autres par cette diſſolution, elles cauſent par leurs mouvement ce boüillonnement que nous appellons la Fiévre : Il eſt facile de voir qu'il n'y a ny commencement ny augmentation à obſerver, parce que d'abord qu'elles paroiſſent elles

ſont incontinent dans leur état, puis qu'elles ne ſont qu'un effet de la pourriture qui eſt déja faite.

C'eſt pourquoy, comme cette maladie eſt de la nature de celles dont parle Hyppocrate au dixiéme Aphoriſme de ſon premier livre, en ces termes : *Quibus ſtatim vigor adeſt*, il faut auſſi pour cet effet que les ſudorifiques qui ne ſe doivent jamais employer que lorſque la coction commence de paroître dans l'état des autres Fiévres, ſoient dabord mis en pratique ſans les faire preceder par les acides, comme font la pluſpart de ceux qui ne connoiſſent pas les mouvemens de la nature, ny la cauſe des Fiévres malignes & peſtilentes ; & la raiſon, c'eſt qu'il ne s'agit pas pour lors de faire rentrer les parties ſulphurées du ſang dans les autres principes pour arrêter leurs mouvement comme dans les Fiévres

ardentes dont nous avons parlé, où cela se peut facilement faire, parce qu'ils ne sont pas totalement separés du mélange, comme dans cette insigne pourriture, où il est du tout impossible de les faire rentrer dans leur premier état, suivant le sentiment du Philosophe, *à privatione ad habitum non datur regressus.*

C'est pourquoy les acides qui figeroient le sang, & qui empêcheroient par consequent le mouvement de la fermentation & de la circulation naturelle, si necessaire pour chasser le levain contagieux & les parcelles du sang qui se sont caillées & separées du mélange par la pourriture ne conviendroient pas dans cette occasion, où tout au contraire il faut augmenter le mouvement du sang par les sudorifiques, afin de dissoudre ce levain & ses parcelles de sang caillé, & par ce moyen

les chaſſer & les reſoudre par la ſueur ; ce qui eſt non ſeulement conforme à la raiſon, mais encore aux ſentimens de tous les plus celebres Auteurs, que je ſerois trop long de raporter, me contentant ſeulement de dire ce que Sennerte écrit au quatriéme livre de la peſte, *Itaque tutiſſimum eſt mox ad alexipharmaca & ſudorifera confugere*, parce que c'eſt la ſeule évacuation que l'experience de tous les ſiecles paſſés a reconnu la plus ſalutaire pour décharger la nature accablée ſous le poids de cette pourriture maligne, qu'elle ſurmonte enſuite avec facilité, ſuivant le ſentiment de Galien au livre onziéme de la Methode, *Levata namque quæ corpus noſtrum regit natura exonerataque eo quo veluti ſarcina premebatur, non ægre quod reliquum eſt vincit.* Parce qu'il n'y a rien de ſi propre pour reprimer & arrêter la pourriture du ſang

lors qu'il eſt entierement diſſout dans ſa propre humidité pourrie que de la deſſecher par la ſueur, qui l'évacuë toûjours avec ſuccez, & qui par conſequent ſe doit d'abord pratiquer comme le remede le plus ſouverain pour ſatisfaire à la premiere indication tirée de la cauſe conjointe, ſuivant que Galien le remarque au premier livre des Fiévres, chapitre ſixiéme, où il fait voir qu'Hyppocrate étoit de ce ſentiment au troiſiéme livre des Epidemies, particule troiſiéme; *In peſtilenti ſcripſit conditione ea etiam omnia per aliam illi ſimilem conditionem extiterunt ſumma eorum ut ipſe Hyppocrates dixit putredo fuit, atque id ipſi cognocentes ſtatim incipiente conditione quæcumque corpora vidimus humida ſtatim quovis modo exſiccare tentavimus.*

Je ſçay bien qu'il y a quantité d'Auteurs qui ont ſoûtenu qu'on pouvoit ſatisfaire à cette indica-

tion par le moyen de la purgation, mais comme nous avons déja fait voir que les remedes purgatifs ne peuvent jamais convenir dans le boüillonnement du sang, où toutes ses parties sont encore confuses, il est trés-dangereux de les employer & de s'en servir, parce qu'il est du tout impossible qu'il se fasse une separation du pur d'avec l'impur, jusques à ce que cette ferveur soit entierement passée, & que pour lors la nature étant presque vaincuë par la vehemence de la maladie, elle se trouveroit accablée par le moyen de ces remedes, qui non seulement troubleroient plûtôt le sang que de le purger, mais qui contrarieroient encore l'ordre & le mouvement naturel, qui tend toûjours à chasser sur les parties exterieures l'impression contagieuse qui a causé la pourriture du sang, laquelle se manifeste pour l'ordi-

naire par les exanthemes, les charbons & les bubons, qui ne manquent presque jamais de finir assez heureusement ces sortes de Fiévres, quand la nature est assez forte pour procurer de pareilles évacuations ; ce qui n'arriveroit pas si l'on employoit les remedes purgatifs, parce qu'excitants un mouvement opposé & contraire à la nature, ils ne procureroient jamais une évacuationt salutaire ; & c'est icy que l'on peut appliquer l'observation de Galien dans l'état des maladies aiguës, *natura morbi vehementia laborans adhuc remediis adhibitis magis opprimitur, & cum conatu excutere sibi infensa non valuit, ex ipso conatu imbecilla efficitur.*

Or comme tout le salut & la guerison d'un malade depend de la conservation des forces, & que les diarrhoées & les vomissements qui viennent ensuite des purgatifs

où des vomitifs ne sont pas des évacuations conformes à celles qui doivent arriver naturellement, & que d'ailleurs elles ne peuvent pas purger le sang tandis qu'il boult, il ne faut jamais les procurer parce qu'elles sont toûjours mortelles, & que la nature ne peut point supporter d'autre évacuation que celle qui est conforme à la maladie; c'est à dire, qui purge ce qui doit être évacué par les voyes convenables, suivant le second & le troisiéme Aphorisme du quatriéme livre, *purgantium medicamentorum usu talia è corpore ducenda qualia sponte prodeuntia juvant, contrario vero modo exeuntia sistenda. Si qualia oportet purgentur confert & facile ferunt; contra vero si fiat graviter.*

C'est pour cette raison que Galien au troisiéme live des simples, chapitre vingt-quatriéme, a dit fort à propos que les purgatifs sont des

venins lors qu'ils ne purgent pas comme il faut, *naturam veneni induunt, cum sua privantur actione*, à cause non-seulement de l'acrimonie, qui est un effet de leurs sels, mais encore de leur chaleur qui procede du mouvement des souffres dont ils abondent, suivant le commentaire sur l'Aphorisme du quatriéme livre chapitre second: *In medicamentis purgantibus in esse vim quamdam habentem etsi non manifestam, attamen latentem acritudinem, & caliditatem.*

Comme il se voit par experience dans tous les medicaments de cet ordre, qui ne purgent que par le mélange des sels & des souffres lors qu'ils predominent sur les autres principes, car quoy qu'ils ne soient pas purgatifs chacun en particulier, ils ne laissent pas pourtant d'acquerir cette faculté lors qu'ils se sont étroitement unis dans la premiere combinaison des principes

cipes qui se fait dans le commencement de la generation des vegetaux, qni se perfectionnent dans la maturité, où ils se recuisent de telle sorte qu'ils causent cette amertume & cette odeur desagreable qui est commune à tous les purgatifs.

Et cela se voit aussi dans la corruption du sang des animaux, où ces deux principes qui se sont recuits l'un avec l'autre dans la maturité, se separant enfin du mélange, produisent cette humeur extrémement amere, qu'on appelle de la bile, laquelle est un purgatif naturel, qui cause des diarrhoées tres-frequentes toutes les fois qu'elle abonde, parce qu'elle est de la nature des purgatifs, n'étant autre chose que du soufre & du sel recuit.

Mais pour confirmer cette vérité par l'experience, c'est que l'art imitant la nature pour produi-

re de ſemblables remedes par le mélange de ces deux principes, comme il eſt aiſé de voir dans la calcination du ſel nitre & du ſoufre commun , où ces deux mineraux qui ne ſont point purgatifs ſeparement, acquierent enfin cette faculté de purger par l'étroite union qu'ils ont contractée dans cette preparation qu'on appelle du ſel polychreſte.

Ainſi puis que les principes predominants des remedes purgatifs ſont les ſoufres & les ſels, & que par ainſi ils approchent tellement du venin peſtilentiel que nous avons fait conſiſter dans la pureté de ces deux principes , que toute leur difference ne conſiſte qu'en ce qu'ils ſont encore mélangés dans la compoſition des autres, & qu'ils n'ont pas acquis toute cette pureté neceſſaire pour étre des diſſolvants veneneux; il s'enſuit auſſi neceſſairement qu'ils ne con-

viennent pas dans tout le cours de ces sortes de Fiévres, parce qu'étant pris interieurement, & ne pouvant causer aucune évacuation salutaire, ils resteroient dans le sang, & par ainsi augmenteroient sa corruption, en mettant ses parties dans une agitation continuelle qui le rendroit si fluide qu'il ne pourroit pas conserver sa consistance naturelle, qui est absolument necessaire pour l'union de tous ses principes, comme a tres-doctement observé le sçavant Helmont, *Pharmaca cathartica non semper aut solummodo humores in corpore priùs existentes educunt sed potentia sua corruptiva depravatos efficiunt.*

Si pourtant pendant le cours de cette maladie il arrive que les premieres voyes soient remplies d'impuretés qui causent des nausées, des vomissements, des maux de cœur, & des cours do ventre, pour lors il faut seulement se servir des

lavements purgatifs pour les évacuer, & les reïterer frequemment jusques à ce qu'enfin la Fiévre soit entierement finie, & que les charbons ou les bubons commencent déja à supputer, & pour lors on pourra se servir avec assurence des purgatifs les plus simples, que l'on modorera suivant la nature & la constitution du malade, afin d'évacuer les impuretés les plus grossieres qui restent toûjours aprés la sueur, & qui se portent naturellement aux parties inferieures où elles tombent par subsidence.

Mais bien-que la sueur soit l'unique évacuation qui soit utile dans ces sortes de Fiévres, neanmoins parce qu'il arrive bien souvent, ou que les veines sont extraordinairement pleines dans le temps que le sang contracte cette insigne pourriture, ou bien que ses parties sulphurées predominent tellement sur les autres principes,

qu'il eſt impoſſible que dans cette diſſolution s'approchant les unes auprés des autres, elles ne s'enflamment extremement, & qu'elles ne cauſent une ſi grande rarefaction, qu'il y auroit un tres grand danger qu'il ne ſe fit une rupture de quelque vaiſſeau ; ou bien que faute d'eſpace la circulation ne fut en quelque façon empêchée, qui par conſequent pourroit cauſer une mort ſoudaine. Il faut avant que de ſe ſervir des remedes ſudorifiques pour provoquer cette ſueur ſi ſalutaire, il faut dis-je obſerver avec beaucoup de ſoin ces deux circonſtances, que l'on reconnoîtra facilement, non ſeulement par la plenitude du poux & le battement des arteres, mais encore parce que la douleur de tête eſt pour lors plus aiguë, la ſoif extraordinaire, la langue noire & deſſechée ; avec une chaleur d'entrailles inſuportable.

C'est pourquoy comme cette plenitude demande d'être incessamment évacuée pour moderer la violence de ces symptomes, & pour faciliter la circulation du sang, il faut pour lors que la saignée precede les remedes sudorifiques, & on la doit reïterer jusques à ce que la plenitude soit suffisamment évacuée, de la même maniere que nous avons enseigné dans le traitement des Fiévres continuës, parce que ces remedes qui doivent mettre le sang en mouvement pour chasser le levain contagieux, & les parties du sang qui ont contracté la pourriture, & qui ne peuvent plus rentrer dans le mélange, ne pourroient pas autrement procurer une salutaire évacuation, tandis que cette vcieuse plenitude subsisteroit, laquelle ne laisseroit pas assez d'espace pour cet effet.

Que si au contraire le poux est

petit & frequent, les forces accablées, la Fiévre moins grande au dehors qu'au dedans, les urines presque semblables à ceux qui se portent bien, que le malade soit en delire, ou qu'il soit assoupy, qu'il ait des douleurs & des lassitudes dans tous ses membres, des maux de cœur trés-frequents, & des évacuations de sang par le nez, où par la matrice, tout dissout & tout pourry, & singulierement que les taches pourprées, les charbons, ou les bubons commencent de paroître, qui sont tous des signes d'une tres-grande pourriture du sang, & par ainsi d'une veritable Fiévre maligne, sans apparence neanmoins de plenitude, pour lors il faut s'abstenir de la saignée, & recourir aux sudorifiques comme nous venons de dire, entre lesquels il faut choisir ceux qui ne sont pas sulphurés, comme sont les sels volatils qui

n'échauffent pas le ſang ; & il les faut reïterer juſques à ce qu'enfin toute la pourriture ſoit évacuée : Ce que l'on connoîtra facilement lors que tous les ſymptômes que nous venons de dire ſeront pour la plus grande partie diſſipés ; puis qu'il eſt certain qu'ils ne manqueront pas de ceſſer avec la ſueur qui fera finir infalliblement la pourriture & la Fiévre dont ils dependent, excepté neanmoins les exanthemes, les charbons, & les bubons, qui ne laiſſeront pas de reſter encore quelque temps, & dont il faut toûjours procurer la ſortie par les mémes remedes, juſques à ce qu'ils ſoient en eſtat d'être traittés par les medicaments exterieurs, & par la methode ſuivante.

Quoy que la plûpart des Auteurs ayent diverſement expliqué la maniere de traitter exterieurement ces ſortes de tumeurs, &

que par ainſi il ſemble inutile d'en faire icy une nouvelle deſcription, neanmoins parce que leur Theorie ne s'accorde pas avec la nôtre, tant ſur la nature de la Fiévre maligne & peſtilente, que ſur les ſymptomes qui en dépendent, nous ne laiſſerons pas pour ce ſujet & pour l'accompliſſement de cet ouvrage de propoſer la pratique la plus conforme à celle que nous avons donnée ſur la fin du ſecond chapitre.

Le bubon n'étant donc qu'une tumeur cauſée par les ſuperfluités de la corruption du ſang qui s'arrêtent dans les parties glanduleuſes, où elles cauſent une inflammation, empêchant la circulation du ſang, qui par ce moyen eſt contraint de ſortir des vaiſſeaux, & de ſuppurer dans la ſuite, ou naturellement ou par le ſecours des remedes dont tous les Auteurs ſe ſervent

pour cét effet, afin que (comme ils disent) il se fasse dans la supuration une évacuation de la pourriture maligne qui est contenuë dans cette tumeur.

Neanmoins comme cette supuration ne peut être qu'à l'égard du sang qui s'est extravasé dans la suitte, & qui par consequent n'est qu'un effet du défaut de la circulation, dont la cause principale est la matiere pestilente, arrêtée dans la substance des glandes, laquelle ne peut point acquerir la coction necessaire pour se changer en pus, suivant le sentiment de Galien, *materia maligna* Κόσμον *non recipit.* Il est certain que cette methode n'est point legitime ; car autrement ce seroit traiter les malades par leurs effets & non pas par leurs causes, ce qui choque le bon sens.

C'est pourquoy, comme la principale indication est de procurer

la ſortie de cette matiere virulante, d'abord que la tumeur eſt en état, il faut incontinent l'ouvrir avec la lancette, ſans tenter auparavant cette ſuppuration inutile par les cataplames, & les autres remedes ſuppuratifs, qui n'y contribuent preſque rien du tout, puiſque cette action eſt un effet de la nature auſſi bien que de la diſpoſition interieure de l'humeur, laquelle étant pour l'ordinaire extrémement foible ſeroit tout aumoins fort long-temps à la parachever ; & cependant cette matiere virulente pourroit rentrer & par ainſi cauſer enfin une mort certaine & inévitable.

Ainſi aprés que l'ouverture ſera faite, il faudra mettre dans l'inciſion un digeſtif fait avec la therebentine, le jaune dœuf, l'eſprit de vin, & l'huile roſat pour faire ſuppurer la ſanie, la digerer, l'adoucir & la nettoyer ; & aprés

cela l'on pourra se servir de l'onguent fait avec la therebantine, le miel rosat, la farine d'orge, la sarcocolle, l'encens, & la mirrhe, pour rengendrer les chairs aprés que la tumeur aura longtemps & suffisamment suppuré, parce qui ne l'a faut fermer que le plus tard qu'il se pourra, c'est à dire jusques à ce que toutes les impuretés veneneuse soient entierement évacuées, & pour lors on la pourra cicatriser avec le dessicatif rouge pour luy procurer sa parfaite guerison.

A l'égard du charbon pestilentiel, comme il n'est pas de même nature que le bubon, & que nous avons dit tantôt en traitant de sa nature, que c'êtoit une petite tumeur causée par les impuretés des sels recuits & fixés avec les souffres qui se sont separés du mêlange dans la corruption du sang; la principale indication doit

être de temperer & d'arrêter leur acrimonie cauſtique.

Mais parce que cela ne peut faire que par leur contraire, & qu'il n'y a rien qui leur ſoit plus oppoſé que les acides, ſuivant que l'experience de la Chymie nous le fait connoître, lors qu'elle nous fait voir que ces deux ſels de differente nature, dans l'action mutuelle qu'ils exercent l'un ſur l'autre quand ils ſont mélangés enſemble, ſe mortifie & s'adouciſſent de telle ſorte, qu'ils perdent abſolument toute leur qualité corroſive : il s'enſuit qu'il ſe faut neceſſairement ſervir des remedes qui en contiennent les qualités.

Et comme l'huile glacial de l'antimoine contient les eſprits acides du ſel & du vitriol, & que par conſequent elle eſt contraire à la matiere contenuë dans cette tumeur maligne, il faut

incontinent s'en servir comme d'un remede souverain, & en frotter tout doucement les extremités du charbon (qui s'amortira tout aussi-tôt, & dont l'escart se separera facilement) avec de l'onguent fait de beurre frais, d'un jaune d'œuf, & d'un peu de farine mêlés ensemble ; & aprés cela il faudra le laisser suppurer, & ensuite le mondifier & le cicatriser comme nous avons dit en parlant du bubon.

Mais parce qu'il arrive quelque fois que la chaleur du charbon est si grande dans le commencement qu'elle cause une inflammation dans les parties voisines, avec une extreme douleur, il faut pour lors l'arrêter & l'adoucir auparavant avec le cataplâme de lait, de miette de pain blanc d'un jaune d'œuf, & d'un peu de saffran ; Comme aussi appliquer des sangsuës aux veines qui sont

à l'entour, si l'on s'apperçoit qu'elles soient pleines d'un sang noir & corrompu; ou bien même les ouvrir avec la lancette, & les laisser couler jusques à ce que le sang s'arrête de luy même.

Quand aux exanthemes qui ne sont que de certaines taches pourprées, qui dans les Fiévres malignes restent encore quelque temps sur les parties exterieures, bien qu'elles se resolvent facilement, & que par ainsi elles n'ont pas besoin de remedes exterieurs pour cet effet, nous ne laisserons pas de dire, que puis que la sueur est l'évacuatien la plus salutaire pour les pousser au dehors, il la faudra continuër jusques à ce que l'on connoisse qu'elles commencent à s'évanoüir, ce qui arrivera infalliblement si l'on y procede de la maniere que nous avons expliqué; & ce sera la veritable marque que la pourriture du sang est entiere-

ment arrêtée, que le venin pestilentiel est dissipé, & que par consequent la Fiévre maligne est parfaitement bien guerie, sans qu'il y ait lieu de craindre qu'elle retourne.

CHAPITRE. V.

Des Moyens de se preserver des Fiévres malignes.

COmme les Fiévres malignes sont de toutes les maladies aiguës les plus dangereuses, à cause que leurs succés est presque toûjours incertain, suivant le dix-neuviéme Aphorisme du second livre, *morborum accutorum non omninò certæ sunt prædictiones neque mortis neque salutis.* Et parce qu'il est encore tres-difficile d'arrêter la pourriture du sang dont elles dépendent, & de mettre dehors

dehors le venin peſtilentiel lors qu'il s'eſt rendu le maître, & qu'il a cauſé la deſunion de tous les principes de cette humeur, qui par conſequent ne peut plus entretenir la flamme vitale, il eſt extremement utile & de la derniere conſequence de chercher tous les moyens qui ſont capables de nous preſerver de cette indiſpoſition peſtilentielle, parce que comme dit le Poëte.

Ægrius ejicitur quam non admittitur hoſpes.

C'eſt pourquoy, comme il eſt de l'ordre de toutes les cauſes des maladies, d'avoir entr'elles une certaine liaiſon, par le moyen de laquelle elles s'excitent mutuellement à leur production, il eſt certain que ſi la gueriſon d'une maladie qui eſt déja faite, depend de la détruction de ſa cauſe conjointe, il faut auſſi neceſſairement lors que l'on ſe veut preſerver des

Fiévres malignes, non ſeulement éloigner leur cauſe antecedente ; c'eſt à dire, cette conſtitution ou cette temperature du ſang qui le diſpoſe à la pourriture, mais encore toutes les autres choſes exterieures qui peuvent contribuer à la produire, comme le déreglement & le mauvais uſage de celles qu'on appelle non-naturelles.

Mais pour ſçavoir qu'elle eſt cette conſtitution du ſang & cette cauſe antecedente qui le diſpoſe à la pourriture, il faut auparavant ſuppoſer, qu'entre les principes naturels, ceux qui ſont les plus actifs étant dans un mouvement perpetuel, il eſt de l'ordre que tous les mixtes paſſent inceſſamment par la ſuite de la generation à la corruption : Cependant comme la generation ne ſe feroit jamais ſi dans le commencement du mélange la mobilité des principes actifs qui eſt ſi contraire à

l'union n'étoit surpassée & arrêtée par l'immobilité des principes passifs qui les mettent dans le repos & incontinent aprez dans la crudité, où les mixtes ne peuvent jamais passer à la corruption tandis qu'ils demeurent dans ce premier état de crudité, & jusques à ce que les principes actifs s'étant insensiblement dégagés de leurs contraires ils acquierent enfin le second état que nous appellons la maturité, où pour lors ayant toute l'activité de leurs mouvemént naturel, ils ne tardent pas long-temps à se separer du mélange, tombe incontinent aprés dans la corruption.

Il est donc constant, que tout ainsi que la crudité est le premier degré qui suit immediatement la generation ; de même aussi la maturité est le dernier degré qui precede la pourriture ; & par ainsi, comme tous les

choses naturelles observent toûjours le même ordre dans leur mouvement, il faut aussi par une necessité indispensable, qu'elles passent par ces differens degrés que nous venons de nommer; c'est à dire, de la generation à la crudité, de la crudité à la maturité, & de la maturité à la pourriture, à cause de la subordination qu'ils ont necessairement l'un avec l'autre : Et jusques icy il est inoüy, que la pourriture ait été immediatement precedée de la crudité, mais bien plûtôt de la maturité, qui par consequent est la temperature du sang, dans laquelle nous faisons consister la cause antecedente des Fiévres malignes, aussi-bien que des Fiévres continuës.

Et bien que la maturite semble être l'état le plus parfait que l'on sçauroit esperer dans toutes sortes de productions naturelles, nean-

moins si nous la considerons à l'égard de leurs durées, il est certain qu'elle est incomparablement moins à souhaiter, puis qu'elle approche le plus de leur détruction, qui suivant le sentiment d'Aristote, est de tous les maux le plus terrible dans le genre des animaux, *Terribilium terribilissimum mors.*

C'est pourquoy si nous voulons nous preserver des Fiévres malignes & pestilentes, il faut sur tout éviter toutes les choses qui peuvent exalter les principes actifs du sang, & luy causer cette maturité, qui dans le temps de la contagion est d'autant plus dangereuse, qu'elle reçoit plus facilement les impressions veneneuses qui viennent de dehors, & qu'elle est moins capable de resister à leurs violences, puis qu'elle tend déja d'elle-même à la dissolution.

C'est aussi pour cette raison que

je ne ſçaurois approuver la pratique de la plûpart des Auteurs, qui ſe ſont ſervis dans cette occaſion de la Theriaque, du Diaſcordium, du Mitridate, & de quantité d'autres Confections de cette ſorte, auſſi-bien que de pluſieurs Aromats dont la principale vertu procede de l'exaltation des principes actifs qui ſe ſont dégagés de leurs contraires dans la maturité, comme il paroît ſenſiblement par l'exhalaiſon odoriferente des eſprits ſulphurés qui ſe ſeparent continuellement de ces ſortes de remedes, & qui par conſequent ne peuvent manquer lors qu'ils entrent dans la maſſe du ſang, de ſuſciter & de mettre en mouvement les principes actifs pour les faire predominer ſur les autres, & luy cauſer enfin cette maturité, qu'il faut au contraire éviter avec beaucoup de précaution, tant par la diette, c'eſt à dire par le bon uſage des choſes

non naturelles, qui doivent tendre à la crudité comme l'état le plus éloigné de la pourriture : comme auſſi par le ſecours des autres remedes de l'art, qui ſe tirent ordinairement de la Chirurgie ou de la Pharmacie pour évacuer par la premiere la plenitude qui accompagne toûjours l'exaltation des principes actifs du ſang, d'où dépend la beauté de cette couleur vermeille & floriſſante qui paroît ſur le viſage de ceux qui ont le ſang meur, mais qui eſt d'autant plus à craindre qu'elle approche d'avantage de la détruction, à moins qu'elle ne ſoit corrigée par les remedes de la Pharmacie, qui peuvent produire une moyenne crudité, ſans laquelle il ſeroit impoſſible de l'éviter, comme dit tres-doctement Celſus au ſecond chapitre du ſecond livre, *Ergo ſi plenior aliquis & ſpecioſior & coloratior factus eſt, ſuſpecta habere*

bona sua debet, quæ quia neque in eodem habitu subsistere, neque ultra progredi possunt, ferè retro quasi ruina quadam revolvuntur.

Quoy-que la diette soit une chose fort commune dans la Medecine, nenmoins si nous considerons combien elle est necessaire, non seulement pour le rétablissement & la conservation de la santé, mais encore pour se preserver des maladies, il n'est personne qui n'en doive beaucoup estimer la veritable connoissance, parce que suivant le sentiment de Galien, elle est même plus profitable que tous les remedes les plus precieux de la Pharmacie.

Mais parce que le regime de vie consiste dans l'usage de l'air, du manger & du boire, du mouvement & du repos, de la retention & de l'évacuation des excrements, du sommeil, des veilles, & des passions de l'ame; qui sont

des choſes ſans leſquelles il eſt impoſſible de vivre, qui & d'elles mêmes ne ſont ny bonnes ny mauvaiſes, mais qui tiennent le milieu entre la ſanté & la maladie, & dont le bon ou le mauvais uſage peut conſerver la premiere, ou cauſer la ſeconde ; il faut pour cette raiſon uſer avec moderation de toutes ces choſes, & ſuivant les differents effets qu'elles peuvent produire au ſujet de la crudité ou de la maturité du ſang, afin d'éviter l'éxcez de ces deux ſortes de conſtitutions, mais particulierement de la maturité, laquelle il ſe faut un peu plus éloigner que de la crudité lors que l'on ſe veut preſerver de la contagion.

Et comme l'air eſt abſolument neceſſaire pour prolonger la vie par le moyen de la reſpiration, ſans laquelle la chaleur naturelle s'éteindroit infalliblement, il eſt extremement utile de ſçavoir mo-

derer ses qualités pour la conservation de la santé ; car quoy-que celuy qui est pur, clair & serain soit propre à toutes sortes de constitutions, neanmoins parce qu'il est bien difficile de rencontrer un air de cette nature dans le temps de la contagion, où non seulement il est toûjours soüillé & infecté des vapeurs pourries de sel & de soufre impur qui s'exhalent continuellement, soit des entrailles de la terre, des corps morts ou malades, des eaux croupissantes & corrompuës, ou d'autres saletés pareilles, mais encore bien souvent il est alteré par les grandes chaleurs du Soleil, ou par les vents chauds & humides qui mettent en mouvement les souffres & les autres principes actifs du sang, ou le relâchent de telle sorte qu'il faut necessairement qu'il tombe dans la pourriture.

Il faut aussi par la même raison

corriger cette corruption pestilente par l'exhalaiſon de toutes ſortes de bonnes odeurs, comme celles qui ſortent du mirthe, genevre, l'aurier, rômarin, ſauge, lavande marjolaine, roſes, mirrhe, benjoin, ſtorax, bois d'aloës, gerofles, & de pluſieurs autres de cette eſpece, qu'il faut jetter dans le feu pour embaumer l'air, & le preſerver de cette inſigne pourriture, qu'ils ne manqueront pas de détruire & de conſumer par leur qualité contraire.

Mais quoy qu'il ſoit vray que ces ſortes d'odeurs qui ne ſont autre choſe que des eſprits ſulphurés (qui ſe ſont dégagés des principes paſſifs dans la maturité de ces plantes aromatiques) ſoient capables de purifier l'air des impreſſions contagieuſes dont il eſt infecté, neanmoins parce qu'elles pourroient mettre en mouvement les principes actifs du ſang, en ſe mé-

lant avec luy dans la respiration, & luy causer par consequent cette maturité qu'il faut toûjours éviter avec soin, comme la veritable cause antecedente de ses maladies: Pour ne pas tomber dans cet inconvenient & pour conserver la moyenne crudité du sang il faudra mélanger ces sortes d'odeurs avec quelques vapeurs acides, comme celles du vinaigre, dont on fera un oxicrat pour arroser souvent le pavement de la chambre; ou bien se servir d'une éponge qui en sera humectée, & l'enfermer dans une pomme de senteur percée pour la sentir frequemment, afin que son odeur acide puisse arrester le mouvement du sang que les autres aromats pourroient causer.

Il faut encore éviter & fuïr autant que l'on pourra, non seulement les endroits infectés, mais aussi les lieux chauds, humides & marécageux, qui y ont beaucoup de dis-

poſition, & chercher au contraire ceux qui ſont élevés & expoſés au vent de bize ou d'orient, qui entrainent ordinairement avec eux des vapeurs nitreuſes & acides, leſquelles coagulent, épaiſſiſſent & reſſerrent le ſang, qui par conſequent s'entretient dans une moyenne crudité, où les principes actifs ne peuvent ſe dégager de leurs contraire pour acquerir la maturité qui les feroit tomber dans la corruption.

Mais ſi l'air eſt abſolument neceſſaire pour empêcher l'extinction de la chaleur naturelle, les aliments qui ſe tirent du manger & du boire le ſont bien encore davantage, puis qu'ils doivent produire ſans diſcontinûation le ſang dans lequel l'ame ſenſitive de tous les animaux conſiſte formellement comme nous avons dit au ſecond chapitre de ce livre, laquelle ſe manifeſte aſſez par le mouvement

de ſes principes actifs, qui dans cett e agitation ne pourroient manquer de ſe diſſiper, s'ils s'étoient continuellement renouvellés par une nourriture de méme eſpece, qui par conſequent ne peut être priſe que dans le genre des animaux, ou des vegetaux, leſquels retiennent encore une grande quantité de ces mêmes principes qui les animoient lors qu'ils étoient en vie; comme il paroît évidemment dans la reſolution que l'on fait artificillement des uns & des autres par la Chymie, ou l'on voit qu'ils ſe ſerparent encore abondamment en eſprit, en ſoufre & en ſel volatil; ce qui arrive auſſi naturellemeet dans la corruption, où ces mêmes principes s'inſinuants dans differentes ſortes d'organes qu'ils rencontrent dans les principes paſſifs, qui par hazard ont changé de figure, ils animent pluſieurs inſectes de differente forme,

comme des vers, des ferpents, des chenilles, des limaces, des mouches, des moucherons, & une infinité d'autres animaux, qui ne different que felon la figure, mais qui ont tous une même ame, c'eft à dire, des mêmes principes actifs differamment organifés, qui parroiffent ordinairement dans la pourriture des cadavres, & fur la fin de l'été, où les plantes ayant acquis la maturité, leurs principes actifs fe feparent inceffamment du mélange & produifent ainfi ces differents effets.

C'eft pour cette raifon que ces mineraux ne peuvent pas être mis au rang des aliments, parce qu'ils n'ont prefque point de principes actifs pour animer le fang, & par confequent ils ne peuvent entretenir la continûation de cette flamme vitale, qui depend de l'exaltation & du mouvement des efprits fulphurés, qui ne manqueroient

pas de se dissiper, s'ils n'étoient successivement reparés par les aliments de bon suc & de facile digestion, qui en contiennent une grande quantité, comme le pain & le vin, qui parmy les vegetaux sont preferables à tous les autres, & dont le premier doit être fait de pur froment, bien passé, bien levé, & bien cuit ; ce que l'on connoît facilement quand il est bien percé & bien leger, d'une bonne odeur, & d'un goût savoureux, qui sont les effets de l'exaltation des principes actifs qui se sont dégagés de leurs contraires dans la fermentation, & qui par consequent est tres-propre pour reparer les esprits sulphurés qui se dissipent continuellement.

Aussi-bien que le vin, que suivant le sentiment de Salomon au chapitre trente-uniéme de l'Ecclesiaste, verset trente six, & trente sept, est la joye & la santé

de l'ame & du corps quand il eſt pris avec moderation & ſobriété, *exultatio animæ & corporis vinum moderate potatum ſuavitas eſt animæ & corpori ſobrius potus* ; d'autant qu'il facilite la coction & la diſtribution des aliments ; qu'il ouvre les conduits & procure l'évacuation des ſuperfluités qui ſortent enſuite par les ſueurs ou les urines ; qu'il repare les eſprits & la chaleur naturelle, en revivifiant la couleur ; & enfin qu'il fortifie toutes les facultés naturelles, vitales & animales, pourveu qu'il ſoit venu dans un terroir avantageux, expoſé à la benignité des rayons ſolaires, & qu'il ſoit ſorti des meilleurs raiſins, qui acquierent plus facillement cette maturité qui luy donne une odeur agreable & un goût delicieux ; ce qui ne ſe rencontre pas dans les petits vins des Païs bas, qui n'ont preſque que des principes paſſifs, & qui veri-

tablement auroient cette bonne qualité de ne pas échauffer le sang & luy causer cét excés de maturité qu'il faut toûjours éviter, si l'on pouvoit corriger & empêcher les deffauts qu'ils peuvent produire par l'abondance de leur tartre vicieux & dangereux qu'ils laissent ordinairement dans les parties nourricieres, & qui empêche la circulation, & bouche les conduits propres & destinés à épurer le sang de ses superfluités, & par ainsi cause plusieurs sortes de maladies chroniques que les bons vins ne sont pas capables de faire, non plus que d'échauffer & d'exalter immoderement les principes actifs du sang lors quon les a bien trempés avec de la bonne eau de fontaine, par le moyen de laquelle on en peut faire artificiellement des petits vins qui n'auront pas les vicieuses qualités de ceux qui sont naturellement de cette sorte ; &

qui par consequent doivent être beu de toute sorte de personnes de quelque constitution qu'elles puissent être, pourveu qu'on les rende plus forts ou plus foibles, suivant les differents excés de crudité ou de maturité qu'il faudra moderer pour la conservation de la santé.

Comme les aliments qui se tirent des chairs des animaux ont, non seulement plus de principes actifs que les autres, mais encore sont incomparablement plus parfaits pour avoir déja passé par les dernieres digestions, où ils se sont purifiés de leurs superfluités, ils ont aussi plus de facilité à se changer en nôtre substance, particulierement ceux qui sont de meilleur suc, tels que sont toutes les chairs blanches, tant de volailles que de bêtes à quatre pieds, qui ont la même maturité que le sang des animaux de cette espece, & qui par consequent

ne pouvant manquer de produire une bonne nourriture l'on en peut ufer indifferemment.

Cependant quoy qu'il foit vray que les aliments qui font employés pour la confervation de la fanté, doivent être de la nature de ceux que nous venons de prefcrire, afin d'animer le fang & ne le pas remplir de fuperfluités inutiles, comme ceux qui n'ont prefque que des principes paffifs, & qui par ainfi fuffoqueroient plûtôt la chaleur naturelle que d'entretenir cette flamme vitale dont elle depend ; Neanmoins parce que les principes actifs exaltés dans cette nourriture ne manqueroient pas de produire la maturité du fang, il faut pour les mettre en ufage leur procurer artificiellement une mediocre crudité, afin de les conferver & les arrêter dans le mélange, de peur qu'ils ne fe feparent fi tôt les uns des autres, & qu'ils ne

tombent enſuite dans la corruption, ſans pourtant ſe ſervir abſolument pour cet effet des aliments cruds, indigeſtes & incapables de ſe fermenter, parce qu'ils ſont privés de ce bon ſuc qui doit vivifier le ſang, & qu'ils ne manqueroient jamais de cauſer un excez de crudité, & par conſequent pluſieurs maladies chroniques & dangereuſes.

C'eſt pourquoy, comme il ne s'agit que de conſerver le ſang dans une juſte temperature, entre la crudité & la maturité, en empéchant la diſſipation des principes actifs que les aliments luy communiquent dans la nutrition, il faut premierement commencer par le pain que nous avons dit contenir quantité de ces principes, qui ne doivent pas être exaltés dans cette rencontre comme dans une autre où il ſeroit beſoin de procurer le contraire; qui par conſequent ne doit

pas être preparé avec un levain trop volatil, comme eſt celuy de la fleur de bierre, qui par ſon mouvement augmenteroit l'activité de ſes principes, & luy cauſeroit la legereté & la douceur qui ſont les effets d'une parfaite marturité: Mais au contraire avec le levain d'une paſte fermentée, qui a déja acquis une acidité un peu auſtere, avec un peu de ſel marin, qui ſuivant la commune experience reſiſte puiſſamment à la pourriture, parce que l'acidité de ce ſel fige & arrête le mouvement de eſprits ſulphurés pour les retenir dans le mélange & luy communiquer une legere crudité.

Il ne faut pas auſſi qu'il ſoit fait de la plus fine fleur de farine, qui produiroit un ſang trop ſubtil, trop actif & facile à ſe reſoudre; mais plûtôt de celle qui eſt plus ferme & dans laquelle il ſera reſté quelque petite quantité du ſon le plus

leger, qui ne peut jamais causer aucun desordre, parce qu'il n'entre pas dans la masse du sang, & qu'il se separe toûjours dans les premieres digestions, où il demure ordinairement pour lascher le ventre par sa qualité deterfive, & procurer ainsi la décharge des autres excremens.

Mais comme nous avons dit qu'il falloit éviter les petits vins qui n'engendroient que des crudités, aussi ne faut il pas que ceux qui ne menent pas une vie laborieuse se servent pour leur nourriture d'autre pain que de celuy de froment, à cause des superfluités nuisibles qu'ils pourroient produire, comme ceux qui se font de seigle, d'orge, de millet, de panic, de bled de Turquie & autres sortes de legumes; qui n'ont pas assés de principes actifs pour acquerir la fermentation necessaire à la digestion; ny se débarrasser des principes pas-

ſifs où ils ſont enſevelis, & qui par conſequent ne feroient qu'un ſang crud & remply de glaires, de colle & de tartre, à moins qu'il ne fut coutinuellement ſubtiliſé par le mouvement d'un grand travail, comme font les païſans de la campagne, ou les autres manœvres qui s'en nourriſſent.

Secondement, quoy-que le meilleur vin ſoit le plus propre pour la nourriture, & qu'il ſoit vray quil ne puiſſe jamais faire du mal, quand il eſt pris avec moderation & qu'il eſt bien trempé comme il faut, neanmoins parce que dans le têms de la contagion il eſt bon de s'éloigner encore un peu plus de la maturité que dans un autre têms, & par conſequent rendre les aliments un peu plus cruds, c'eſt à dire, tenir & engager davantage leur principes actifs, comme nous avons dit du pain; auſſi pareillement nous dirons, que le vin doit être gouverné

verné à peu prés de la même maniere ; c'est à dire, qu'il faut le faire tant soit peu fermenter dans la cuve avec la grappe , l'écorce & les grains du raisin tous froissés & rompus, auparavant que d'en exprimer le suc , qui à la verité ne sera pas si delicieux que s'il n'êtoit pas ainsi cuvé , mais qui cependant contiendra les mêmes principes actifs qu'il avoit auparavant dans les meilleurs raisins dont il est sorti , avec cette seule difference qu'ils seront un peu plus embarrassés dans les parties salines , aspres & austeres de la grappe , de l'écorce , & des pins du raisin qui se seront dissoutes avec luy dans l'ébullition qu'il aura contracté par cette preparation qu'on fait ordinairement pour luy donner une legere crudité , comme nous avons dit au premier chapitre de ce livre , par le moyen de laquelle il aura cette qualité , non seulement de durer

plus long-temps, mais encore de faire un ſang de même nature, qui ſera plus ferme, plus ſolide & moins ſujet à la corruption.

A l'égard des chairs des animaux que nous avons ſpecifiées cy-deſſus, qui contiennent auſſi quantité de principes actifs, & qui ſont propres à vivifier le ſang, & luy procurer bien ſouvent dans la ſuite un excés de maturité, il faut par conſequent les aſſaiſonner moderement avec les acides, afin de leur donner un peu de crudité qui calmera l'activité de leur mouvement, & les empêchera de ſortir ſi-tôt du mélange; c'eſt pourquoy il faut éviter les aulx, les oignons, les porreaux, les échallotes, la moutarde, le poivre, les geroffles, la muſcade, la canelle l'écorce d'orange, & les autres ſortes d'épiceries & aromats dont on fait ordinairement les ragoûts, qui ſeroient

pour lors extremement dangereux, parce qu'ils ne manqueroient pas d'augmenter le mouvement du ſang, & d'axalter d'une maniere extraordinaire ſes principes, qui par conſequent le mettroient dans une diſpoſition prochaine à ſe corrompre.

Ainſi ces ſortes de viandes, que nous reconnoiſſons pour les meilleures de toutes, ne doivent être ſervies que de deux manieres les plus ſimples, c'eſt à dire, bouïllies ou rôties, en faiſant cuire avec les premieres l'ozeilie, le ſempervivum, le pourpier, l'oxitriphyllum, & les autres herbes acides, ou celles qui contiennent un ſuc nitrotartareux, & qui par conſequent ont auſſi quantité de parties fixes, comme ſont la bourrache, la bugloſſe, la laituë, & les chicorées, qui communiqueront leurs qualités au potage & à la viande. Comme auſſi il faut uſer des dernieres aprés

les avoir arrosées avec les le verjus, le suc d'orange, de citron ou de grenade ; ou bien avec un peu de vinaigre, qu'il faudra moderer suivant que les differentes constitutions de ceux qui auront le sang plus ou moins meur l'exigeront pour procurer cette legere crudité.

Pour les viandes noires, qui sont communes aux oiseaux de riviere, & aux autres vainesons de cette sorte, quoy qu'elles ne soient pas de si bon suc que les autres, neanmoins elles ne sont pas contraires dans cette occasion, puis qu'elles ont les mêmes qualités du sang d'où elles procedent, qui est plus crud, plus épais & plus noir, parce que l'acide qui predomine s'étant uny avec ses parties les plus fixes, & ayant ainsi concentré les principes actifs, il a contracté cette couleur, qui est la veritable marque de la crudité, & non pas de la chaleur, & d'un sang brûlé, comme

pense mal à propos la Medecine de chaud & de froid, puisque l'experience nous fait voir tous les jours que les acides (qui même dans le sentiment de cette fausse doctrine rafraichissent) ne manquent jamais d'épaissir & noircir le sang aussi-tôt qu'on les méle ensemble.

C'est aussi en faveur de cette legere crudité, qu'aprés le repas on peut permettre l'usage d'un peu de fruits acides, comme sont les cerises, & les prunes aigres, les pommes reinettes, les groiselles & les raisins verds, & les coings confits; mais sur tout il faut éviter les fraises, les framboises, les meures les cerises, & les prunes douces, les arbricots, les pesches, les melons, & generalement tous les fruits qui peuvent acquerir leur maturité dans la premiere saison, ou sur la fin de l'Esté, parce que non seulement ils sont de méchant suc pour être trop humides, mais encore

parce qu'ils se corrompent tres-facilement à cause de l'exaltation de leurs principes actifs, qui sortent continuellemente du melange par l'exhalaison de leur bonne odeur qui paroît si évidemment dans ces sortes de fruits, & qui flate si agreablement les sens de l'odorat & du goût, qu'ils obligent plusieurs personnes d'en faire bien souvent un mauvais-usage ; mais particulierement des melons, que le vulgaire met au nombre des fruits indigestes & capables de faire des crudités, & qui pour cette raison veut qu'on les serve avec les viandes les plus succulentes, & avec les vins les plus delicieux & les plus purs, pour corriger (comme il dit) la crudité de ces fruits, sans pourtant prendre garde que c'est le veritable moyen de les faire corrompre en augmentant ainsi leur maturité, qu'il faudroit au contraire corriger par un regime entierement opposé;

c'eſt à dire, non ſeulement avec des aliments plus cruds, mais encore avec tres-peu de vin, & beaucoup d'eau qu'il faudroit boire par deſſus, afin d'affoiblir le mouvement de leurs principes actifs déja extraordinairement exaltés : comme auſſi les aſſaiſonner avec le ſel qui les concentrera par ſon acidité, & leur donnera une moyenne crudité, qui les preſervera de la pourriture, par laquelle ils contracteroient une ſi grande acrimonie, qu'ils exciteroient de mouvements convulſifs dans l'eſtomac & dans les inteſtins, pour produire cette maladie qu'on appelle *le cholera morbus*, dans laquelle le vomiſſement & le cours de ventre qui ſurviennent tout-à-la fois, ſont ſi violents qu'il épuiſent entierement les forces dans tres-peu de temps ; & cauſent par conſequent une mort certaine & inévitable.

Quand aux poiſſons qui demeu-

rent toûjours dans les eaux, bien qu'ils ne soient pas exposés à la malignité de l'air comme les autres animaux, qui en peuvent recvoir les méchantes impressions, & qu'ils paroissent contenir quantité de principes passifs, qui pourroient fournir un aliment capable d'entretenir cette moyenne crudité du sang, que l'on doit toûjours procurer; neanmoins parce que ces sortes d'animaux ne contiennent presque point de principes actifs, sinon quelques soufres extremement impurs, qui ne sont pas même retenus dans le mélange par aucun sel fixe, comme il paroit dans leur resolution que l'on fait par le moyen de la Chymie, où il ne se trouve presque point de ce sel, qui devroit servir de lien & de milieu pour les incorporer avec les parties aqueuses dont ils abondent, qui est la raison pour laquelle on les doit assaisonner avec beaucoup

de ſel pour ſupléer à ce deffaut qui les fait bien-tôt exhaler avec la puanteur inſupportable qui leur eſt propre, dans la corruption qu'ils contractent avec une facilité ſi prompte & ſi frequente qu'ils ne vaillent rien du tout pour la nourriture, non ſeulement dans le temps de la contagion, mais encore dans toute autre rencontre.

Enfin comme les acides ſont les vrais preſervatifs des Fiévres malignes, parce qu'ils empêchent la maturité du ſang, ſans laquelle il ne pourroit tomber dans la pourriture, l'on peut encore quelque fois boire des ſyrops de limon, de verjus, de groiſelle, de berberis, de grenade, ou de ceriſes aigres, dans un grand verre d'eau de fontaine, particulierement dans les chaleurs de l'Eſté, lors que la ſoif eſt plus frequente, & qu'il eſt plus neceſſaire de moderer le mouvement

du ſang qui eſt plus actif dans cette ſaiſon que dans les autres.

Bien que le mouvement & le repos ſoient capables de cauſer la crudité ou la maturité du ſang, parce que leurs qualités ſont de même nature que les principes qui predominent dans ces deux ſortes de temperaments, & que par conſequent il ſemble que le dernier ſoit plus propre que l'autre dans cette occaſion, neanmoins comme l'excez eſt toûjours ennemy de la nature, ſuivant le cinquante-uniéme Aphoriſme du ſecond livre, *omne ſiquidem nimium naturæ inimicum.* Il faut auſſi pour la conſervation de la ſanté, que le bon uſage de ces choſes tende toûjours à contenir le ſang dans une juſte temperature entre ces deux extremités, & par ainſi il faut éviter l'oiſiveté qui ne s'accorderoit pas avec cette legere crudité des aliments que nous avons tant recom-

mandée, parce qu'elle l'augmenteroit excessivement, en étouffant la chaleur naturelle sous le poids des superfluités qui demeureroient dans les dernieres digestions, à moins qu'elle ne fut suscitée par le mouvement d'un exercice moderé, dont il se faut toûjours servir pour digerer insensiblement les crudités, faciliter la transpiration, & procurer la décharge des superfluités qui surabondent, sans pourtant passer aux exercices violents & laborieux, qui dans le temps de la contagion seroient dangereux, non seulement pour ceux qui auroient le sang meur, ou qui se seroient nourris d'aliments de cette nature parce que leur mouvement dégageroit les principes actifs & par consequent les feroit sortir du mélange ; mais encore pour les autres qui l'auroient aussi plus crud pour s'être servis d'une nourriture indigeste, parce qu'il

produiroit enfin la maturité qu'il faut toûjours éviter.

A l'égard du fommeil & des veilles, il faut auffi obferver une jufte moderation dans leur retour reciproque ; car puifque le fommeil eft abfolument neceffaire pour renouveller les efprits diffipés par les veilles, & reparer les forces épuifées par le travail, en procurant le repos des fonctions animales ; comme auffi pour faciliter la coction qui fe doit faire dans les premieres digeftions, en fortifiant les levains naturels par une chaleur moderement concentrée. La veille doit pareillement fucceder quand cette coction eft achevée, afin de diftribuer l'aliment digeré pour la nourriture de toutes les parties du corps, & de procurer l'évacuation des fuperfluités nuifibles qui refultent de la digeftion, en exerçeant les fens engourdis, & perfectionnant leurs mouvements ani-

maux & naturels qui sont necessaires pour cet usage.

C'est pourquoy il faut éviter l'excés de ces choses, lesquelles suivant le troisiéme Aphorisme du second livre d'Hyppocrate, sont toûjours prejudiciables, *somnus & vigilia utraque modum excedentia malum*, parce que le sommeil immoderé étouffe la chaleur naturelle en empêchant l'évacuation des excremens, qui par consequent remplissent le sang d'impuretés grossieres ou vaporeuses, & troublent le mouvement des principes actifs qui doivent être moderement exaltés pour faire la dissolution & la coctions des alimens, d'où vient qu'il s'engendre quantité de crudités superfluës qui engourdissent les sens, affoiblissent l'esprit, & rendent le corps lourd, pesant, & sujet à beaucoup d'infirmités ; & c'est de la que viennent aussi bien souvent les Fiévres lentes,

parce que ce ce ſommeil immoderé dereglant le mouvement des principes actifs qui s'agittent dans la confuſion de ces parties ſuperfluës, il cauſe un boüillonnement du ſang ſemblable à celuy du vin nouveau, qui par conſequent ſeroit bien dangereux dans le temps de la contagion, parce qu'il pourroit facilement acquerir une entiere pourriture.

Que ſi le ſommeil immoderé eſt ſi prejudiciable, les veilles exceſſives le ſont encore bien davantage, parce qu'elles agittent extraordinairement les eſprits qui s'échauffent, s'enflamment & ſe diſſipent entierement ; de maniere qu'il arrive de-là par une conſequence infaillible que les forces s'abbatent, à moins que les principes actifs du ſang ne ſe dégagent inceſſamment de leurs contraires pour ſuppléer à cette perte, & que par conſequent ils n'allument la Fiévre

par l'impetuoſité de leur mouvement, qui les fait bien ſouvent ſeparer les uns des autres, & enfin tomber dans la diſſolution ; ce que l'on peut au contraire éviter quand les veilles ſont contre nature, en ſe procurant artificiellemenr le ſommeil, avec les remedes ſomniferes & anodins, tels que ſont la décoction de laituë, les fleurs de violettes, & de nymphea avec le ſyrop de pavot rouge, ou même de pavot blanc, qui ſe peuvent donner depuis une demie once juſques à une, & même quelques fois juſques à deux, ſuivant qu'il eſt plus où moins difficile de procurer le ſommeil.

Comme les aliments dont nous nous ſervons pour la nourriture, contiennent quantité de ſuperfluités qui ſe devoient ſeparer dans les digeſtions, il eſt neceſſaire qu'elles ſoient inceſſamment évacuées, de peur qu'étant retenuës

trop long-temps elles ne tombent enfin dans la corruption, & qu'elles ne causent plusieurs maladies dangereuses par leurs mauvais levain, qui peut détruire la combinaison des principes du sang, & par ce moyen luy faire acquerir cette insigne pourriture que nous avons dit être la cause conjointe des Fiévres malignes.

Ainsi les excremens qui sont contenus dans les premieres voyes, ayant plus de disposition à se corrompre que les autres, il faut que la nature s'en décharge tous les jours d'elle même, ou bien pour y suppléer il faut les évacuer artificiellement avec les lavements laxatifs, puis qu'il est certain que ceux qui ont le ventre libre, sont moins sujets aux maladies que les autres, suivant le commentaire sur l'Aphorisme trente-troisiéme du sixiéme livre d'Hyppocrate, *Quibus alvus libera est minus morbis corripiuntur.*

Pour les paſſions de l'ame qui peuvent cauſer quantité de deſordre dans le temperament, elles ne ſont pas moins à éviter que l'excés dès autres choſes non-naturelles ; & pour cet effet il il faut s'accommoder au temps, & s'exercer aux choſes bonnes, ſerieuſes, & agreables, afin de ſe tenir l'eſprit content ; & dans une douce tranquilité, qui ne manquera pas de produire une joye moderée, qui eſt la ſeule paſſion de l'ame, capable d'entretenir & de conſerver la temperature du ſang dans une juſte mediocrité pour réjoüir le cœur, ſubtiliſer les eſprits, & ſuſciter doucement la chaleur naturelle.

Ce qui ne ſe peut rencontrer dans les autres paſſions qui l'agitent au contraire, & le font floter differemment, tantôt du dedans au dehors, & d'autres fois du dehors au dedans ; de maniere qu'ils

troublent par ce moyen le mouvement de sa circulation, & celuy de sa fermentation.

Premierement, parce qu'elles exaltent extraordinairement ses principes actifs, qui par consequent se peuvent dissiper dans une joye excessive; ou bien parce qu'elles le font boüillir, & luy causent une grande rarefaction par le dégagement de ses parties sulphurées qui l'échauffent, l'enflamment, & le font paroître au dehors avec rougeur dans la cholere, qui pour cét effet est d'autant plus à craindre qu'elle dispose le sang, non-seulement à recevoir avec plus de facilité les impressions veneneuses du dehors, parce que ses parties sont moins unies dans cette agitation; mais encore pour la même raison elle le dispose à tomber dans la corruption.

Secondement, parce qu'elles engagent les principes actifs du

ſang dans la maſſe groſſiére & péſante de leurs contraires ; qui par conſequent l'empêchent de ſe fermenter, & retardent le mouvement de ſa ciculation dans le cœur, & les autres parties interieures, où il reſte à demy figé, en laiſſant les extremités ſans chaleur & ſans couleur, & cauſant des ſuffocations, des deffaillances, des ſyncopes, & bien ſouvent la mort ſoudaine : comme il arrive ſubitement & violemment dans la terreur, & inſenſiblement & lentement dans la triſteſſe, qui produiſent de tres-méchants effets, & qui pour cette raiſon ſont toûjours extremement dangereuſes, parce qu'elles dereglent le mouvement naturel du ſang, qui eſt abſolument neceſſaire pour faciliter la tranſpiration, ſans laquelle il ne manqueroit jamais de ſe corrompre, comme dit le Poëte,

Et vitium cupiunt ni moveantur aquæ.

Quoy que la diette puisse bien corriger les vicieuses alterations qui procedent de l'excés de la crudité, ou de la maturité, en observant un regime qui leur soit contraire; comme aussi diminüer la plenitude qui se seroit faite par une trop grande, ou trop bonne nourriture, en se servant pour cét effet de l'abstinence, ou des aliments moins nourrissants afin de prevenir les suittes facheuses que cette plenitude à coûtume de produire, en empéchant la transpiration des superfluités sulphurées, qui se doivent continuellement exhaler de la fermentation du sang, lesquelles ne pourroient sortir faute d'espace, si les vaisseaux êtoient trop pleins, & qui par consequent ne manqueroient pas d'augmenter son mouvement naturel & de causer

la Fiévre ; Mais parce que cela ne se pourroit faire que fort lentement par la diette, il est plus utile & plus avantageux dans cette occasion de se servir du remede que nous fournit la Chirurgie par la saignée, dont on se doit toûjours servir quand cette vicieuse plenitude se rencontre, suivant le sentiment d'Hyppocrate, au troisiéme Aphorisme du premier livre, *Horum igitur causa bonum eum habitum solvere conducit haud cunctanter* : Particulierement lors qu'elle se manifeste par la plenitude des chairs & la pesanteur de tout le corps, qui cause une lassitude & une difficulté de se mouvoir, parce que les veines sont extraordinairement tenduës par l'abondance du sang qu'elles contiennent, qui fait qu'elles grossissent & enflent si excessivement les muscles qu'ils ne peuvent pas se plier avec la même facilité qu'ils

faiſoient auparavant, pour exercer leurs fonctions animales ; d'où vient que la couleur eſt plus vive, la chaleur plus grande, la reſpiration plus courte, le ſommeil plus engourdy & plus long, & les urines plus colorées que de coûtume.

Mais ſi la Chirurgie eſt neceſſaire pour vuider la plenitude par la ſaignée, afin d'empêcher le boüillonnement du ſang qui luy ſuccede ſi ſouvent, & qui eſt ſi dangereux dans le têms de la contagion, la Pharmacie eſt bien encore plus utile, puis qu'elle nous peut donner le moyen de nous preſerver des Fiévres malignes, ſoit par les medicaments purgatifs, qui doivent chaſſer les ſuperfluités nuiſibles, ſoit par les remedes qui peuvent reſiſter à la pourriture.

Ainſi pour commancer par les purgatifs, je dis qu'il faut bien

prendre garde de s'en servir pour se précautionner de ses sortes de maladies, aussi-bien que de beaucoup d'autres lors qu'on est encore dans une parfaite santé, d'autant qu'ils ne peuvent jamais être utiles dans cét état, & que tout au contraire ils sont toûjours fort préjudiciables, comme le remarque Celsus, au premier chapitre, du premier livre, *Cavendum tamen est ne in secunda valetudine adversæ præsidia consumantur.* Parce que ceux qui se portent bien ne peuvent jamais que tres-difficilement souffrir l'action des medicaments purgatifs, qui produisent un mouvement extraordinaire dans la fermentation du sang, pour séparer le pur de l'impur, & qui pour cette raison ne peuvent manquer lors qu'ils sont privés de cét effet de le troubler & de dissiper ses principes les plus actifs dans cette agitation, pour causer bien sou-

vent des deffaillances, qui accompagnent presque toûjours cette dissolution, suivant les Aphorismes trente-six & trente sept du second livre, *sana habentes corpora Pharmacis purgati cito exolvuntur, & qui bona sunt valetudine purgationes difficulter ferunt.*

C'est pourquoy auparavant que de s'en servir, il faut toûjours être assuré que la masse du sang ou les premieres voyes soient remplies des excrements superflus, qui demandent d'être incessamment évacués, afin de choisir pour cét effet les purgatifs les plus moderés, comme le Sené, la Manne, la Rhubarbe, les Tamarins, & le Syrop rosat ; de peur qu'en sejournant trop long-temps ils ne contractent enfin cette insigne pourriture, qu'ils pourroient ensuite communiquer par leurs mauvais levain, & ainsi produire ces Fiévres malignes, que l'on pourra au contrire

aisement

aisement éviter par l'usage de ces remedes.

Que si les medicamens purgatifs ne se doivent jamais donner lors que le sang est pur, il faut au contraire que ceux qui doivent resister à la pourriture soient particulierement employés dans ce temps là, où les principes actifs s'étant dégagés des principes passifs il ne peuvent souffrir aucunes superfluités sans les faire sortir du mélange par l'impulsion de leur mouvement naturel, qui est le veritable êtat de la maturité & par consequent le plus proche de la corruption.

Ainsi il ne resteroit plus pour terminer toutes les indications que nous avons proposées dans ce chapitre, que d'expliquer en quoy consiste la vertu des remedes qui peuvent empêcher la pourriture du sang; mais comme nous avons déja dit que les acides ne man-

quent jamais de produire la crudité, qui suivant le mouvement naturel des choses ne pouvoit passer immediatement à la courruption, il s'ensuit de là que l'on peut se servir avec succés du verjus, du vinaigre, du suc de limon, & des autres acides de cette espece, dans lesquels on poura tremper quelques morceaux de pain, & les manger le matin à jeun, & même les reïterer environ deux ou trois heures aprés dîner, & ainsi continûer successivement tous les jours, suivant la pratique de plusieurs Auteurs.

Cependant quoy-que ce remede qui est fort simple & tres-facile, ne soit pourtant pas moins utile pour produire la crudité du sang, & ainsi le preserver de la corruption, neanmoins comme nous avons dit qu'il ne falloit pas le rendre absolument crud à cause des suites facheuses qui pourroient

proceder de cet excés, & que pour cette raison il faut entretenir une juste temperature entre la crudité & la maturité, ainsi que nous avons dit de l'usage des aliments, qu'il falloit se servir de ceux qui contiennent des principes actifs, & les arrêter dans le mélange, en leur procurant une mediocre crudité; aussi pareillement il est certain qu'il n'y a rien qui soit comparable à cette celebre composition de Paracelse, qui se fait avec l'aloës, la mirrhe, & le saffran, de chacun trois onces, qu'il faut mettre dans un mattras à long col, & verser par dessus vingt onces d'esprit de vin, avec autant d'esprit acide de vitriol; aprés quoy il les faut boucher exactement dans un vaisseau de rencontre, & le luter avec du blanc d'œuf, de la farine, & une vessie moüillée par dessus, pour les mettre en digestion à une chaleur lente, pendant

l'eſpace de quatorze jours, & ainſi il ſe fera un extrait d'une liqueur un peu noire, laquelle il faudra filtrer par le coton dans un entonnoir couvert, qui ſoit poſé ſur une phiole à col étroit, pour empécher qu'elle ne s'evapore, afin de la garder bien bouchée pour s'en ſervir tous les matins à jeun dans un verre de vin blanc, ou bien dans un boüillon.

C'eſt ce remede qui pour ſes grandes & admirables vertus eſt appellé l'elixir des proprietés, & dont l'uſage eſt ſi neceſſaire pour ſe garantir des Fiévres malignes: Premierement, parce qu'il peut preſerver le ſang de la pourriture par le moyen de l'aloës & de la mirrhe, où les eſprits ſulphurés & recuits qui s'y rencontrent ſe ſont unis ſi étroitement, qu'ils ont produit leur ſalutaire & balſamique amertume, qui eſt tellement incorruptible qu'il n'y a point

d'argent naturel qui la puiſſe faire changer de nature, pour acquerir un autre ſaveur, ſans détruire les principes ſubſtantiels qui l'ont produit, ou bien les faire ſortir du mêlange ; ce qui arrive d'autant plus difficilement, qu'ils ne ſont plus ſi volatils qu'ils êtoient auparavant que d'être ainſi recuits, & c'eſt ce qui eſt cauſe que ce ſuc, ou cette gomme qui ont cette qualité ſe conſervent auſſi plus long-temps ſans ſe corrompre ; & que non-ſeulement ils ſont utils pour ſe preſerver de la pourriture, mais encore qu'on les employe à embaumer les corps morts, pour les rendre en quelque façon incorruptibles, comme nous liſons au chapitre dix-neufviéme de Saint Jean, où il eſt rapporté, qu'un Prince Juif apporta une mixtion d'environ cent livre d'aloës & de mirrhe pour embaumer & conſerver le Corps ſacré de nôtre Sauveur

JESUS-CHRIST, quoy qu'il fut incorruptible de sa nature.

Enfin comme les autres choses qui entrent dans cette composition n'ont été ajoûtées que pour entretenir & conserver le sang dans une juste temperature, entre la crudité & la maturité, il faut aussi considerer, que quoy-que le saffran aye des principes actifs qui ont été extraits & exaltés par ceux de l'esprit de vin, neanmoins parce qu'il a aussi quantité de parties passives & astringentes, qui sont capables de les retenir dans le mélange & leur causer une mediocre crudité ; aussi semblablement l'esprit acide du vitriol retient, arreste & fixe ceux de l'esprit de vin afin qu'ils ne puissent acquerir la maturité, & qu'ainsi toutes ces choses qui sont mélangées avec une methode si raisonnable, ne puissent manquer de produire les admirables & salutaires effets que

nous avons attribués à cette celebre composition, qui peut servir d'une Medecine universelle pour empécher le sang de tomber dans la pourriture, & par consequent nous preserver des Fiévres malignes.

Ecce enim veritatem dilexisti incerta, & occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi, Psalm. 50.

FIN.